

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*NOUS SOMMES NEUF*  
SUIVI DE  
*LA VIOLENCE; EXPLORATION DE CE QUI PEUT MOTIVER SA CRÉATION,*  
*SON INFLUENCE ET SON EXÉCUTION*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ANDRÉANNE NADEAU

FÉVRIER 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à dire merci à ma mère pour sa douceur et son réconfort et pour toutes ses lectures attentives et ses encouragements.

Merci à Karl, pour son amour et son support lorsque je n'en voyais plus la fin.

Merci à Maxime, sans qui les Neuf n'auraient jamais vu le jour.

Enfin, un merci particulier à Jean-François pour ses commentaires, sa patience et son implication toujours constante malgré les nombreuses versions. Merci d'avoir travaillé avec moi ce projet d'écriture et surtout d'avoir gardé espoir dans sa réalisation.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
PARTIE I NOUS SOMMES NEUF .....	1
CHAPITRE I.....	2
CHAPITRE II.....	20
CHAPITRE III .....	34
CHAPITRE IV .....	51
CHAPITRE V .....	70
CHAPITRE VI.....	81
CHAPITRE VII.....	91
CHAPITRE VIII .....	108
PARTIE II LA VIOLENCE; EXPLORATION DE CE QUI PEUT MOTIVER SA CRÉATION, SON INFLUENCE ET SON EXÉCUTION .....	118
INTRODUCTION.....	119
CHAPITRE I LA VIOLENCE DANS LA FICTION.....	121
1.1 L'aspect thérapeutique .....	121
1.2 L'expression de la douleur .....	123
1.3 Les limites de la fiction .....	124
1.4 L'intention du cadre .....	126
1.4.1 L'environnement .....	126
1.4.2 L'angoisse des extrêmes.....	129
1.5 La désensibilisation émotionnelle .....	130
CHAPITRE II LA DÉSHUMANISATION.....	135
2.1 L'autre .....	135
2.2 L'obéissance.....	137
2.2.1 L'acceptation.....	137

2.2.2 L'autorité.....	140
CHAPITRE III LA GUERRE : UNE CONTRADICTION.....	150
3.1 L'exception.....	150
3.2 L'écriture de la guerre.....	154
3.3 La technologie.....	157
CONCLUSION.....	163
BIBLIOGRAPHIE.....	164

## RÉSUMÉ

*Nous sommes Neuf* correspond au début d'un roman de science-fiction dans un cadre post-apocalyptique. L'histoire est racontée selon la vision du personnage principal Trois. L'utilisation de la première personne permet d'exprimer la subjectivité du personnage et d'explorer un état de conscience dans un environnement étrange pour le lecteur. Alors que le monde est ravagé par des catastrophes naturelles, les nations se battent pour les dernières ressources. C'est dans ce contexte que fut mis sur pied le programme de conditionnement des Neuf, des soldats qui ne questionneront jamais les ordres et qui ne ressentiront aucune émotion qui pourrait entraver leur travail. Subissant un entraînement physique et psychologique particulier, ils en viendront à oublier leur nom jusqu'à leur propre humanité. Traitant tout d'abord de violence, mais également d'obéissance et de déshumanisation dans un contexte armé, *Nous sommes Neuf* explore les limites de ces trois concepts sans toutefois juger le point de vue des personnages. Une partie des neuf soldats se battra alors pour regagner son humanité, les autres pour garder le pouvoir. Mais il n'y aura pas d'opposition manichéenne entre ceux qui chercheront à retrouver leur humanité et ceux qui répondront aux ordres pour sauver leur peuple. Aucune de ces deux options n'est bonne ou mauvaise. Ce qui fait la différence n'est pas le choix, mais plutôt la manière dont se manifeste cette décision par les actions que l'on pose en son nom.

« La violence; exploration de ce qui peut motiver sa création, son influence et son exécution », quant à lui, est avant tout un essai explorant le thème de la violence. Les actes, les gestes et les répercussions que cela peut avoir sur autrui ou sur le monde viennent d'abord d'un état d'esprit. Qu'est-ce qui peut faire en sorte que l'homme pose ou non des gestes violents? Les manipulations de l'esprit sont diverses et courantes pour disposer quelqu'un à la violence. Cet essai tente justement de faire la lumière sur les dispositions de l'être humain à agir violemment. Mais il s'intéresse également aux répercussions, parfois thérapeutiques, constructives, que la violence arrive à produire lorsqu'elle est créée et imaginée dans un cadre fictif. Ainsi la violence prend plusieurs formes et son influence est multiple. Le but de ce travail est d'établir un dialogue avec le lecteur et l'amener à réfléchir sur celle-ci.

Mots clefs : Violence, obéissance, déshumanisation, post-apocalypse, guerre.

**PARTIE I**  
**NOUS SOMMES NEUF**

*«Les guerriers de l'Humanité devront présenter les deux qualités essentielles des rebelles, telles qu'elles ont été définies par Ernst Jünger. En premier lieu, ils refuseront de se laisser prescrire leur loi par l'État, que ce dernier use de la propagande ou de la violence. En deuxième lieu, ils auront recours non seulement aux techniques et aux idées de leur époque, mais aussi à des «pouvoirs bien supérieurs aux forces temporelles».»*

*Patrick Barriot*

## CHAPITRE I

J'ouvris les yeux dans l'obscurité. Même avec une vision améliorée telle que la mienne, je n'arrivais pas à voir. J'étirai ma main vers la table de chevet et tâtonnai pour trouver un cadran. Je posai finalement ma main dessus et une faible lueur verte éclaira sommairement la petite chambre alors que l'heure s'affichait. 5 h du matin. Déjà. Je balançai mes jambes en dehors du lit et restai un moment assis, le visage dans les mains à me frotter les yeux. Je passai une main dans mes cheveux désordonnés puis me levai. Bâillant, je me dirigeai vers la porte, m'orientant grâce à la lueur du cadran. J'entrai dans la salle de bain. J'avais l'impression que le carrelage des murs aurait pu se refermer sur moi, que les dimensions de la pièce avaient quelque chose qui n'allait pas. Même la douche me semblait trop petite et à la fois trop haute de plafond. L'eau sulfureuse avait une odeur atroce, mais aujourd'hui au moins elle était chaude, un véritable luxe. Je pouvais sentir la fatigue refouler en même temps que les muscles de mes épaules se détendaient. Je restai ainsi une minute, profitant de cette eau brûlante, puis agrippai le pain de savon grisâtre. Une fois ma toilette terminée, je m'enveloppai d'une serviette pelucheuse et entreprit de me sécher les cheveux. Mon reflet dans le miroir me fit la même sensation étrange que d'habitude. Je détestais me regarder. Considérer que cet homme de 25 ans, 1 mètre 70, aux yeux couleur noisette tirant sur le vert c'était... moi.

*« Des yeux couleur d'automne. »*

Ces mots surgirent en un éclair et se dissipèrent avant que j'aie pu en attraper le souvenir. Quelqu'un avait dit ça? De moi? Moi...

Je repoussai ces pensées et me concentrai plutôt à finir de me préparer. J'enfilai un pantalon noir fait dans un cuir végétal modifié ultra résistant, souple et épais, ajusté sans toutefois être moulant et retenu par une robuste ceinture. Pour le haut, le même composant se trouvait sur les manches, le torse recouvert d'un tissu bleu-marine laissant respirer la peau, collant au corps et épousant la forme des muscles. Je couvris ensuite mes mains de gants très fins faits exprès pour me permettre d'agripper avec facilité les plus petites prises en escalade. Je me glissai ensuite dans de solides bottes de cuir renforcées par d'épais caps d'acier et à la semelle cloutée. Je me dirigeai vers la porte et jetai un dernier regard à cette pièce qui fut ma chambre pendant... longtemps... d'aussi loin que je puisse me rappeler. Malgré tout, je ne m'y étais jamais senti à l'aise, m'apparaissant toujours inhospitalière. Comme si je n'aurais pas dû me trouver là. Tout mon matériel serait redirigé vers mes nouveaux quartiers. Elle ne représentait rien, qu'un endroit où je déposais mon corps pour la nuit. J'allais fermer la porte, lorsque je suspendis mon geste. Tapant du pied, je finis par revenir sur mes pas, appuyai sur une cloison dans le mur près du lit et un présentoir de métal grillagé comportant tout mon attirail glissa vers moi. Je choisis deux shaken à six branches que je glissai dans ma poche arrière, satisfait, en regagnant la sortie.

Les néons se succédaient dans l'étroit couloir de granit, y répandant un éclairage blafard. Une forte odeur d'humidité et de moisissure imprégnait l'air ambiant. Le bruit de mes bottes en cap d'acier résonnait en rythme régulier sur le sol inégal. Je m'arrêtai finalement devant les portes de l'ascenseur en acier et apposai ma main sur l'écran de numérisation d'empreintes digitales. Une lumière bleutée l'éclaira un

moment puis un déclic retentit deux secondes avant que les portes ne coulissent dans un grincement. J'avançai dans l'habitacle, me retournai, appuyai sur le dernier bouton tout en haut comme on m'avait informé, et croisai mes mains derrière mon dos. Les lumières clignotèrent un moment, dû à un manque d'alimentation électrique, puis l'ascenseur se mit en mouvement.

Lorsque les portes s'ouvrirent, je fus quelques instants ébloui par une lumière trop vive, trop blanche. Je fermai les paupières en détournant la tête puis les rouvris tranquillement, leur laissant un moment pour s'adapter. Devant moi s'élevaient de grands panneaux de verre d'où se déversait cette lumière intense qui me blessait les yeux.

*Le soleil!* pensai-je avec étonnement. Cette lumière naturelle n'avait rien de chaleureuse, elle était impitoyable, piquait les yeux et brûlait la peau. Je ne me rappelais pas la dernière fois où j'avais vu ses rayons. Dans une autre vie. J'essayai de remonter le cours de ma mémoire, mais un violent mal de tête me vrilla les tempes. Je n'insistai pas. Chaque fois que j'essayais de me souvenir de quelque chose datant d'avant mon arrivée ici, mon esprit m'en empêchait. Je me massai le front distraitement en m'approchant des vitres et contemplai la ville qui s'étendait à mes pieds. Le décor extérieur ressemblait à un véritable chaos organisé. Il existait un périmètre de sécurité d'un rayon de 250 mètres autour de notre édifice, le département de la défense, où il n'y avait aucun bâtiment ni construction d'aucune sorte. Probablement pour réduire le plus possible son accessibilité. Au-delà de cette zone, les édifices foisonnaient sans ordre précis. Il s'agissait de bâtiments dont les façades étaient composées de plusieurs matériaux. Ici et là, la pierre alternait avec les panneaux métalliques et les tôles d'aluminium. La plupart des fenêtres étaient brisées et condamnées par de larges plaques de plastique ou encore calfeutrées par de grandes bâches bleues. L'écart qui jadis existait entre les différents édifices était

majoritairement comblé par des palissades en plastique rigide ou des barreaux de métal. Chaque espace était optimisé. Même les toits servaient dorénavant de base pour d'autres constructions plus ou moins droites. On aurait dit que la ville était en équilibre précaire, comme si l'on appuyait sur pause au moment où un château de cartes s'écroulait. De grandes affiches publicitaires placardaient les façades des bâtisses tandis que des enseignes au néon éteintes surgissaient ici et là des murs. Pour ajouter au désordre, l'ensemble était entrelacé de fils électriques et de câbles de toutes sortes et de grosseurs variables. Des tuyaux et de grands cylindres métalliques entouraient les bâtiments comme autant de serpents étouffant leurs proies. Je vis des enfants se promener pieds nus sur ces derniers, se retenant de temps à autre à un fil électrique passant au-dessus de leur tête. Tout en haut des différents édifices émergeaient de grands barils cyan, sans couvercle, destinés à y recueillir l'eau de pluie. Celle-ci, bien que non potable, servait aux tâches ménagères. Près d'ici, des gratte-ciel lustrés surgissaient ici et là, étincelants au soleil, telles des fleurs de lotus surgissant d'une eau croupie et vaseuse.

Des pas provenant de ma droite me firent me retourner. Une jeune femme habillée d'un tailleur ajusté bleu clair, les cheveux blonds remontés en un chignon, s'approchait de moi. Ce n'est qu'une fois parvenue à ma hauteur que je remarquai que le tissu de ses vêtements était usé jusqu'à la corde. Il devait avoir été marine à l'origine.

- Bonjour Trois. Je m'appelle Lyne. Veuillez me suivre, les autres vous attendent.

Je hochai la tête et lui emboitai le pas. Alors que nous marchions, j'en profitai pour examiner les lieux. Cela n'avait rien à voir avec les sous-sols où je m'étais retrouvé confiné. Le plancher fait de grands carreaux autrefois blancs possédait dorénavant une teinte grisâtre. Les murs étaient entièrement recouverts de larges panneaux

d'acier. Au plafond, de minces fentes découpées à intervalles réguliers laissaient passer une lumière artificielle. Les couloirs semblaient trop longs, trop étroits et le plafond trop bas. Comme s'ils n'avaient pas été faits à échelle humaine ou bien au contraire, trop juste. Nous passâmes devant plusieurs portes aux cadres de métal tordu sans nous arrêter. Je mémorisai distraitement le chemin que nous empruntions, notant chaque détail qui pourrait m'aider à m'orienter. Lyne s'arrêta finalement devant une porte. La jeune femme s'écarta pour me laisser passer et la paroi coulissa. Je pénétrai dans la pièce qui ressemblait à une large salle de conférence avec son immense table en acrylique rigide et lisse, prenant pratiquement tout l'espace, et ses larges fauteuils rembourrés occupés par huit paires d'yeux qui me fixaient avec intérêt. Je pris une profonde inspiration et me dirigeai vers la seule place disponible, soit à côté d'une jeune fille aux cheveux roux flamboyants et un jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux en amande. Je fis un rapide tour de table et croisai le regard d'une femme d'une grande beauté, mais celle-ci ne me prêtait plus la moindre attention. Un individu d'un certain âge habillé d'un complet noir élimé, aux épaules voutées et aux tempes grisonnantes entra alors dans la pièce, suivi de près par Lyne. Deux hommes, de véritables armoires à glace, se postèrent de chaque côté de la porte, puis un troisième voulut entrer. D'un geste, l'homme âgé lui fit signe d'attendre comme les deux autres à l'extérieur. Le garde du corps se raidit et serra la mâchoire. De toute évidence, il n'était pas à l'aise de laisser son supérieur seul avec nous. Il remarqua que je l'observais et il me lança un regard chargé de mépris, mais je distinguai également une certaine crainte. Cet homme avait peur de nous. La porte coulissante se referma et mit fin à notre échange silencieux. Je reportai mon attention sur l'homme posté tout au bout de la table, pendant que Lyne se tenait droite et immobile dans un coin de la pièce. Il était petit et très mince, possédait une pomme d'Adam proéminente ainsi que des mains délicates. Malgré mon impression qu'il aurait pu se casser au moindre coup de vent, c'est avec une voix grave et forte qu'il s'adressa à nous.

- Bonjour à tous. Je me nomme Carek Gorund. Ministre de la Défense de l'Amérique du Nord et fondateur du programme Chiffre dont vous faites partie. Que dis-je! Vous en êtes le fondement même, la clef! C'est avec une grande joie que je me tiens aujourd'hui devant vous, au terme de votre entraînement intensif. Je sais que cela n'a pas été facile pour vous, mais nous pouvons être fiers du résultat. Lyne!

L'homme tendit la main vers la jeune femme sans lui accorder un regard. Celle-ci s'empressa de lui remettre une enveloppe qu'elle tenait entre ses mains.

- Je ne pourrai pas rester longtemps en votre compagnie, mon emploi du temps ne me laissant aucun répit. Je tenais toutefois à venir à votre rencontre lors de votre premier jour... à la surface. Je suis certain que vous êtes tous très impatients de commencer ce pour quoi vous êtes là, alors ne perdons pas de temps. Voici votre premier ordre de mission, dit-il en agitant l'enveloppe. Lyne!

La jeune femme se dépêcha d'éteindre les lumières de la pièce et actionna un interrupteur. Sur le mur du fond, un panneau coulissa, révélant un écran encastré. Lorsque ce dernier s'illumina, une image satellite y apparut.

- Comme vous le savez, la ressource la plus importante est l'eau et l'Amérique du Nord possède une grande quantité d'eau douce. Cette ressource de plus en plus rare nous permet de survivre, mais nous met également en danger. Nos espions nous ont rapporté qu'un groupe armé allait tenter de s'infiltrer sur notre territoire tout au nord pour en prendre possession. Vous serez donc postés au Grand Lac de l'Ours, l'un des plus importants de notre nation. Il est l'un des rares à avoir survécu aux catastrophes naturelles puisqu'il a gelé avant l'arrivée de la neige toxique. Il s'agit à ce jour de notre plus grand réservoir d'eau potable.

Ce lac était extrêmement éloigné. Près de la mer de Beaufort et de l'océan Arctique. Ces endroits étaient aujourd'hui entièrement recouverts de neige et d'horribles tempêtes y faisaient constamment rage. Plus rien n'y poussait, tous ceux qui habitaient là-bas étaient décédés et aucun animal n'avait réussi à survivre dans ces nouvelles conditions de froid extrême.

- Je dois désormais vous quitter, mais je laisse à votre nouveau chef tous les détails de votre mission. Sur ce, soldats!

Il nous fit un signe de tête et remit l'enveloppe à un jeune homme aux cheveux auburn et au visage constellé de taches de rousseur qui la prit avec un air dénué de toute émotion. En fait, tous étaient parfaitement neutres, ne laissant aucunement entrevoir ce à quoi ils pensaient. Lyne et le ministre sortirent et celui que je devinai être Neuf se leva et alla se positionner au bout de la table pour que tous puissent le voir. Il ouvrit l'enveloppe et parcourut son contenu avec attention. Pendant ce temps, nul ne faisait aucun son, rendant l'atmosphère de plus en plus pesante. Ou peut-être n'était-ce que mon impression? Se raclant la gorge, Neuf brisa enfin le silence.

- Bonjour à tous. Comme vous vous en doutez, je suis Neuf, chef de cette unité spéciale dont vous faites partie. Nous sommes dorénavant une équipe et nous ne pourrons compter que sur nous à l'extérieur. Nous n'aurons jamais d'aide, de renfort ou de quoi que ce soit de ce genre. Regardez bien les visages autour de vous, vous n'aurez que ceux-là pour vous épauler... à moins bien sûr que l'un d'entre nous ne viennent à tomber au combat. Dans ce cas-là, cette personne devra être remplacée. Mais je ne vous apprend rien. Je sais que vous êtes tous impatients de savoir de quoi vos coéquipiers sont capables et de leur montrer vos propres capacités. Pourtant, vous devrez patienter encore un peu. Pour ne pas perdre de temps, je vous informerai sur tous et chacun en route pour le Grand Lac de l'Ours. Pour l'heure, nous descendrons vers le rez-de-chaussée où tout votre équipement vous attend.

Neuf fit une pause, son regard croisant le nôtre.

- Debout!

L'ordre était sans appel et nous nous levâmes tous d'un même mouvement. Une parfaite obéissance envers quelqu'un que nous ne connaissions pas. Je balayai vite tout cela de mon esprit et suivit les autres vers la sortie.

Le garçon qui marchait devant était légèrement plus petit que moi. Ce qui attira immédiatement mon attention furent les lignes de son tatouage que je devinai s'étendre sur toute la surface de son dos. Un arbre probablement puisque des branches s'élevaient de sous ses vêtements pour se terminer près de ses oreilles et dans son cou. Mais au travers de ces ramures dessinées, je pouvais clairement voir le quatre tatoué sur sa nuque. Je portai instinctivement la main sur mon cou là où je devinais se trouver le trois près de la base de mes cheveux.

Nous empruntâmes plusieurs couloirs et débouchâmes sur une cage d'escalier sombre. Nous descendions les marches d'un pas bien rythmé et au bout de plusieurs étages, Neuf s'arrêta devant une porte blindée. Actionnant la poignée, il tira le lourd panneau vers lui et nous fit signe d'entrer. Je doutais fortement qu'il s'agisse de la première journée de Neuf hors des souterrains, il semblait très bien savoir où aller. Nous dûmes traverser un long corridor et nous arrivâmes finalement devant une seconde porte fortifiée donnant sur ce qui ressemblait à un entrepôt entièrement fait de béton et très haut de plafond. Plusieurs employés s'affairaient un peu partout sur de nombreuses machines. Il y régnait un vacarme infernal et une odeur de métal fondu imprégnait l'air ambiant. Nous suivîmes Neuf qui s'éloignait déjà. Les têtes se retournaient inévitablement à notre passage, nous observant avec un mélange de curiosité et de crainte. La peau de ces visages était noircie, tachée, sale ou parfois brûlée et de gros cernes encerclaient leurs yeux fatigués et sans éclats. Je détournai mon attention sur mon environnement. Il s'agissait d'un véritable labyrinthe de

ferraille et il aurait été laborieux de retrouver mon chemin parmi ce dédale de machines et d'équipements en tout genre. Certaines machines étaient même si grandes qu'il fallait des échafauds pour permettre aux mécaniciens d'y travailler dans une pluie d'étincelle.

Neuf s'arrêta finalement près d'un immense... véhicule? Il s'agissait d'un véritable monstre de métal blindé monté sur des chenilles. Il devait faire une cinquantaine de mètres de long et cinq de large, un wagon tous les dix mètres.

- Voici notre moyen de transport, nous annonça Neuf. Il s'agit véritablement d'un train tout terrain. Il fonctionne exclusivement grâce à d'énormes batteries électriques que nous pourrons recharger grâce aux panneaux solaires recouvrant entièrement le toit. Pour passer d'un convoi à un autre la manœuvre est légèrement dangereuse, mais vous n'êtes pas des passagers ordinaires, aussi n'ai-je pas d'inquiétude. Venez, ne perdons pas de temps.

Neuf grimpa sur les chenilles jusqu'à une porte située au niveau du deuxième wagon, soit après la cabine de commandement.

- Six! Aide Cinq à monter. La jeune fille rousse à côté de toi, lança Neuf une fois en haut sans même se retourner.

Un colosse se pencha vers la jeune fille, la prit dans ses bras avant même qu'elle n'ait pu protester, la déposa à bout de bras en haut des chenilles et sans un merci, celle-ci continua son ascension.

J'étais de plus en plus convaincu que ce n'était pas la première sortie de Neuf, ou en tout cas, il avait une longueur d'avance en terme de connaissance sur le groupe. Notre chef semblait apte à nous différencier et cela ne m'aurait pas étonné qu'il sache déjà ce dont chacun était capable. Peut-être avait-il eu accès à une sorte de dossier sur chacun d'entre nous?

J'escaladai à mon tour l'immense engin et atteignit la porte en moins de deux.

Je ralentis subrepticement lorsque je passai devant Neuf, mais il remarqua de toute évidence ce mince changement de vitesse de ma part et il plongea son regard vert éclatant dans le mien. Je pus déterminer qu'il mesurait environ cinq centimètres de plus que moi, large d'épaules, et je remarquai la coupe de ses muscles sous ses vêtements semblables aux miens. Son visage possédait des traits harmonieux et doux. Avec ses taches de rousseur, on aurait dit qu'il avait quelque chose d'enfantin; pas qu'il était notre chef, soit le plus puissant et le plus mortel d'entre nous. Disons seulement qu'il n'avait pas la tête de l'emploi.

Je me détournai, mettant fin à notre contact visuel et je m'avançai vers les autres. L'intérieur du wagon était sombre, fait de métaux obscurs aux angles étranges et irréguliers. L'odeur de fer était si forte qu'elle laissait un goût âcre dans la bouche, comme si l'on venait de se mordre la langue. Il y avait assez d'espace pour qu'une table ronde trône au milieu de la pièce. Nous prîmes place tout autour et elle s'illumina, diffusant une lumière blanche accentuant les angles et les ombres des murs.

Dès que Neuf referma la porte, le train se mit en branle. Grâce aux minces fenêtres situées sur les côtés, nous pûmes voir les portes de l'entrepôt à notre passage. Cependant, au lieu de sortir à l'extérieur comme je me l'étais imaginé, le train s'engagea dans un tunnel.

Nous allions passer sous la ville. Les rues étant trop étroites et bondées de monde, il aurait été impossible pour un tel mastodonte de traverser la cité.

Dans l'obscurité souterraine, il n'y avait que la table lumineuse pour nous éclairer.

Neuf attendit que tous les yeux soient braqués sur lui avant de prendre la parole.

- Nous avons un long chemin à parcourir et dès que nous serons sortis de ce tunnel, le voyage s'en trouvera plus mouvementé. Ce sera pénible, autant vous prévenir. Notre vitesse de croisière sera de 40 km/h. C'est lent, je sais, mais le terrain ne nous en permettra pas davantage.

Personne ne dit mot. Nous étions prêts à tout. Le luxe et le confort ne faisaient de toute façon pas partie de notre quotidien.

- Nous ne nous sommes pas présentés. Nous devons travailler en équipe et connaître les aptitudes de chacun pour mieux exploiter nos forces et pallier les faiblesses de chacun. D'abord, Un, notre spécialiste en combat au corps à corps.

Spécialiste du combat rapproché? En lui donnant une pichenette, je pouvais lui rompre les os.

Comme pour répondre à ma réflexion silencieuse, Neuf ajouta qu'il ne fallait pas le sous-estimer. Sa force était d'utiliser celle des autres contre eux. Aucune faiblesse du corps humain, aucun point sensible et parties vulnérables ne lui échappaient.

Un, le visage fermé, neutre, nous regardait de ses yeux couleur aigue-marine, cachés en partie par ses cheveux. Quand il braqua son regard sur moi, je détournai la tête, préférant admirer un angle du toit.

On passa au suivant.

- Deux est spécialisé dans le maniement des arcs et des arbalètes : force brute et précision. Il peut atteindre une cible aussi loin et aussi petite soit-elle; sa seule contrainte étant la capacité de son arme.

Deux était le plus petit de notre groupe, un des plus musclés. Il porta son doigt à l'arête de son nez, comme pour replacer une paire de lunettes absente. Il avait dû en porter avant que l'on améliore sa vision. Ce tic l'habitait toujours.

Neuf se tourna ensuite vers moi.

- Trois est notre éclaireur, et l'un de nos assassins.

« L'un »? Je scrutai le groupe pour déterminer qui ferait équipe avec moi. Cela aurait pu être n'importe qui.

- Il est maître dans l'art du déplacement; il peut gravir et escalader à peu près n'importe quelle surface.
- Pas d'armes? demanda une voix chaude et suave.

Je croisai le regard de Neuf qui acquiesça à ma requête non formulée et je pris la parole.

- J'utilise des armes de jet silencieuses telles que des shaken, shuriken, senbon et chakrams.

Devant les visages interrogatifs, je développai.

- Les shuriken sont allongés, une extrémité pointue, l'autre large et touffu. On les utilise pour distraire l'adversaire. Ce que l'on appelle « étoile ninja » est un shaken, malgré les croyances populaires. Les senbon se présentent comme des aiguilles longues et effilées. Les chakram, ou chakar, sont des anneaux de métal minces. Les bords extérieurs sont très aiguisés et contrairement à une dague qui ne fait que s'enfoncer en un point précis, le chakram, grâce à sa force centrifuge et au fait qu'il soit affuté sur toute sa circonférence, permet des dégâts sur un plus grand diamètre et une importante profondeur. Bien lancé, un chakram scinde en deux un bras ou une jambe.
- Passons à Quatre.

Il désigna l'homme au tatouage d'arbre.

Quatre inspira profondément et prit la parole d'une voix assurée.

- Je suis technologue et informaticien. Je m'occuperai des transmissions et je réparerai vos armes et autres dispositifs, dans la mesure du possible. Je suis spécialiste des armes à énergie dirigée. Elles n'ont pas besoin de projectile puisqu'il s'agit de transférer de l'énergie à une cible. Selon le calibrage et la nature de l'énergie, on obtient différents résultats. Prenons une arme à faisceau électrique : selon les réglages, on l'utilise pour détruire des pièces électroniques, par exemple sur des satellites, ou encore des ordinateurs. Une arme électro laser peut quant à elle reproduire la foudre. Puis il y a les armes à rayonnement électromagnétique, utilisant des lasers ou encore différentes ondes, radio ou micro-ondes par exemple. Avec cela, je peux brouiller, voire détruire, des circuits électriques ou autres technologies électroniques à distance. Je peux également capter, suivre ou contrôler n'importe quoi. L'énergie dirigée offre une multitude de possibilités, de l'interception de missile à la neutralisation de mines dans le sol. Il suffit de la bonne fréquence. Il existe en outre des armes soniques dont on peut se servir, par exemple pour contenir une foule. Les armes lasers utilisent la matière excitée à haute densité. Faits de lumière, les lasers voyagent à la même vitesse et sont donc impossibles à esquiver même pour une cible en mouvement.

Quatre s'interrompt avant de conclure.

- Bref, je peux faire du dommage létal ou non et je peux contrôler ou désactiver n'importe quel dispositif électrique. Ah, et dernière chose.

Il retira son chandail et le déposa sur la table. Sur ses bras se trouvaient diverses puces électroniques installées à même sa chair.

- J'ai des micros puces dissimulés en plus de celles-ci. Ce sont les plus importantes et elles restent invisibles. Celles que vous voyez me permettent de stocker de l'information utile, à la manière de clefs USB. Les micros puces fonctionnent de la même manière, mais contiennent des virus informatiques

pour pirater, effacer des données, endommager sans laisser de traces. Même sans arme, je suis opérationnel.

J'observais les différentes puces lorsque mon regard remonta le long de son épaule, là où une longue cicatrice était visible. Un violent mal de tête m'assaillit et je dus me retenir à la table pour ne pas chanceler.

*Un homme se tient devant moi, à genoux, une longue estafilade sur l'épaule, des griffures au visage. Il me regarde avec des yeux emplis d'horreur tandis que je lève mon arme de fortune au-dessus de ma tête, prêt à lui exploser le crâne.*

Ma vision ne dura qu'un bref instant. Lorsque je revins à moi, Quatre avait déjà remis son chandail. Une douleur me vrillait les tempes. J'étais content que l'endroit soit mal éclairé.

- Cinq est notre médecin. Elle fera tout son possible pour sauver vos vies, mais ne vous attendez pas à des miracles, elle ne disposera que d'un matériel élémentaire. Son objectif est que vous teniez le coup jusqu'à ce que vous rentriez ici.

J'observai la jeune fille qui fixait ses pieds pendant le discours de Neuf. On aurait dit une gamine, ce qu'elle était probablement.

- Quel âge as-tu? demanda Deux qui de toute évidence pensait la même chose que moi.
- 24 ans, répondit-elle.

Elle n'avait d'une enfant que l'apparence.

Elle ajouta d'une voix douce :

- Je ne suis pas que médecin en passant, je suis aussi spécialisée dans les fusils de précision. Autrement dit, je suis votre tireur d'élite.

- Passons à Six, enchaina Neuf.

Six était immense, ses muscles saillants, énormes, des traits carrés.

- Six est notre expert en matériel lourd : lance-roquettes, mitraillettes, armes à fusion, explosifs de toute sorte.
- Qu'est-ce qu'une arme à fusion? demandai-je.

Six prit la parole, visiblement passionné par ce sujet.

- Elle provient à l'origine de la bombe nucléaire. Pendant longtemps, on a fait des recherches pour produire une arme à fusion dite pure, qui n'aurait pas de conséquences radioactives sur l'environnement. Ainsi, le groupe armé pourrait prendre possession des lieux sans risquer la vie de ses hommes. Mais on abandonna ce projet puisque l'impact créé par une telle bombe n'aurait pas été assez dévastateur. Toutefois, les recherches ont été reprises et au fil des ans, grâce aux avancées technologiques, nous avons maintenant des armes portatives, mais au poids considérable, capable de tirer de petits explosifs dirigés dont l'impact est si chaud qu'il peut faire fondre à peu près n'importe qu'elle matière.
- Merci, Six pour cette explication, reprit Neuf. Maintenant, Sept.

Elle était magnifique, un corps athlétique, des muscles tout en longueur.

- Trois!

La voix de Neuf me sortit de mes pensées.

- Oui?
- Ta coéquipière. Vous êtes dans la catégorie des assassins. Vous travaillerez ensemble. Nous comptons sur vous pour l'infiltration, alors vous devrez être en parfaite symbiose.

Sept restait impassible, fixait obstinément la table.

- Sept est notre chimiste et notre herboriste, nous apprit Neuf. Elle se spécialise en particulier dans la création de poisons, létaux ou non. Ses armes, des

dagues et un fouet de métal articulés, sont enduites de poison créé artisanalement.

Se tournant vers le dernier membre du cercle, Neuf désigna Huit de la main, un Asiatique qui n'exprimait absolument aucune émotion; même lorsque notre chef parla de ses talents, il nous scruta avec indifférence.

- Huit use autant de révolver que de pistolets. Il est mon bras droit. Vous pouvez toujours venir me voir pour me faire part de vos doléances, mais si cela peut attendre, adressez-vous à Huit. Ses ordres auront le même poids que si je les donnais moi-même.

Neuf se tourna vers Huit qui se signa pour remercier notre chef de cette marque de confiance.

- Voilà qui conclut notre tour de table.
- Neuf?
- Oui, Cinq?
- Quelle est ta spécialité?

Elle avait raison, nous ne savions pas de quoi Neuf était capable. Il était censé être le plus fort d'entre nous. Que pouvait-il savoir pour se trouver au-dessus de nous?

- Il croisa les bras derrière son dos et répondit :
- Eh bien, je sais tout faire.

Devant nos mines ahuries, il s'empressa d'ajouter :

- Pas au même niveau que vous tout de même! Mais en effet, je suis apte à me battre au corps à corps, à manier n'importe quel type d'arme, qu'il s'agisse d'arc, de pistolet, de mitraillette, etc. J'ai une connaissance suffisante en médecine, en informatique, en chimie, etc., etc. Toutes vos disciplines, vos champs d'expertise, je peux les exécuter sans peine. Voyez-vous, en tant que chef, je me dois d'être polyvalent pour ainsi mieux vous guider dans nos missions. De plus, si l'un de vous venait à disparaître, je me verrais dans l'obligation d'en assurer la position provisoirement, le temps de trouver et

former un remplaçant. C'est avec fierté que j'ai accepté l'honneur de me considérer le chef d'une équipe comme la nôtre. Je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi.

La réaction du groupe fut partagée entre l'admiration et le respect. Neuf se trouvait au-delà de nos attentes. Son simple discours venait de galvaniser la troupe, s'assurant ainsi une parfaite obéissance de notre petite troupe. Chacun serait fier de le servir, de se battre à ses côtés. Il en allait de même pour moi, bien entendu, comment ne pas adhérer à des paroles comme celles-ci, prononcées par un homme aussi incroyable que Neuf? Cependant, une question ne cessait de tourner en boucle dans mon esprit : s'il nous avait fallu deux ans d'entraînement intensif, à la limite de l'insupportable pour maîtriser nos compétences, comment avait-il réussi à toutes se les approprier dans le même laps de temps? Venait-il d'un milieu où il avait déjà acquis quelques notions de combat? Peut-être était-ce un ancien militaire? Chose certaine, Neuf jouait dans une tout autre catégorie.

- Notre train routier comporte cinq voitures. La première se trouve être la salle des machines et de commandement, l'ingénieur et le mécanicien de ce convoi s'y trouvent. Nous sommes actuellement dans la deuxième, nous aurons toutes nos réunions et discussions d'équipe ici. La troisième est le wagon de ravitaillement où sont stockées toutes nos rations et autre matériel. Un à Quatre logeront dans la quatrième, le reste dans la dernière. Des questions? Non? Parfait. Vous pouvez disposer. Allez vous reposer pendant que le terrain est stable.

Nous nous dirigeâmes vers le fond du compartiment où la porte s'ouvrit en coulissant. L'air extérieur s'engouffra dans le wagon et un vacarme assourdissant emplit l'habitacle, amplifié par les parois du tunnel. Nous avions le choix entre sauter directement à la troisième voiture ou bien grimper sur le toit pour nous rendre aux

suivants. Cependant, le haut du tunnel se révélait bas et irrégulier, nous obligeant à prendre la direction du troisième wagon en bondissant l'un après l'autre, nous rattrapant grâce à de longues barres de métal soudées près de la porte. À l'intérieur se trouvaient quelques sièges autour d'un petit comptoir en mélamine noire près du mur, le tout plongé dans la pénombre. Les parois identiques à la voiture précédente et cette même odeur de fer omniprésente se révélaient tout aussi dérangeantes malgré le changement de mobilier. Quatre et Six s'attablèrent autour du comptoir pendant que Cinq se laissait choir dans un fauteuil défoncé près du hublot. Le reste du groupe passa son chemin et effectua le même manège pour accéder à la voiture suivante.

L'espace consistait en quatre couchettes de sangles élastiques suspendues au plafond, à la manière de hamacs, disposées au-dessus de coffres et de caisses contenant les vêtements, armes et munitions de chacun. Un mince matelas souple recouvrait les sangles, une épaisse couverture rugueuse ainsi qu'un oreiller complétant notre lit de fortune. À l'autre extrémité de la cabine se trouvait une minuscule salle de bain. Le genre où lorsque l'on s'assoit sur la toilette, on a les pieds dans la douche et qu'il faut faire attention pour ne pas s'assommer sur le lavabo en se relevant. Je repérai mes effets et escaladai jusqu'à ma couche. Je me sentais balloté par les mouvements du train routier, mon hamac se balançant au bout de ses chaînes. J'observai mes trois nouveaux compagnons s'affairer ici et là, vérifiant que tout ce qui leur appartenait était présent, puis grimper à leur tour dans leur couchette. Nous nous observâmes un bon moment, personne n'osant briser le silence, nul ne sachant quoi dire. Nous ne nous connaissions pas et avions tous vraisemblablement de la difficulté à entrer en relation. Après nous être toisés sans rien dire, n'échangeant que des regards, nous nous tournâmes le dos, sombrant rapidement dans le sommeil.

## CHAPITRE II

*Je prends la tête de la femme dans mes mains et la fracasse à plusieurs reprises contre le sol. Il faut qu'elle meure. Là! Maintenant! Mais je ne suis pas assez fort, elle souffre. Arrête de souffrir! Arrête de hurler! Enfin... le silence. Plus un son ne sort de sa bouche. J'entends les pas des autres partout autour, quelque part. J'ai du sang dans les yeux. Ce n'est pas le mien. Il me brûle. J'essaie de l'enlever en m'essuyant sur mon poignet, mais lui aussi est recouvert d'hémoglobine. Ça n'arrange pas mon problème. Mon chandail? Il est dans un état lamentable. Le sien? Là, un petit carré de tissus épargné, exempt de toute violence. Je m'essuie. Je le souille. Il ne peut pas rester innocent. Il ne le peut pas. Parce que moi je ne le suis plus. Il faut qu'il porte les traces de ce qui est arrivé. Je perds la tête. Je me relève, je dois continuer.*

Je me réveillai en sursaut, un hurlement étranglé dans la gorge. Mes yeux papillotèrent autour de moi, tentant de comprendre où je me trouvais. Les vestiges de mon rêve ne me quittant pas, j'avais toujours l'impression d'entendre cette femme hurler de douleur. Ma couverture était mouillée et mon corps couvert de sueur froide. Frottant mes yeux, je m'aperçus que mon visage était baigné de larmes. J'avais pleuré?! Je ne me rappelais pas la dernière fois que j'avais exprimé de la tristesse. En fait, cette émotion était proscrite. Pourquoi ce cauchemar me bouleversait-il autant? Je tentai de me lever, mais mes jambes semblaient molles, instables. Je tremblais de la tête aux pieds.

Allez! Ressaisis-toi! C'était juste un cauchemar.

J'agrippai la couverture dans mes poings et serrai, inspirant profondément, puis expirai le plus lentement possible. Répétant l'exercice à plusieurs reprises, je sentis que la tension refoulait et je pus me trainer jusqu'à la salle de bain.

L'eau froide me réveilla complètement, aussi je me dépêchai à sortir. Alerte, je me rendis compte que le train tanguait plus que la veille et se tenir debout s'avérait beaucoup plus difficile. Plusieurs sangles pendaient du plafond, je m'y agrippai pour me changer dans des vêtements semblables à ceux que je portais la veille. Mes compagnons de cabine n'étaient pas là. Heureusement. Ils n'avaient ainsi pas eu connaissance de mon malaise. Une secousse me prit par surprise et je me retins de justesse au hamac le plus proche. Je devais sortir d'ici. Voir où nous étions. Dans notre voiture, il n'y avait aucun hublot, rien que ces parois obscures et oppressantes à l'odeur toujours aussi désagréable.

La porte coulissa et je sentis l'air sec sur mon visage. L'air de l'extérieur. Le vrai. Sans barrière, avec seulement le ciel au-dessus de ma tête.

Je montai sur le toit et le décor se révéla à moi. Partout où mon regard se posa, il n'y avait que désolation.

La route sur laquelle nous roulions n'était plus qu'un vague souvenir, quelques traces de bitume craqué et concassé ici et là. Plusieurs épaves de voitures complètement rouillées jonchaient l'accotement, certaines entassées au milieu de la voie, obligeant le train-routier à les contourner. D'anciens pilons électriques inutiles tenaient miraculeusement encore debout, leurs câbles sectionnés et sans vie pendant piteusement jusqu'au sol. Des carcasses de bois mort et noirci, complètement desséché, s'étendaient à perte de vue, vestiges d'une ancienne forêt. Le sol consistait en un mélange de sable, de cailloux et de poussière. Rien ne poussait par ici.

Les cataclysmes naturels avaient touché l'ensemble du globe. La majorité des îles furent submergées et toutes les côtes frappées par de violents tsunamis, diminuant considérablement la superficie émergée des continents. Puis, les ouragans, les tornades, les sécheresses et les incendies, les tremblements de terre et les éruptions volcaniques firent leurs apparitions, ravageant tout sur leurs passages. Des maladies condamnèrent plusieurs grands centres de la population et des hordes d'insectes décimèrent des pans entiers de forêts. Vinrent ensuite les pluies toxiques, empoisonnant les lacs et les rivières. Les climats devinrent de plus en plus extrêmes par endroits, au nord, les températures chutèrent et les terres autrefois recouvertes de végétation furent ensevelies sous la neige. Les animaux, faute de nourriture, périrent. Les cadavres des hommes et des bêtes en décomposition amenèrent d'autres maladies, d'autres morts, entraînant le monde dans un cercle vicieux. Les populations se réfugièrent dans les quelques endroits épargnés, bien que ces terres pleines de promesses se révélaient parfois dangereuses. Malgré les embûches, les survivants persévérèrent et plusieurs petites villes furent érigées. Quelques-uns décidèrent de rester dans les Terres Mortes, dont la majorité périt au fil du temps devant le manque de ressources ou bien assassinés par d'autres réfugiés. Aujourd'hui encore les Terres Mortes font l'objet de catastrophes naturelles, rendant tout déplacement dangereux.

Devant cette apocalypse, les pays voisins s'allièrent sous une seule bannière pour survivre et adoptèrent une identité continentale. Les gouvernements d'autrefois tombèrent et d'autres les remplacèrent avec en tête la protection de la population se trouvant sur leur territoire. Ils arpentèrent de long en large chaque parcelle de terre et sécurisèrent les zones où les ressources étaient encore viables ou propices à une reforestation. Malgré tout, certains continents s'en tirèrent moins bien que d'autres et les ressources vitales vinrent à manquer. Ces derniers se tournèrent vers les autres afin de conquérir leurs territoires et de s'approprier de nouvelles ressources pour leur peuple.

Connaître l'histoire de la fin était une chose. Voir ses répercussions en était une autre. J'étais impressionné par tant de destruction, fasciné par toute cette désolation. Je ne ressentais ni apitoiement, ni tristesse, ni crainte. La mort me laissait de glace. Je me disais simplement que le monde était violent, content de sentir le vent sur mon visage.

À la lumière du jour, je remarquai que notre train routier était de couleur très pâle, dans les tons de blanc. Pour le moment, il jurait avec le paysage, mais une fois que nous serions dans la neige, il s'y camouflerait. Une machine à l'apparence blanche et lumineuse, aux entrailles noires et obscures.

Je sautai sur le toit du wagon de ravitaillement en prenant soin de ne pas atterrir sur les panneaux solaires et me laissai descendre. À l'intérieur, tout le monde était présent à l'exception de Huit et Neuf. Je m'affairai derrière le comptoir, ouvrant un sachet contenant une sorte de céréale que je mélangeai avec un peu d'eau, puis m'attablai. Personne ne disait mot. Qu'est-ce que nous aurions pu nous dire de toute façon? Nous n'avions pas de vie personnelle, pas de souvenirs et apprendre à nous connaître paraissait inutile. Nous faisons donc semblant d'être parfaitement absorbés par ce qui se trouvait autour de nous. Après mon repas sans goût, je cherchai Sept des yeux. Neuf nous avait demandé d'apprendre à nous connaître puisque nous travaillerions ensemble. La repérant, assise devant la fenêtre à tresser ses longs cheveux, je la rejoignis. Ou bien elle ne m'avait pas entendu approcher, ou bien elle m'ignorait. Je tentai d'attirer son attention en me raclant la gorge. Elle ne m'offrit qu'un regard en coin et reporta son attention au loin.

- Bonjour Sept.
- Trois...

Elle prononça mon nom du bout des lèvres comme s'il lui répugnait. Cela s'annonçait prometteur...

- Neuf nous a demandés...

- Je sais, me coupa-t-elle.

Elle daigna finalement me regarder, me scrutant de haut en bas avec un air dédaigneux.

- Sache que si Neuf ne me l'avait pas ordonné, jamais je n'aurais fait équipe avec un chiffre aussi bas que toi.

Sept était de toute évidence quelqu'un qui prenait la hiérarchie très au sérieux, n'estimant que ses supérieurs et méprisant ceux qui se trouvaient au bas de l'échelle.

Elle se leva, croisa les bras sur sa poitrine et me foudroya du regard.

- Je ne te le dirai qu'une seule fois : c'est moi qui commande, alors lorsque je t'ordonnerai de bouger, tu obéiras. C'est clair?

Je serrai les dents et rongai mon frein. Cela ne m'aurait rien donné de m'opposer à Sept et si elle voulait tout contrôler, eh bien soit.

- Très bien, répondis-je de la voix la plus neutre possible. Nous ferons comme tu veux.
- Bien.
- Bien.
- Alors, assieds-toi.

Nous passâmes les jours suivants à élaborer plusieurs stratégies d'attaque, d'infiltration et de neutralisation. Sept était très exigeante, mais également très brillante. Elle arrivait à échafauder plusieurs plans en même temps et à imaginer toutes sortes de variantes selon les embûches que nous pourrions rencontrer. Nous nous entraînions à nous déplacer de façon synchronisée, apprenant à prévoir les mouvements de l'autre pour être en parfaite symbiose, ce qui s'avérait particulièrement difficile à cause de son attitude exécrationnelle. Tout était toujours de ma faute, mais je n'avais ni temps ni énergie à gaspiller en répliques, préférant reprendre simplement depuis le début.

Le paysage autour de nous changeait chaque jour. Nous passions de terres desséchées à des contrées recouvertes de cendres grises et noires. Nous contournâmes d'anciens villages entièrement transformés en marécages nauséabonds, des squelettes de maison à moitié ensevelis dans la vase, l'eau putréfiée possédant ces couleurs irisées propres à la pollution. Parfois, notre train devait s'arrêter ou s'abriter à flanc de colline en attendant que des tempêtes se calment. La route était accidentée et dormir se révélait ardu. Chaque fois que le chemin s'avérait clément, nous en profitions pour nous reposer.

Au bout d'un certain temps, nous commençâmes à voir ici et là quelques flocons et la terre se couvrir de frimas. Les Terres Enneigés n'étaient pas particulièrement belles. La neige jaune-orange due à la pollution donnait un air malade aux environs. Mais plus nous nous éloignions des anciens grands centres, plus la neige reprenait sa couleur blanche et nous sûmes que nous étions tout près lorsqu'un matin, l'ombre de la neige prit une teinte bleutée. Pure... en apparence seulement.

Disséminées dans le paysage, quelques cimes de conifères dépourvues de leurs aiguilles arrivaient à poindre du sol. Ils étaient là, immobiles, tels des cadavres les bras levés vers le ciel à implorer qu'on les délivre de leur tourmente. Ici, le froid régnait en maître absolu et sans pitié.

Nous fûmes finalement appelés dans la deuxième voiture au bout d'une semaine et demie de voyage. Nous nous répartîmes autour de la table lumineuse et attendîmes que Neuf prenne la parole.

- Notre train routier ne pourra pas continuer plus loin. De toute façon, nous sommes arrivés à destination. C'est-à-dire à un poste de ravitaillement. Nous continuerons autrement jusqu'à l'ancien emplacement de la ville de Déljine. Je dis bien ancien, car la ville est complètement ensevelie. Toutefois, nous y

avons bâti une petite base et une usine où nous y acheminons l'eau du lac. Lac qui, soit dit en passant, se trouve également sous la neige. Il y a fort longtemps, des hommes avaient réussi à creuser jusque sous la glace après les Grandes Catastrophes pour y placer des pompes.

Neuf marqua une pause, s'assurant que tous suivaient bien.

- Vous trouverez dans le wagon de ravitaillement, derrière la porte indiquant « matériel », des caisses portant votre numéro. Ce sont vos tenues d'hiver. Enfilez-les et retrouvez-moi dehors. Exécution.

D'un même mouvement, tous se retournèrent vers la sortie. Dans le compartiment destiné au matériel, il y avait bel et bien de lourdes boîtes portant notre numéro. Nous devions enfiler nos nouvelles tenues, dans différentes teintes de blanc et de gris pâle, par dessus des combines. Les bottes étaient épaisses et chaudes, montant jusque sous le genou et renforcées, servant également de jambières. Les semelles étaient équipées d'un système de clips amovibles, un côté plat pour se déplacer sur un sol normal et de l'autre des crampons pour marcher sur la glace. Les genouillères retenues en place par une large bande élastique s'enfilaient par-dessus nos pantalons épais. Des tassettes cousues à même les pantalons couvraient le côté de nos cuisses. À la taille se trouvaient deux larges ceintures. L'une était rigide, servant à maintenir les pantalons en place, où étaient attachés plusieurs petits compartiments pour que je puisse y ranger mes armes de lancer. La deuxième ceinture, plus ample, souvent de travers, retenait plusieurs minuscules sacoches contenant des munitions de toutes sortes, de petites lumières, des bombes lacrymogènes et fumigènes, un flacon d'eau et de nourriture ainsi que le strict nécessaire médical. Ainsi, si l'un d'entre nous se trouvait en mauvaise posture ou ne pouvait pas continuer pour une quelconque raison, il nous suffisait de détacher la ceinture et de la lui donner pour lui permettre de survivre le temps que l'on revienne le chercher plus tard. Les plastrons différaient dépendamment de la personne. Ainsi, Cinq possédait une protection supplémentaire

au niveau du ventre, puisqu'elle devrait rester allongée pendant des heures. Le mien, en fibre de carbone, ne me protégeait qu'à partir des côtes et des omoplates jusqu'aux clavicules, me prodiguant une meilleure flexibilité et souplesse. Les plastrons contenaient également quelques poches, pour y stocker le plus de munitions possible. Le mien comportait un espace pour y mettre les chakrams. Les épaulières étaient solides et divisées en trois strates. L'armure se composait également de canons de bras et d'une épaisse paire de gants. Sauf pour moi. J'avais droit à des gants très fins pour me permettre de m'agripper et d'escalader. Me demandant comment j'allais faire pour ne pas me geler les doigts, je constatai que le tissu était recouvert de micros fils chauffants alimentés par une petite batterie plate dissimulée sur le dessus de la main. Chaque partie de mon armure était faite d'un alliage de fibre de carbone et de titane, solide et léger. Sur les canons d'avant-bras, il y avait un petit rabattement et dessous un minuscule écran indiquant notre position grâce à des coordonnées satellites. Une petite carte pouvait également afficher la position des membres de l'équipe. Pour l'instant, tous les points étaient regroupés au même endroit. Je refermai le couvercle et enfilai un large foulard surmonté d'une capuche que nous rabattions par-dessus un casque possédant une visière avec une vitre teintée ainsi qu'un masque rigide. Sur le côté de notre visière se trouvait une petite lumière que l'on pouvait actionner grâce à une simple pression. L'intérieur du casque était muni d'un microphone et d'écouteurs, nous serions tous capables de communiquer entre nous malgré la distance. J'allai chercher mes armes dans le coffre du quatrième wagon, les installai à l'endroit approprié sur mon armure et enfin, je mis le pied dans la neige... où je m'enfonçai jusqu'aux genoux. Me déplacer dans toute cette poudreuse se révélait éreintant. Je regardai les autres sortir du train et remarquai que j'avais un équipement plutôt léger comparativement à certains. Six possédait une armure beaucoup plus épaisse que la mienne et devait trimbaler des armes particulièrement lourdes, massives. Le plastron de Cinq retenait une énorme arme de précision sur le devant alors qu'un large sac était attaché solidement sur son dos, probablement son équipement médical. Quatre était également chargé de tout un tas

de matériel électronique et d'armes diverses attachés ici et là. Nous avançâmes jusqu'à une structure de métal gardée par des soldats armés, mais ceux-ci ne nous menacèrent pas, au contraire, ils vinrent nous ouvrir la porte d'un garage situé au ras du sol et déblayé pour le laisser constamment accessible.

Bien que je respirasse fort dans mon casque, aucune buée ne se formait dans la visière et je pus ainsi voir cinq motoneiges garées à l'intérieur. Évidemment, je me trouvais jumelé avec Sept. Je ne savais pas pourquoi, mais j'éprouvais une véritable excitation à conduire ces engins. Ce sentiment me rendit perplexe, je ne comprenais pas cette euphorie pour une simple machine. Je tentai de me calmer, de reprendre le dessus, mais rien n'y fit. Du coup, je me surpris moi-même à demander à Sept la permission d'être aux commandes. Elle haussa simplement les épaules et s'installa sur l'arrière de la banquette. Je grimpai sur la motoneige et démarrai. Le bruit du moteur électrique ne fit qu'amplifier mon trouble. Ce son me semblait familier.

La voix de Neuf résonna dans mon casque.

- Les soldats m'ont appris que la base près du lac est toujours sous notre contrôle. Nos ennemis ne sont pas encore arrivés. Nous pourrions donc voyager sans danger jusque là. Je vous communique la position de la base. Rendez-vous là-bas.

Neuf démarra et en un instant, il disparut, laissant un nuage de neige derrière lui. Enclenchant la marche avant, je m'élançai à sa suite dans un bond, obligeant Sept à s'agripper à moi pour ne pas être éjectée de la motoneige. Je changeai la fréquence de mon casque pour que seule Sept puisse m'entendre.

- Accroche-toi à ma taille et rapproche-toi si tu ne veux pas tomber. En plus, ce sera plus stable.
- Si tu parles de ça à qui que ce soit, je te tue, marmonna-t-elle, grinçante, alors qu'elle passait ses bras autour de moi.

Même l'attitude exécrationnelle de Sept n'arrivait pas à me faire descendre de mon nuage. La machine filait sur l'étendue blanche, le monde était devenu monochrome et à part quelques vallons, il n'y avait rien d'autre. Sans notre carte GPS, il aurait été facile de se perdre. Quelques flocons venaient s'écraser contre ma visière, le vent fouettait nos corps et l'air froid pénétrait nos vêtements à cette vitesse. Pourtant, je ne ralentis à aucun moment. Sept semblait indisposée par le froid, car je la sentis accentuer sa prise et plaquer son corps contre le mien, mais par fierté ou par orgueil, elle ne se plaignit pas une seule fois, me guidant plutôt grâce à l'écran sur son avant-bras.

Nous voyions le soleil décliner au travers de la mince couche de nuages au-dessus de nos têtes. Je poussai encore un peu l'engin, augmentant notre vitesse. Je ne voulais pas conduire de nuit dans ces contrées de neige et de glace, puisque sans lumière il serait difficile de voir venir trous, crevasses et dénivelés; la température chuterait, rendant notre trajet encore plus pénible. Ici, le monde semblait vouloir vous avaler, vous ensevelir pour faire disparaître à jamais toute trace de votre existence.

Au bout d'environ deux heures, nous aperçûmes enfin la silhouette d'un bâtiment au loin. Étant légèrement surélevé, je pus voir plus avant la trace que la motoneige de Neuf avait laissée dans son sillage. J'engageai la nôtre sur la même piste, poussant les moteurs à leur pleine capacité. Le bâtiment se rapprochait à vue d'œil et j'avais l'impression de voler au-dessus de la neige. Nous arrivâmes à destination crispés et engourdis par le froid, les muscles raides d'êtres restés aussi longtemps dans la même position. Je descendis de la motoneige tant bien que mal et tendis la main vers Sept pour l'aider. Elle eut un mouvement de recul et l'écarta d'un geste brusque.

Je me retournai. J'avais garé notre véhicule dans un petit entrepôt en tôle adjacent au bâtiment principal. La place était faite de larges panneaux de métal recouverts d'une épaisse couche de glace. Solide... et froid. De larges pics de glace recouvraient les

bordures du toit et des barres d'acier entourant le bâtiment, rendant les déplacements en dessous dangereux. À n'importe quel moment, ils pouvaient se détacher et vous fracasser le crâne en tombant. Nous décidâmes de ne pas attendre les autres qui ne devaient pas tarder et nous dirigeâmes vers la structure de métal. Nous montâmes un escalier glissant menant à une porte blindée. En l'ouvrant, nous tombâmes nez à nez avec Neuf.

- Ah! Vous voilà! J'allais justement vous chercher. Les autres ne sont pas avec vous?

Neuf regarda par-dessus mon épaule, à la recherche du reste du groupe.

- Non, nous sommes seuls.
- Très bien. Alors, entrez. Allez vous réchauffer pendant que j'attends les autres. C'est au bout du couloir, à gauche, puis à droite, deuxième porte à droite puis encore à droite.

Sans plus, Neuf s'engouffra dans l'air glacial et nous laissa seuls dans la pénombre. Nous retirâmes nos casques que nous glissâmes sous notre bras et Sept passa une main dans ses cheveux qu'elle ramena vers l'avant, dévoilant momentanément le sept tatoué sur sa nuque.

Ne m'accordant aucun regard, Sept s'avança dans le couloir, le bruit de ses bottes résonnant sur le sol. Je lui emboitai le pas et nous suivîmes les instructions de Neuf. Cet endroit était un véritable labyrinthe, les portes et les tournants se succédaient sans régularité avec très peu de points de repère. Nous entendions parfois le murmure étouffé de voix provenant de l'autre côté d'une porte, mais le plus souvent, nous n'entendions que le sifflement du vent à l'extérieur. Des néons au plafond diffusaient une lumière crue pas assez forte pour dissiper complètement les ténèbres se tapissant dans les recoins des murs et des angles des couloirs. Nous arrivâmes finalement dans un petit dortoir où s'alignaient des lits superposés aux cadres légèrement rouillés, aux couvertures trouées et aux matelas trop minces, de sorte que les ressorts vous

entraient dans le dos et les côtes. Je grimpai sur le lit du haut le plus éloigné de la porte.

- Je vais chercher la salle de bain, me lança Sept au bout d'un moment.
- Ne te perds pas, marmonnai-je.
- *Ne te perds pas!*
- *Promis, me répond une voix douce et chaude.*

*Une silhouette encapuchonnée se dessine en contre-jour dans le cadre de porte. Elle me fait un signe de la main puis sort.*

- *Attends!*

*Je m'élançai derrière elle et l'agrippai par le coude, l'obligeant à se retourner. Il s'agit d'une jeune femme au visage en forme de cœur. Des lèvres pleines et des cils épais sur une peau lisse et pâle. Ses cheveux raides d'un noir de geai contrastent avec ses yeux gris acier.*

- *Plus sérieusement, fais attention à toi. Le fils de la propriétaire du deuxième a disparu hier. Et le jour d'avant ce fut la mère des jumeaux trois pâtés de maisons plus loin.*
- *Des gens disparaissent chaque jour. Ce n'est pas nouveau. Pas dans ce coin de la ville en tout cas.*
- *Mouais... t'as peut-être raison. Sois prudente quand même.*
- *Je le serai. Je t'...*

Ma vision prit fin et un violent mal de tête m'assaillit. Je me pris le crâne à deux mains, comme pour l'empêcher de se fendre en deux. La dernière fois que j'avais eu une vision remontait à ma première journée hors des sous-sols. J'avais alors cru que mon esprit me jouait des tours, qu'il s'agissait d'un malaise passager dû à un changement d'environnement. Pourquoi maintenant? Mon étrange sentiment d'euphorie à conduire la motoneige y était-il pour quelque chose?

J'étais seul dans la pénombre de la pièce. Néanmoins, chaque fois que je fermais les paupières, je revoyais ces yeux gris. Cette femme m'était inconnue et pourtant...

Un bruit de pas dans le couloir me sortit de mes réflexions. Heureusement qu'ils n'étaient pas arrivés plus tôt, j'aurais eu du mal à leur expliquer mon état.

Le groupe entra dans la petite pièce et se dispersa sur les lits. Cinq se glissa sur celui situé en dessous du mien, puis s'immobilisa. Je vis Sept entrer dans la pièce et elle foudroya du regard Deux qui s'était installé sous le lit de Huit. L'archer se retira et alla s'asseoir sur un autre espace inoccupé.

- Nous dormirons ici cette nuit. Il ne sert à rien de nous exposer au froid glacial de dehors pour rien. Nous prendrons des tours de garde pour surveiller la base et l'usine de pompage d'eau. Toutes deux sont déjà gardées par des soldats et des ouvriers, mais ils sont peu nombreux et nous sommes là pour les épauler. Je vais vous assigner des positions et je veux qu'à l'aube chacun fasse ce pour quoi il est ici. Vous tiendrez ces positions tant et aussi longtemps que je ne vous aurai pas donné l'ordre de vous replier ou de rentrer. Un, tu seras assigné à l'intérieur de l'usine. Ils ne voudront pas utiliser des armes trop destructrices là-bas, ils ont besoin de l'équipement pour recueillir l'eau. Huit, tu seras à l'intérieur de la base. Les couloirs étroits seront parfaits pour toi. Deux, sur le toit de la base, Cinq sur l'une des cheminées de l'usine. Trois et Sept, je vous veux sur les échafaudages de l'usine, à l'extérieur. Six, tu installeras des explosifs aux endroits que je te désignerai sur la carte, puis tu viendras avec moi et Quatre. Nous nous posterons plus loin en avant pour tenter d'intercepter l'ennemi avant qu'il n'atteigne le reste du groupe. Nous utiliserons toute la puissance de feu à notre disposition. Si je ne veux pas que nous allions tous à la rencontre de nos adversaires, c'est parce que nous ne sommes pas certains à cent pour cent de la voie qu'ils auront utilisée pour

aboutir jusqu'ici. Alors concentrons-nous sur une chose sur laquelle nous n'avons aucun doute : la cible. Des questions?

Un silence lui répondit. Nous n'avions pas à remettre en cause les plans de notre chef. Nous obéissions.

- Bien, clama Neuf, satisfait. Pour les tours de garde, nous suivrons l'ordre. Pour ceux qui ont faim, il y a une petite cuisinette au bout du couloir à gauche. Ce sera tout, soldats.

Un serait le premier à rester éveillé, je pouvais donc récupérer un peu avant mon tour. Je me tournai sur le côté, un bras sous la tête, et fermai les yeux, sombrant rapidement dans un sommeil sans rêves.

### CHAPITRE III

Je me réveillai alors que Deux me secouait légèrement. C'était mon tour de garde. Il me tendit une longue-vue large et je fis signe à mon coéquipier qu'il pouvait aller dormir. Je m'étirai, sautai du lit et me dirigeai vers la porte. Je fis le chemin inverse, me souvenant du trajet dicté par Neuf la veille. Au moment où j'atteignais la porte, un soldat m'interpela.

- S'il vous plait!

Je laissai retomber mon bras près de la poignée et me retournai vers l'homme venant dans ma direction. Il était plus jeune que moi, une recrue. Je plongeai mon regard dans le sien et il se raidit.

- L'on m'a chargé de vous montrer votre poste. Vous serez sur le toit du bâtiment.

Mon silence sembla le gêner. Il se balançait d'un pied sur l'autre avant de tourner les talons. Je le suivis. Il me fit grimper quelques volées de marches avant de se retrouver devant une porte d'où le vent s'engouffrait en sifflant. Il la poussa d'un coup d'épaule, elle grinça et s'ouvrit difficilement, gelée. Je m'avançai. Le ciel était dégagé sauf pour quelques nuages. Je m'approchai du garde-fou et scrutai l'horizon grâce à la longue-vue. Lorsque je fus certain que rien excepté de la neige ne bougeait au sol, je changeai de point de vue et me rendit sur la partie ouest du toit pour y effectuer la même vérification.

- Le ciel est magnifique n'est-ce pas? Bien sûr, ce n'est pas comparable aux aurores boréales. Si vous restez assez longtemps ici vous aurez sûrement la chance d'en apercevoir. Mes préférées, se sont les vertes. On dirait de grandes étendues d'herbes, comme on en voit sur les vieilles photos..., commença le jeune soldat.

Je me retournai à demi, lui lançant un regard qui lui intimait le silence.

La recrue se tassa sur elle-même. Mal à l'aise.

Je reportai mon attention au loin.

Je l'entendis à nouveau se mouvoir près de moi, la neige crissant sous ses bottes.

Cette fois, je me retournai complètement.

- Pourquoi restes-tu ici, dans le froid? Je peux très bien m'occuper de surveiller les environs tout seul, en plus, tu n'as ni jumelle ni quoi que ce soit pour m'aider.
- Je reste... pour vous tenir compagnie.
- Pourquoi?
- Eh bien, parce que c'est long et que c'est plus agréable de...

La recrue s'interrompit, me regarda avec insistance et son attitude changea. Il me considéra un moment, cherchant de toute évidence quelque chose dans ma conduite qu'il ne trouva pas, son visage passant de l'incompréhension à la crainte. Ce soldat m'importunait, aussi je fronçai les sourcils et il eut un mouvement de recul.

- Rentre à l'intérieur. Je n'ai pas besoin de toi ici.

Je lui fis dos et ne l'entendant toujours pas s'éloigner, je perdis patience.

- C'est un ordre! Va-t'en! Lui lançai-je d'un ton sec.

Le soldat détala vers la porte que j'entendis grincer puis se refermer.

Je secouai la tête de gauche à droite. Il m'avait distrait trop longtemps. Un ennemi aurait facilement pu se faufiler à travers les dunes de neige. Peut-être étais-je en ce moment à portée de tir?

Je me plaquai sur le sol, mis mon casque et attendit, réduisant ma respiration au maximum, portant mes sens vers l'avant et étudiant la nuit. Après un quart d'heure à inspecter l'horizon de tous les côtés, je me permis de reprendre un souffle normal. J'examinai le petit écran sur mon avant-bras. Il restait encore une demi-heure à mon tour de garde avant que je ne réveille Quatre. Quatre... pourquoi avait-il déclenché ma première vision déjà? Je me rappelais qu'il avait retiré son chandail, puis j'avais observé son épaule... où se trouve une longue cicatrice... Qui lui a fait cela? Qu'est-ce qui aurait pu lui infliger une blessure pareille? De la vitre?

Je clignai des yeux, surpris d'avoir pensé qu'il s'agisse de verre.

Et le mal de tête survint, irrépressible.

*J'enfonce le fragment de verre dans la poitrine de l'homme qui titube vers l'arrière, les yeux écarquillés. Ce dernier ouvre la bouche pour parler, mais il ne peut que laisser sortir un long râle. Baissant la tête, il porte la main vers l'objet enfoncé dans sa chair d'où jaillit un flot de sang. Il empoigne la vitre à pleine main et tente vainement de tirer dessus pour la déloger. Il grimace de douleur lorsque sa paume s'ouvre. Son bras retombe à côté de lui, inutile. Il se laisse tomber à genoux et lève les yeux vers le jeune homme qui vient de signer son arrêt de mort. Je recule, épuisé. Je me retourne, ne m'attardant pas pour voir ma victime s'effondrer. Il faut que je continue. Je serre le tissu enroulé autour de mes mains pour me protéger du verre. Je n'ai désormais plus d'armes, il me faut trouver autre chose, une branche, une roche, n'importe quoi. J'enjambe plusieurs cadavres et cherche du regard un objet susceptible de me servir. Là! Je crois percevoir un léger reflet métallique. Je me mets à courir. Je ne sais pas combien d'entre eux il reste. J'ai perdu la notion du temps, mais il me semble qu'après ces longues heures, les hurlements se sont enfin tus. En effet, je ne vois que de vagues ombres encore debout dans la faible lueur de l'endroit.*

*La sueur me coule dans les yeux, et ma respiration se fait sifflante. Je suis à bout de force. Pourtant, mon instinct de survie m'oblige à avancer vers cet éclat métallique. Après avoir parcouru une vingtaine de mètres et tout autant de corps morts, j'arrive enfin à une haute pile de macchabées. Un tuyau de plomb dépasse effectivement du thorax d'une femme au sommet de cette grotesque pyramide m'arrivant à hauteur d'épaule. Je m'empare à deux mains du tuyau et tire de toutes mes forces pour le déloger des muscles raidis. Un mouvement à la limite de mon champ de vision me fait me retourner et je n'ai tout juste le temps de me jeter au sol pour éviter une pierre qui vole au-dessus de ma tête. Je me remets immédiatement sur pied et fais volte-face. Un jeune homme de mon âge se tient devant moi, grimaçant d'avoir raté son coup et d'avoir perdu son arme.*

*Nous nous observons un moment, n'osant amorcer le premier geste. Le nouvel arrivant a une longue estafilade sur l'épaule, saignant abondamment, ainsi que des griffures sur la joue. N'est-ce pas justement un ongle qui dépasse? L'individu se raidit alors que j'esquisse un mouvement vers le tuyau de plomb. Lorsque je l'empoigne, mon adversaire bondit sur moi, les poings levés. D'un geste précis, je le repousse d'un coup de pied au niveau du genou et m'empare enfin du tuyau de métal. Il me regarde avec des yeux emplis d'horreur tandis que je lève mon arme de fortune au-dessus de ma tête, prêt à lui exploser le crâne.*

Je tombai à genoux, retirai mon casque en vitesse, me plaquant une main sur les yeux, l'autre sur ma tête au bord d'exploser. Je serrai les dents. Cette fois, la vision fut longue, pénible. J'étais vidé.

Quatre. L'homme que je m'apprêtais à tuer, c'était bien lui, et pourtant il semblait différent. Quand? J'étais certain de l'avoir rencontré pour la première fois il y a à peine plus d'une semaine. Impossible. Je ne me souvenais même pas de ça.

Mon crâne semblait prêt à se fendre en deux et mes yeux me brûlaient. Je me concentrai sur le bruit du vent, oblitérant les images de ce que j'avais vu. Graduellement, mon pouls redevint régulier et je pus rouvrir les paupières. Mon mal de tête diminua sans toutefois disparaître.

Cela ne pouvait plus durer. Il était dangereux pour le groupe que j'aie ces moments d'absence et de vulnérabilité. Je devais en parler à Neuf. Lui seul saurait quoi faire. Je vérifiai l'heure. Mon tour de garde était terminé et je ne me sentais pas fier du travail accompli. Je remis mon casque, dissimulant mon affliction aux yeux des autres. Je frappai à la porte et la recrue arriva peu après. Je lui tendis la longue-vue. Il devrait surveiller en attendant que Quatre prenne le relais.

De retour au dortoir, j'agrippai l'épaule de mon coéquipier que je secouai doucement. Il se réveilla en sursaut, se dégageant de mon emprise sur la défensive, et je levai les mains, paumes ouvertes, pour le rassurer. Ses épaules se détendirent. Je l'avisai que son tour était venu puis allai me recoucher en évitant de marcher sur Cinq pour accéder à mon lit. Une fois allongé, je retirai mon casque que je laissai à portée de la main et tentai de décortiquer mes visions, d'en comprendre le sens, mais rien n'y faisait et mon mal de tête revenait. J'abandonnai et sombrai plutôt dans un sommeil léger.

J'entendis de l'agitation provenant du corridor puis une porte s'ouvrir violemment. Je me redressai d'un bond, saisi des shakens dans ma ceinture, paré. Huit venait d'entrer en trombe dans le dortoir, hurlant des ordres. L'aube approchait. Si cela avait été

Neuf, j'aurais pu lui glisser un mot sur mon problème. Nous nous extirpâmes de nos couches et nous précipitâmes à nos postes. J'attrapai en passant une petite gourde d'eau et une ration de nourriture que je dévorai en chemin. L'air vivifiant du matin eut l'effet d'un coup de fouet et je me hâtai, Sept sur les talons, vers l'usine.

L'usine d'eau consistait en un petit bâtiment principal, où étaient acheminées les pompes, entouré de deux larges tours et de quelques cheminées. Le tout entrecoupé de passerelles glissantes et de poutres de métal tordues, mais solides, recouvertes de glace et de grandes stalactites. Les deux grandes tours étaient entourées de grillages et de larges tuyaux, permettant facilement de s'y déplacer. Sept s'installa sur une mince plateforme, où elle pouvait aisément se promener sur la circonférence des larges cylindres. Cinq escaladait les barreaux menant aux cheminées. Elle avançait lentement, ralentie par son lourd chargement accroché à son armure, perdant parfois pied sur les échelons glissants. Je l'observai du coin de l'œil, m'assurant qu'elle était bien arrivée à son poste de tir. Pour ma part, je me promenais sur les passerelles, les poutres et même sur les parois des structures de métal. La glace me procurait de nombreuses prises, mais je devais être prudent, certaines se décrochaient sous mon poids. Six arpentait les environs au loin, minant le terrain et préparant des charges d'explosifs qu'il camouflait sous la neige. Une fois le territoire préparé à la défense, il revint vers l'abri où se trouvaient les motoneiges et partit sur les traces laissées par Quatre et Neuf. Nous attendîmes la journée durant sans que rien ne se passe. Le ciel se couvrit peu à peu et la neige se mit à tomber. Doucement au début puis de plus en plus fort jusqu'à rendre la visibilité nulle. Un vent violent soufflait, changeant les flocons en de véritables lames glacées. Neuf, Six et Quatre revinrent alors que le soleil déclinait et que l'obscurité s'accroissait. La voix de Neuf nous parvint dans nos écouteurs. Il était inutile de rester sur nos positions dans une telle tempête. La météo et la noirceur ne permettraient pas à nos ennemis de se rendre jusqu'à nous.

Nous rentrâmes donc au dortoir pour nous reposer et nous sustenter. Neuf nous raconta que leur exploration n'avait rien donné. Ils devraient prendre une nouvelle direction le lendemain. Nous enchainâmes donc les tours de garde et attendîmes encore deux jours dans des conditions météorologiques variables, mais où le froid s'avérait toujours aussi mordant. Les soldats permanents de la base devaient constamment déblayer les toits et dégager les entrées pour éviter que le bâtiment ne soit enseveli par une trop grande accumulation de neige. Le surplus était acheminé grâce à un large véhicule qui déposait son lourd fardeau blanc aux flancs d'une colline artificielle.

Au matin du quatrième jour, nous prîmes nos positions et je regardai mes trois coéquipiers s'éloigner. Cependant, il ne fallut que deux heures avant d'entendre une première détonation. Cette explosion fut suivie d'une deuxième, et d'une troisième et nous vîmes au loin s'élever de la fumée, noire, dense. Tache sombre au milieu d'un tableau blanc. Je serrai les poings, désengourdissant mes doigts, réchauffant mes muscles pour les rendre souples malgré le froid. Notre expectation prenait fin.

Notre ennemi venait du nord-est. Ils avaient dû contourner et traverser les terres loin vers l'est avant de revenir vers nous.

Les bruits provenant de l'usine s'estompèrent. Le vrombissement des machines s'était tu.

Je scrutais la neige, à la recherche du moindre mouvement lorsque la voix de Cinq retentit dans mon casque.

- Ils se rapprochent, je ne compte pour le moment qu'une vingtaine d'éclaireurs. Ils sont habillés de blanc et se confondent avec la neige... dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize.

Cinq venait d'éliminer quatre hommes en quelques secondes sans que je n'entende quoi que ce soit sauf les cris des victimes au loin.

- Ils se sont mis à couvert, je ne les ai plus en visuel. Deux?

Je me déplaçai juste à temps pour voir Deux décocher une flèche haut dans le ciel. Elle explosa en touchant le sol.

- Ils sont encore trop loin pour moi. Utilise le détonateur. Il faut les faire sortir de leur trou.
- Entendu.

Cinq possédait un détonateur muni d'un écran et d'une carte pour enclencher à distance certains des explosifs dissimulés par Six. La déflagration fut énorme, un jet de flamme et de neige s'éleva vers le ciel. Il y eut des cris, des échanges de tir et plusieurs ennemis déclenchèrent des mines antipersonnel. Rapidement, la vingtaine d'ennemis fut balayée par les tirs de Cinq et les flèches de Deux.

Au loin, plusieurs explosions retentissaient toujours.

Cette minuscule vague avait été trop facile à endiguer. Un bruit de moteur retentit à l'est. Plusieurs véhicules tout-terrain et motoneiges arrivaient dans notre direction. Certains d'entre eux imposants et blindés. Les tirs ne seraient pas efficaces contre eux. Cinq visait les conducteurs des différentes machines non protégées. Aussitôt qu'un véhicule se trouvait hors jeu, un autre venait le remplacer. Ils étaient très nombreux. D'un convoi, plusieurs robots furent guidés à distance, glissants sur la neige, faisant exploser les mines et autres bombes disséminées par Six, créant un passage sécurisé pour les hommes. Deux décochait des flèches inflammables et explosives à répétition. Bien qu'il fasse mouche à chaque fois, ce ne fut pas suffisant et les soldats ennemis atteignirent le bâtiment. Nos alliés, postés sur le toit et devant

la bâtisse firent feu, ralentissant la progression, mais plusieurs atteignirent la porte et réussirent à pénétrer à l'intérieur.

- Huit! Entendis-je Deux prononcer d'une voix calme, Certains se dirigent vers toi.
- Compris. Neuf, m'entends-tu? Nous avons besoin de renforts.
- Reçu cinq sur cinq, nous revenons aussi vite que possible. Leur unité au nord-est est entièrement détruite. Soyez vigilants, une autre équipe a pu traverser encore plus loin dans les terres.

Quelques véhicules tout-terrain dépassèrent le bâtiment et foncèrent vers le grillage entourant l'usine. Ils le firent sauter aisément et se déversèrent dans la cour. C'était à moi de jouer. Les soldats abandonnèrent les véhicules et se répartirent, armes en main. Ils déplièrent plusieurs panneaux pare-balles qu'ils enfoncèrent dans la neige, créant de petits murs où ils pouvaient se cacher. Dissimulé derrière une palissade, j'observai les hommes, leurs habits et leurs défenses. Repérant les failles, je décochai des senbons qui vinrent se nicher dans leur cou, juste sous leur casque. Plusieurs moururent étouffés par leur propre sang dans un gargouillis. Je courus d'une passerelle à l'autre sans bruit, puis escaladai une échelle d'où je pus atteindre une troupe approchant trop près de la porte. Je vis Sept se laisser tomber au milieu d'un autre groupe, atterrissant en enfonçant des dagues dans les cervicales de deux hommes. Avant que les autres n'aient pu réagir, elle fit claquer son fouet articulé, fauchant des jambes, déchirant le tissu épais et brisant les visières des casques. Tout autour d'elle, son fouet dessinait des traits écarlates dans la neige. Plusieurs ne purent se relever, le poison agissant déjà. Un soldat, positionné plus loin, mit Sept en joue. D'un mouvement, je propulsai un chakram qui vint lui sectionner le bras. Sept en profita pour se replier vers la porte. Cinq nous offrait une couverture efficace de son observatoire. Certains toutefois réussirent à franchir l'entrée de l'usine en obligeant Sept à rester derrière un conteneur à déchets, la fusillant sans arrêt.

Je descendis le plus possible près du sol. Quelques balles sifflèrent près de moi, mais aucune ne m'atteignit. Une fois près de Sept, je lançai plusieurs shurikens, vers ceux canardant le conteneur où était coincée ma coéquipière. Visibles, les soldats esquivrèrent facilement mes projectiles en se mettant à couvert.

- Maintenant!

La jeune femme se rua hors de sa cachette, fonçant sur les soldats qui n'eurent pas le temps de se remettre en joue avant que Sept ne leur tombe dessus. Son fouet claqua, déchirant la chair et les vêtements. Je la rejoignis au sol, et nous appliquâmes ce que nous avons mis plusieurs jours à répéter lors de notre voyage jusqu'ici. Nous bougions tous deux d'un même mouvement. Lorsqu'elle élançait son bras dans une direction, j'esquivais et faisais voler les chakrams pour atteindre les cibles dans son dos, couvrant ses arrières. Si un ennemi se rapprochait trop de moi, nous pivotions d'un bloc et elle le fauchait de ses dagues alors que j'éliminais les ennemis plus loin par des senbons ou des shakens. Une fois le groupe autour de nous éliminé, je repris mes armes sur les corps des soldats tombés, les essayai sur les vêtements de mes ennemis pour enlever le sang, et repris de la hauteur, me fauillant sans bruit sur les parois de l'usine. Je sautais, grimpais, tuais. Lorsqu'ils faisaient feu dans la direction d'où provenaient mes tirs, j'étais déjà ailleurs à faire d'autres victimes. Mon manège commençait à les mettre sur les nerfs, les rendant nerveux, fébriles. Ils devenaient plus craintifs et moins enclins à se déplacer, ce qui me donnait l'avantage de bien viser sur une cible stable. Cette nervosité grandissante leur faisait faire des erreurs fatales. Ils observaient constamment les airs, oubliant Sept au sol qui se fauillait jusqu'à eux et ne laissait que des victimes agonisantes derrière elle. Elle ne prenait pas la peine de les achever, le poison ferait son œuvre. Ceux qui nous échappaient, Cinq s'en chargeait. La cour de l'usine se teintait de plus en plus de rouge et une odeur chaude et métallique se répandait dans l'air. Plusieurs hurlements de douleur me parvenaient de l'intérieur, Un s'en tirait bien.

Quelques soldats reprirent les véhicules et dans leur panique, ils se dispersèrent. Cinq en intercepta plusieurs grâce au détonateur, d'autres périrent grâce aux mines, toutefois, certains réussirent à passer.

- Neuf! La voix de Cinq résonna à mes oreilles. Quelques véhicules ont pris la fuite. Ils se dirigent vers l'ouest.
- Nous les rattraperons.

Nous vîmes les motoneiges de nos coéquipiers passer à toute allure près du complexe, prenant en chasse les fuyards. Un mouvement dans mon champ de vision me fit me retourner et j'eus tout juste le temps de me mettre à couvert lorsqu'une pluie de balles s'abattit sur l'usine. Sept avait également eu tout juste le temps de se jeter à plat ventre derrière un muret adjacent.

Nous ne pouvions qu'attendre. Des soldats se rapprochaient, lentement mais sûrement vers nos positions. Bientôt, ils seraient sur nous et nous n'aurions aucun moyen d'échapper à leurs tirs. Notre situation était délicate. Je ne pouvais pas rester là. Le bruit des bottes étouffé par la neige me parvenait de plus en plus nettement. Je levai la tête, seules les parois de métal se trouvaient à ma portée. Cela suffirait, mais je devais faire vite. Je commençai mon ascension. La glace était friable sur les murs. Mes doigts rencontraient chaque aspérité, chaque boulon, chaque jonction de plaque et je m'élevai toujours plus haut. Des voix me parvinrent. Je jetai un regard vers le sol. Ils étaient là. Il ne leur faudrait que quelques secondes pour constater que je n'avais pu qu'à aller vers le haut. Nul autre endroit où aller. La prochaine passerelle ou même un tuyau s'avéraient hors de ma portée. Continuer mon ascension serait suicidaire. J'étais une cible facile. Une seule solution. Une balle siffla près de ma main. Je lançai un projectile vers un grand tuyau au-dessus de nous et décrochai de larges stalactites de glace. Je me plaquai le plus possible contre la paroi et senti la glace me frôler avant de continuer son chemin vers les soldats en contrebas. Je me laissai tomber.

Déroutés, les soldats durent éviter d'être transpercés par les pics gelés. J'agrippai un chakram dans chaque main, en lançai un de toutes mes forces sur un homme me tenant malgré tout toujours en joue, mon arme l'atteignit, lui sectionnant la cuisse. Les autres reprirent leurs esprits, visèrent et tirèrent. La plupart me manquèrent, mais deux projectiles vinrent se fichez dans mon armure au niveau de mon épaule et de mon thorax, me coupant le souffle sous l'impact. Une autre me toucha à la hanche. Je reléguai la douleur à l'arrière-plan dans mon esprit. J'atterris sur le groupe, faisant tomber sous mon poids deux hommes qui à leur tour entraînent deux autres soldats dans notre chute. Un chakram toujours en main, je me relevai d'un bond. D'un mouvement circulaire, je blessai plusieurs soldats au bras et laissai l'arme terminer sa course dans le cou d'un homme. Du sang éclaboussa ma visière. Je désarmai un soldat et grâce à son arme automatique, je tirai sur deux autres. J'enchainai d'un coup de pied latéral et fit revoler une arme dans le casque de son propriétaire, agrippant des senbons, je les lançai et éliminai le dernier du groupe. Le tout ne dura que quelques secondes. Je me relevai, haletant. Le sang s'écoulait sur la neige, formant un cercle écarlate qui ne cessait de prendre de l'expansion. Je portai ma main à mon flanc gauche. Une tache sombre s'agrandissait sur mes vêtements. J'étais touché. Je ne pouvais me permettre une autre scène pareille. Un autre groupe arriverait et j'avais eu de la chance que la balle ne me soit pas fatale. Je retirai mes armes des dépouilles et les gardai en main, poisseuses, prêtes à être utilisées.

- Je suis en position, nous informa Quatre.

Il y eut un grésillement, l'air se chargea d'électricité et des hurlements s'en suivirent. Je jetai un coup d'œil. Les hommes étaient mis en déroute par des salves d'électricité bleutée faisant exploser les mitraillettes. Les soldats se sauvaient sans demander leur reste, mais les impulsions électriques avaient tôt fait de les faucher.

- Deux? Demandai-je

- Six se charge de ce côté, me répondit-il.

Les soldats ennemis s'enfuyaient, trop nombreux pour que Cinq ou Deux puisse tous les avoir.

Je m'élançai, malgré ma blessure, vers l'abri où se trouvaient les motoneiges. Je mis le contact, enclenchai la marche avant et fis grimper les vitesses alors que le véhicule bondissait vers les plaines enneigées. Je trouvai rapidement une piste fraîche de véhicule tout-terrain et la suivis. Je le talonnais. Son moyen de transport laissait dans son sillage un nuage de poudreuse facile à repérer. Je poussai ma motoneige à sa vitesse maximale. À mesure que je gagnais du terrain, je distinguais que j'avais à faire non pas à une, mais à deux personnes. L'une conduisait pendant que l'autre me visait. Je barrai à droite et la motoneige changea de direction, passant près de m'éjecter, alors que des tirs résonnaient. Je zigzaguai, louvoyai à gauche, puis à droite, feignant sans arrêt. Je pris un chakram, le fit tourner et le lançai. Il fit mouche, touchant l'homme au fusil à pompe qui vint percuter le conducteur de tout son poids. Leur véhicule barra, se bloqua et fit une embardée. Les deux hommes furent projetés au sol où ils disparurent sous la neige. J'arrêtai ma motoneige près du premier corps. L'homme était mort, mon arme enfoncée dans son abdomen. Je retirai le disque de métal dans un bruit de succion et me dirigeai vers le deuxième. Je vis une main jaillir à l'air libre et dégager la neige. Il réussit à s'extirper à moitié. Je serrai mon arme dans ma main, prêt à le lancer. Il retira son casque et prit une grande goulée d'air.

Je me figeai, paralysé. Mon ennemi me regardait, apeuré, suppliant. Ses yeux se remplirent de larmes et un sanglot s'échappa de sa gorge. Pourtant, il n'esquissa aucun mouvement, il ne faisait que pleurer en me regardant. Voyant que je ne bougeais pas, une lueur d'espoir illumina son regard et il se mit à me parler dans une langue qui m'était complètement inconnue.

J'entendis vaguement mes coéquipiers dans mon casque.

- Trois, au rapport... Trois? Trois, tu me reçois?
- Un enfant...

La phrase m'avait échappé.

- Quoi « un enfant »?
- C'est un enfant...

Je battis plusieurs fois des paupières, reprenant peu à peu contact avec la réalité.

- Devant moi... il s'agit d'un garçon.
- Et alors?

Je ne trouvais rien à dire. Au bout d'un moment de silence, la voix de Neuf se fit à nouveau entendre, autoritaire, froide.

- Trois. Tue-le. C'est un ordre. C'est un ennemi.

L'ordre me fit chanceler.

- Mais...
- Non! Peu importe qu'il s'agisse d'un enfant, d'une femme, d'un homme, c'est la même chose. Il a tenté de te tuer. Il a tenté de s'en prendre à tes coéquipiers.

J'hésitais toujours malgré les paroles de mon chef.

- Il a essayé de nous voler notre précieuse ressource. Imagines-tu ce que cela aurait eu comme conséquence sur notre nation? Toutes ces personnes que tu es censé protéger, que leur aurais-tu dit si elles étaient venues à mourir de soif? Tu es fait pour les défendre. Pas ce garçon. Il n'est rien pour toi. En fait tu ne devrais même pas le voir comme un enfant. Il n'est pas cela, il n'est qu'un ennemi. Quelque chose que tu dois écraser sous ta chaussure.

J'empoignai mon chakram plus solidement et pourtant, mon bras refusait toujours de le lancer. C'était pourtant facile. J'avais tué des tas de soldats aujourd'hui. Pourquoi cette fois n'y arrivais-je pas?

- Et puis qui sait, tu en as probablement déjà tué tout à l'heure des enfants, simplement, tu ne le savais pas. Tu n'as pas eu de difficulté à le faire. Alors, ferme les yeux si ça t'aide, mais élimine-moi ce garçon!

Il avait raison, et pourtant, cette idée me révolta. Qui avais-je donc tué? Je baissai à nouveau les yeux vers le gamin devant moi. Il marmonnait encore et toujours les mêmes mots, courts, Au bout d'un moment à l'écouter, je déduisis que ces mots signifiaient quelque chose comme : « Pitié » ou « s'il vous plait ».

- Trois... Ce n'est pas vraiment toi qui tueras cet enfant. Je t'en aurai donné l'ordre. C'est ce que ta nation attend de toi. C'est plus grand que toi, tu n'es que celui qui aura effectué le mouvement, sans en être l'instigateur. Obéis.

Je tremblais. Mon être entier me sommait d'exécuter les ordres de Neuf. J'avais été formé pour cela et mon corps désespérait à remplir les demandes de mon supérieur.

- Trois, tue-le!

La voix de Sept résonna, puis j'entendis également celle des autres. Cela avait l'air si facile dans leur bouche, si simple comme action. Leurs voix faisaient pression sur moi.

- Trois, si tu ne le fais pas, j'envoie Six s'en charger. Que ce soit toi ou un autre, ce gamin finira par mourir. Ne sois pas cruel, ne lui fais pas croire qu'il a une chance de s'en sortir. Mieux vaut toi que Six. Si tu ne le fais pas, je lui ordonnerai de le torturer avant de l'achever et ce sera ta faute, alors si tu veux lui épargner des souffrances inutiles, tue-le!

Je sortis des senbons de ma ceinture. À la vue des aiguilles, l'enfant se mit à hurler et à se débattre, tentant de dégager ses jambes prises dans la neige. Il réussit, à force de gigoter, à s'extirper de son trou et il se mit à courir. En un bond, je l'immobilisai à terre, l'écrasant de tout mon poids. Il hurlait, se débattant, faisant constamment « non » de la tête. Ma respiration s'accéléra. De ma main libre je lui immobilisai la tête, la renfonçant dans la neige pour bien dégager sa nuque. J'enfonçai une aiguille dans son cou et je le sentis se ramollir, paralysé. Puis, j'en enfonçai une autre au

niveau d'un point vital. Je ne me relevai qu'une fois certain qu'il était bel et bien mort.

- Ennemi éliminé... dis-je d'une voix rauque.
- Bien, me répondit Neuf à la fois irrité et soulagé. Rentre à la base.

Je n'arrivais plus à reprendre mon souffle. Fébrilement, je portai mes mains à ma tête et retirai mon casque brusquement. Je tombai à genoux et vomit. Une fois mon mal passé, je me forçai à prendre de grandes respirations. J'avais au moins l'impression d'avoir le contrôle sur quelque chose. Je me calmai peu à peu. Je devais partir. Je remis mon casque, me trainai jusqu'à la motoneige et me laissai choir sur son banc. Là-bas, Neuf me tiendrait au garde à vue pendant un bon moment. Je n'avais pas obéi immédiatement à un ordre direct de mon supérieur. Pourquoi au fait? Pourquoi avais-je eu des réticences à tuer cet enfant? Pourquoi avais-je cette désagréable sensation que quelque chose clochait chez moi? D'abord ces visions puis ce flot de sentiments et d'émotions qui me sont complètement inconnues et proscrites, et maintenant ma réticence à tuer un ennemi. Je me devais d'en parler à Neuf... non... je ne pouvais pas lui en parler. J'avais eu toutes les occasions de le faire ces derniers jours et chaque fois que j'en avais eu la chance, j'avais tout repoussé. Et pourtant, il était mon chef, il en avait le droit.

Je me sentais complètement désorienté. Malgré tout, je pris une résolution : Plus jamais, je ne voulais vivre une chose pareille. Jamais.

J'arrivai en vue de la base. Les autres étaient en train d'empiler les corps et de retourner la neige souillée. J'étais le dernier à rentrer. Neuf me vit et vint à ma rencontre.

Lorsque je voulus me lever, je glissai légèrement.

Tiens? Le banc semblait mouillé. Je passai ma main sur le siège. Elle se couvrit de sang. Je baissai les yeux vers mon ventre. Le tissu de mon costume était trempé et dégouttait. L'adrénaline disparue, je repris conscience de ma douleur et un vertige me saisit. Je me rattrapai sur le guidon de la motoneige. Neuf arriva à ma hauteur, Huit sur les talons. Il prononça quelque chose, mais mes oreilles bourdonnaient et je n'en compris pas le sens. Ma vision se brouilla et une douleur cuisante irradija dans tout mon être, me forçant à plier le genou. J'avais beau cligner des paupières, ma vision ne se rétablissait pas. Je retirai mon casque, respirant bruyamment, puis tombai finalement sur le sol, me tordant de douleur. J'étais transi. Je vis quelqu'un au-dessus de moi, des cheveux roux encadrant un jeune visage inquiet.

- Trois, tu m'entends?
- Cinq...

Une nouvelle vague de douleur me tomba dessus. Noir.

## CHAPITRE IV

Je repris conscience de ce qui se trouvait autour de moi, percevant que l'on me déposait sur quelque chose de plat et dur. Douleur, dans mon flanc. Je grognai, serrant les dents, respirant de façon saccadée. J'entendis des voix autour de moi.

- Enlevez-lui son armure. J'ai besoin de voir l'étendue des dégâts.

Je sentis des mains me manipuler, l'on bougea mon corps et chaque mouvement m'arracha une plainte. Je ressentis une aiguille pénétrer dans mon épaule.

- Ciseaux!

- Ciseaux.

J'entendis le tissu de mes vêtements rompre sous l'assaut des lames. Je tentai d'ouvrir les yeux, mais une lumière aveuglante au-dessus de moi m'obligea à les refermer.

- Tenez-le bien.

Des mains me plaquèrent contre la table. On m'immobilisa les jambes, les bras et les épaules. Puis, on fourra quelque chose dans ma bouche.

- Mords là-dedans Trois. La morphine ne devrait plus tarder à faire effet.

C'était légèrement mou et ça avait un goût de caoutchouc.

- Je dois nettoyer tout ce sang.

Je sentis des compresses d'eau chaude parcourir ma peau. Mon corps se révolta lorsqu'elles passent trop près de ma plaie.

- Bien. Je commence. Pince!

- Pince.

J'éprouvai quelque chose de glacial pénétrer ma chair. Je refermai les dents sur la plaque de plastique, mon dos s'arcbuta. Je hurlai.

- Trois, reste avec moi. Trois!

- .....?

- *Oui?*

*Je me retourne, allongé dans mon lit, la lumière de l'extérieur filtrant par les carreaux des vitres au-dessus de nous, déversant sa clarté sur les draps. Elle me regarde, si belle. Je replace une mèche de cheveux noirs derrière son oreille. Elle se relève légèrement, accoudée sur son oreiller.*

- *Que dirais-tu si nous avions un enfant?*

*La question me laisse de court. Pourtant, je lui fais un large sourire, sincère.*

- *Sérieusement?*

- *Je sais que nous avons à peine de quoi subvenir à nos propres besoins, mais je crois que nous pourrions y arriver.*

- *Eh bien...*

*Son sourire disparaît, elle s'éloigne de ma main toujours sur sa joue. Mon hésitation l'a blessée.*

- *Non! Non non ce n'est pas ça. Au contraire. C'est seulement que je n'y avais jamais réfléchi auparavant. Mais je t'assure que rien ne me ferait plus plaisir.*

*Ses yeux gris s'illuminent.*

- *C'est vrai!? Tu veux bien!*

*Je hoche la tête. Elle se jette à mon cou et je la serre dans mes bras, fermant les yeux, respirant son odeur.*

J'inspirai. J'étais revenu dans ce corps meurtri, douloureux. Je sentais quelque chose triturer mon intérieur. Impression atroce d'avoir quelque chose sous la peau.

- *Tenez-le! Tenez-le! Trois! Arrête de bouger! Merde! Compresse! Il perd trop de sang. Un est compatible avec Trois. Allez me le chercher! En attendant, branchez le prochain O négatif.*

Je percevais du mouvement, des gens quittant la salle, d'autres s'affairant autour de moi.

- *Je n'ai que la moitié de la balle. Je ne trouve pas l'autre.*

Je sentis une compresse froide sur mon front, épongeant la sueur. Je me concentraï là-dessus avant de me laisser glisser à nouveau dans un néant salvateur.

- *Je suis enceinte.*

*Je me retourne, laisse échapper l'assiette que j'essuie.*

*Elle est là, dans la pénombre de notre minuscule logement. Je la regarde, interrogatif.*

*Elle rit. C'est bien réel.*

*Je la prends dans mes bras plus fort que je ne l'ai jamais fait. Elle me tape sur l'épaule. Elle étouffe un peu. Je l'éloigne, la contemple, jamais elle ne m'a semblé aussi radieuse. Je n'arrive toujours pas à y croire et elle s'en rend bien compte puisqu'elle rit de plus belle. Un son clair, mélodieux. L'entendre rire a toujours été la plus belle musique à mes oreilles.*

- C'est bon, j'ai la deuxième moitié. Maintenant, je dois le recoudre.
- Est-il hors de danger?
- Ça, seul le temps nous le dira. Il peut toujours nous faire une infection. Je veillerai à ce que cela n'arrive pas.
- Bien. Beau boulot Cinq.

*Des sages femmes s'affairent autour de moi, chauffant de l'eau, vidant les bassines refroidies. La porte de notre chambre s'ouvre légèrement pour laisser passer l'une des femmes. Je la vois, sur notre lit, trempée de sueur, le front barré d'un pli soucieux. La porte se referme et je l'entends pousser à nouveau un cri de douleur. Je me triture les mains, fais les cent pas. Jamais je ne me suis senti aussi impuissant.*

*J'aimerais au moins être auprès d'elle, mais ces vieilles chipies ne me laissent pas l'approcher! Je vais m'asseoir, me relève, fais quelques pas. Nouveau hurlement provenant de la chambre. Je me rassois. Attends.*

*Après plusieurs heures, je l'entends enfin : un petit cri aigu, une plainte, une protestation.*

*Je me précipite dans la chambre. Elle est là, épuisée, trempée et pourtant, elle me sourit et me fait signe d'approcher. Je titube jusqu'à elle, la prends dans mes bras puis dépose un baiser sur sa tête.*

- *Tenez, dit l'une des sages-femmes en nous tendant un petit paquet. Félicitations. Vous avez un fils en parfaite santé.*

*Un fils! Nous avons un fils! Malgré moi, je ne peux empêcher mes yeux de se remplir de larmes.*

- *Je te fais la promesse que je vous protégerai, toi et notre petit garçon, à tout jamais.*
- *Notre petit garçon, répète-t-elle doucement en se penchant vers l'enfant pour l'embrasser.*

Je repris contact avec la réalité. Les images de ma vision s'estompèrent. Ou bien n'était-ce qu'un rêve? Je tentai d'ouvrir les yeux. Chose peu aisée. Ma vue semblait brouillée. Je portai une main à mon visage et découvris qu'il était humide. J'avais pleuré? Encore?

J'entendis des pas résonner dans le couloir, se rapprochant. J'agrippai un pan des draps sur lesquels je reposais et essuyai toute trace de larmes. La porte s'ouvrit et je tournai la tête vers l'embrasement. Cinq se tenait dans le cadre de porte, un sourire satisfait aux lèvres.

- Bien! Je suis contente que tu te sois réveillé.
- Depuis combien de temps... commençai-je d'une voix enrouée.
- Un peu plus de douze heures.

Elle s'avança, et déposa sur mon lit son grand sac à dos. Elle en sortit une fiche qu'elle consultât avant de reporter son attention sur moi. Elle extirpa ensuite de son bagage plusieurs instruments.

- Je vais devoir te faire une batterie de tests pour m'assurer que tout va bien.

J'acquiesçai de la tête.

Après plusieurs examens, elle rangea son matériel et nota plusieurs informations sur sa fiche.

- Tout va bien. Il ne me reste qu'à vérifier ta plaie.

Elle écarta les draps et défais doucement les bandages. Elle souleva les gazes et tapota la chair à vif, me procurant quelques décharges électriques désagréables dans tout le corps.

- Ça va? demanda-t-elle ayant visiblement remarqué ma réaction.
- Mouais. Pas trop mal. En fait, je ne sens presque rien.
- C'est la morphine.

Elle entreprit de changer mon bandage et tout en s'affairant, elle m'expliqua mon état.

- Tu as été touché par une balle qui, une fois à l'intérieur, s'est scindée en deux, causant plus de dégâts, mais surtout, elle contenait un puissant anticoagulant. C'est pour cela que tu as perdu autant de sang. Toutefois, tu as été extrêmement chanceux qu'elle ne perfore pas un organe. C'est sans doute pour cela que tu as pu continuer à te battre. Nous avons dû te transfuser beaucoup de sang.

Elle fit un signe vers quelque chose au-dessus de ma tête. Je levai les yeux et vis un soluté et une poche de sang pratiquement vide avec seulement « UN » écrit dessus.

- Nous avons dû demander à Un de te donner son sang. L'O négatif est rare et je préférerais ne pas trop épuiser ma réserve au cas où. J'ai dû élargir la plaie pour atteindre l'autre moitié de la balle, alors ne bouge pas trop. Neuf a décrété que nous n'avions plus besoin de rester ici. Nous partirons dès que d'autres soldats seront dépêchés pour remplacer ceux qui sont morts, c'est-à-dire, la grande majorité.

J'acquiesçai à nouveau de la tête.

Elle se leva, ramassa son sac qu'elle fixa à son armure puis s'éloigna.

- Cinq? appela-je avant qu'elle ne disparaisse.
- Oui?
- Les autres?

Elle me considéra un instant, jouant de ses ongles sur le battant de la porte puis revint se poster au pied de mon lit.

- Un a eu quelques estafilades dont une importante à la cuisse, ses adversaires n'osant effectivement pas faire feu à l'intérieur de l'usine, ils ont tenté d'utiliser des lames pour le contrer. Deux a quelques brûlures superficielles. Quatre, Six, Neuf et moi-même n'avons rien. Sept a plusieurs ecchymoses, mais d'ici quelques jours tout sera guéri. Huit a plusieurs coupures par balle, mais aucune qui ne s'est logée dans sa chair.
- Je vois.

Elle fit demi-tour et referma la porte derrière elle.

Ainsi, j'étais le plus amoché de l'équipe. Je laissai ma tête retomber sur l'oreiller. Je me retrouvais coincé dans ce lit inconfortable jusqu'à ce que l'on parte.

Les jours passèrent et j'avais eu tout à loisir d'observer les moindres recoins de mon horrible chambre. Il s'agissait de l'infirmierie de la base. Les murs de bétons étaient recouverts de grandes coulisses brunes, comme s'ils suintaient, eux-mêmes aux prises avec une quelconque maladie infectieuse. Le plancher ne semblait jamais sécher complètement, malgré les nombreux coups de vadrouille, revêtant constamment un aspect humide en dépit de l'air atrocement sec de la pièce dû au chauffage. Toutes les fournitures de l'infirmierie possédaient cette teinte jaunâtre et malsaine. Les rideaux autour du lit avaient une affreuse odeur de désinfectant et j'exigeai rapidement qu'on les retire, les effluves me donnant la nausée.

J'étais mal-portant dans une chambre malade.

Un matin, Cinq revint me prévenir que l'on allait repartir. Mes choses furent chargées sur un traineau derrière l'une des motoneiges dans lequel je pris également place. Le trajet fut long et laborieux. Chaque coup subi par le traineau réveillait ma douleur, mais rien que je ne puisse supporter. L'on m'aida à m'installer dans notre train routier où je fus placé dans l'un des hamacs du bas. Je détestais me sentir ainsi faible, impotent, inutile. Le seul moyen de m'évader de ces murs semblant vouloir se refermer sur moi était en fermant les yeux. Je dormais beaucoup, à toute heure du jour, du coup j'avais perdu la notion du temps. Je n'avais qu'une vague idée des jours passés. Après deux semaines de convalescence, je recommençais enfin à marcher, à bouger et à manier mes armes petit à petit, réhabituant tranquillement mon corps à se mouvoir normalement. Mais je n'étais pas encore sorti de mon habitacle, coincé entre ces quatre murs. Je me mis debout et entrepris de faire les cent pas. C'était loin d'être suffisant. Je toisai l'une des portes et l'actionnai. L'air de l'extérieur s'engouffra, me fouettant le visage. Je m'avançai tout au bord, levai la tête et entrepris de grimper sur le toit. Malgré tout, mon corps répondait assez bien. Je m'assis sur la toiture blanche recouverte de panneaux solaires. Nous avons quitté les Terres Enneigées, de retour

aux Terres Mortes. Nous roulions sur ce qui me semblait être une vieille route bordant un désert à l'est et un champ de ruine à l'ouest. Des charpentes de bois pourri et séché, des poutres et des barres de métal, des murs de briques à moitié affalés. Si je me fiais aux vieilles photos sur la vie d'avant les Grandes Catastrophes, il devait s'agir d'une ancienne banlieue. Plusieurs maisons et autres logements, tous construits les un aux côtés des autres, délimités par des jardins et des pelouses verdoyantes, avec des modules où les enfants pouvaient jouer.

Un mouvement à travers les ruines attira mon attention et je me figeai, les sens en alerte. L'avais-je imaginé? Une flèche ricocha sur le métal près de moi. Nous étions attaqués.

Je descendis donner l'alerte dans le troisième wagon. Nous nous précipitâmes ensuite vers la deuxième voiture où l'on se rassembla autour de la table lumineuse.

- Il s'agit probablement d'une petite poche de survivants ayant élu domicile dans ces ruines. Ce genre d'individus attaque n'importe quel véhicule en espérant y récupérer des vivres. Ils sont une menace pour tout déplacement entre les différentes bases lorsqu'on opère du ravitaillement en hommes et en ressources. Il est de notre devoir de nous en débarrasser. Tout le monde à son poste.

Alors que nous esquissions un geste vers la sortie, Neuf nous rappela.

- Amenez vos casques.

Tout à coup, le train s'immobilisa. Nous nous empressâmes d'aller chercher nos armes puis nous nous postâmes sur le toit et entre les wagons. Notre véhicule se voyait bloqué par un mur de carcasse de voitures ainsi que plusieurs hommes et femmes armés.

- Quatre, prononça Neuf dans nos écouteurs.
- En position.

- Mettez-vous tous sur le mode « insonorisé ».

J'appuyai sur un petit bouton à la base du casque et le monde sembla assourdi. Puis, un léger cillement me parvint, discret au début puis de plus en plus fort sans toutefois m'agresser. Ce ne fut pas le cas pour les survivants qui se plaquèrent les mains sur les oreilles en tombant à genoux. J'entendais à peine leur hurlement de douleur. Plusieurs s'effondrèrent soudainement. Je me retournai pour voir Huit et Quatre les éliminer. Bon nombre d'entre eux prirent la fuite, les mains toujours sur la tête, d'autres accoururent vers nous, armes levées, de longs filets de sang coulant de leurs oreilles.

Ce fut un véritable carnage, partout des corps gisaient dans la poussière, sans vie. Je n'avais pas encore osé lancer quoi que ce soit. Je ne faisais que regarder. Puis je le vis, un jeune homme, toujours au sol, recroquevillé. Nos regards se croisèrent et il se mit à ramper pour se cacher. Deux le vit également et le mit en joue. Le tout ne dura qu'une fraction de seconde et pourtant, je pris une décision. Je lançai un senbon sur le survivant et il arrêta de bouger. Deux changea de cible. J'haletais, ne pouvant détacher mes yeux du jeune homme.

L'avais-je tué? Non. J'avais visé juste et même d'ici je pouvais voir que je ne l'avais pas manqué. Il n'était pas mort, juste évanoui, juste assez pour le sauver. Je venais de lui épargner d'être transpercé d'une flèche. Il se retrouvait hors de combat et pourtant, il vivait toujours. Neuf nous avait demandé de les éliminer, ce que j'avais fait... en un sens. Je ne me sentais nullement coupable. Je n'avais pas désobéi, pas tout à fait, j'avais tout simplement interprété autrement ce que l'on venait de me demander.

Je vis Six se diriger vers l'avant du train avec une immense arme qu'il tenait à deux mains. Il la déposa sur le sol, la calibra et tira ce qui ressemblait à de petits soleils. Ils percutèrent le mur d'épaves bloquant l'accès et les firent fondre, créant une brèche

béante au milieu de la ferraille. Le véhicule se remit en route et lorsque nous passâmes au travers du trou, je sentis la chaleur dégagée par le métal en fusion. Cinq vint vérifier ma blessure et m'assura que je pouvais déambuler où je le désirais, mais que je devais toutefois faire attention.

Les jours suivants furent comme les précédents. Nous avançâmes lentement à travers un paysage ravagé, parfois obligés de nous arrêter en attendant qu'une tempête se calme.

Nous rentrâmes en ville par le même souterrain et pourtant, je me sentais très différent de la dernière fois où je l'avais emprunté.

Le train routier s'immobilisa à l'intérieur de l'entrepôt. Nous débarquâmes sans amener quoi que ce soit. Neuf nous assurant que nos effets seraient redirigés vers nos nouveaux quartiers. Nous remontâmes jusqu'à une pièce semblable à celle où l'on nous avait briefés à notre sortie des sous-sols. Nous nous répartîmes sur les larges fauteuils et attendîmes. Après quelques heures d'attente, la porte coulissa et Lyne entra, habillée dans un tailleur au tissu épais et jauni par endroits.

- Soldats, je suis heureuse de tous vous revoir en vie. Je vous accompagnerai à vos nouveaux quartiers le temps que l'on vous assigne votre prochaine mission. Je suis désolée que vous ayez attendus aussi longtemps, malheureusement Monsieur Gorund ne peut être présent pour vous souhaiter un bon retour parmi nous.

Elle fit signe à Neuf et Huit de rester tandis que les autres quittaient la pièce. La porte se referma derrière nous et alors que nous attendions dans le couloir, je les entendis parler au travers de la cloison de plastique. Je ne pus toutefois saisir leurs propos et lorsque je me risquai à m'approchai, la porte s'ouvrit pour laisser passer Lyne qui nous demanda de la suivre. Je jetai un coup d'œil dans la pièce où Neuf et Huit

discutaient toujours à voix basse. Ce dernier m'aperçut et il s'interrompit. Neuf se retourna, un visage neutre, mais le regard dur.

Je me détournai et emboitai le pas aux autres.

Lyne nous fit traverser plusieurs couloirs et nous descendîmes plusieurs étages pour finalement déboucher dans un endroit incongru. Le bâtiment dans lequel nous nous trouvions s'élevait d'un bloc pour ensuite se séparer en deux grandes tours avec au centre un dôme de verre. De l'extérieur, ce dôme ne laissait pas transparaître ce qui s'y trouvait à cause des vitres miroir. Or, cette structure abritait une serre. Lorsque les lourdes portes s'ouvrirent, une forte odeur de décomposition nous assaillit. Les grands panneaux de verres encrassés laissaient difficilement passer la lumière du soleil, donnant à l'ensemble un aspect terne et brunâtre. Plusieurs plantes au ras du sol semblaient desséchées tandis que d'autres pendaient mollement, en manque d'eau. Les différents types d'arbres perdaient leurs feuilles ou leurs épines, créant des tapis jaunes et bruns ici et là, salissant les carreaux du plancher. Une épaisse poussière flottait dans l'air. Je caressai du bout des doigts des feuilles d'un arbuste et celles-ci s'effritèrent dans ma main, des particules s'élevant dans les airs, le reste rejoignant la terre craquelée. Un grand pommier s'élevait un peu plus loin, ses branches tortueuses entièrement nues, plusieurs pommes à ses pieds depuis longtemps pourries en petits tas visqueux et recouverts de moisissures. Cet endroit respirait la mort et la désolation. J'avais l'impression d'assister à une scène des Grandes Catastrophes. L'air était atrocement sec et pourtant il semblait y avoir au ras du sol une certaine humidité provenant des amas de végétaux décomposés. Ce sentiment d'être de retour dans cette horrible infirmerie dans le nord ne me lâchait pas.

Nous marchâmes à travers cette nature agonisante pour atteindre une porte similaire à celle que nous venions d'emprunter et montâmes des escaliers de béton effrité.

- Vos appartements se situent au 10<sup>e</sup> étage, nous apprit Lyne. Votre numéro est inscrit à l'entrée de vos chambres. La cuisine est au fond du couloir. Vous disposez d'une salle d'entraînement au 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> étage. Vous avez bien entendu accès au reste du bâtiment, mais je doute qu'il soit intéressant pour vous. Il s'agit surtout de bureaux et plusieurs étages sont même inoccupés tandis que d'autres sont... non fonctionnels.

Elle fit demi-tour et disparut, nous laissant en plan.

J'observai les différentes portes autour de nous et remarquai rapidement que nous étions regroupés par paire. Un et Deux, Quatre et moi, Cinq et Sept, Six et Huit et enfin Neuf, seul.

Quatre et moi pénétrâmes dans notre nouvelle chambre. Celle-ci consistait en deux pièces seulement. Deux lits étaient disposés l'un à côté de l'autre dans un coin de la chambre, séparés par une table de chevet de métal à deux tiroirs. Il y avait également deux divans marron au tissu rugueux et élimé aux sièges défoncés, mais confortables. Au centre de ce petit salon trônait une table basse posée sur un tapis fait de sacs en plastique tressés. Entre ces deux sections se trouvait une grande armoire dans laquelle nos vêtements avaient été soigneusement rangés. Près de la porte, se trouvait une table avec deux chaises, celle-ci entièrement recouverte du matériel de Quatre. Un coffre s'ouvrant en escalier était posé au pied d'un des lits. Je l'ouvris et découvris avec satisfaction mes armes bien disposées. La seconde pièce était la salle de bain, petite, fonctionnelle. L'entièreté de notre appartement se trouvait recouvert d'un carrelage gris aux tuiles fendues et les murs faits de béton armé. Au niveau du salon se trouvait une fenêtre peu haute et faite sur le long, laissant filtrer la lumière extérieure. Je l'ouvris pour aérer la pièce. Malgré tout, je ressentais toujours ce même malaise que j'éprouvais dans ma chambre au sous-sol. Celui de ne pas me sentir à ma place, de me trouver dans les affaires de quelqu'un d'autre et malgré que

l'appartement soit petit, je lui trouvais un angle étrange, déformé. Dépendamment d'où nous nous trouvions dans la pièce, les proportions semblaient changer. La seule lumière artificielle, à l'exception de celle en haut du miroir de la salle de bain, se trouvait au-dessus de la table, pendante au bout de ses fils électriques, et elle n'offrait pas le meilleur éclairage.

Quatre s'attabla et entreprit de vérifier son matériel.

- Tu vas réussir à travailler avec ça? demandai-je à Quatre en pointant l'ampoule au-dessus de sa tête.
- Oh, ce n'est pas un problème.

Il fouilla dans un petit sac de toile et en sortit ce qui ressemblait à une paire de lunettes aux verres très épais et surmontés de deux petites ampoules qui, lorsque Quatre les activa, produisirent une vive lumière blanche.

Quatre me signifia qu'il s'agissait en fait de loupes, l'aidant à reposer ses yeux lorsqu'il travaillait sur des microtechnologies.

J'approuvai de la tête et me dirigeai vers la salle de bain pour changer mon pansement. La lumière vacillait de temps en temps, mais je constatai tout de même que je n'aurais plus besoin d'en porter. Le reste pourrait cicatriser à l'air libre.

Je m'assis à la table, en face de Quatre et entrepris de nettoyer et de polir mes armes. Il m'en manquait quelques-unes, je demanderais à Huit demain de m'en procurer d'autres. Au bout d'un moment, je quittai la chambre pour aller nous chercher quelque chose à manger à la cuisine. Dans l'une des armoires, je trouvai des sacs de rations sèches que je mélangeai avec de l'eau potable entreposée dans de grands barils. Je ramenai le tout et déposai un bol devant mon coéquipier qui n'avait toujours pas levé le nez de son travail. Quatre parlait parfois, mais pas spécialement à moi, il

posait des questions à haute voix, des réflexions, des suppositions... Il se répondait la plupart du temps. Je l'écoutais d'une oreille distraite, lorsque je l'entendis prononcer mon nom.

- Quoi? demandai-je.
- J'ai vu ce que tu as fait l'autre jour.

Je l'observai, incertain.

- Que veux-tu dire?
- Lorsque nous nous sommes fait attaquer dans les Terres Mortes. Tu as épargné la vie de ce jeune homme. Tu n'as pas voulu que Deux le tue.
- Pas du tout, je l'ai bel et bien tué.
- Non.

Je pinçai les lèvres.

Quatre me désigna un petit écran sur la table.

- C'est un radar thermique capable de percevoir chaque battement de cœur, chaque afflux sanguin. Je l'avais allumé pendant l'attaque pour débusquer nos ennemis et m'assurer qu'il n'y en avait pas d'autres, placés en embuscade.

Je me reculai sur ma chaise, me laissant aller contre le dossier.

- J'ai dû le rater alors.
- Dans le nord, tu n'as jamais raté tes cibles si je me fie aux cadavres que l'on a empilés.

Je le scrutai, tentant de savoir ce qu'il cherchait. Le fait qu'il m'ait percé à jour me gênait. Je déposai mes mains sur la table tout près de mes shaken nettoyés d'un geste que je voulus nonchalant.

- Tu en as parlé à quelqu'un d'autre?
- Non.
- Et tu comptes me dénoncer?

Mon corps était tendu, mes muscles contractés.

- Je ne sais pas encore. Je veux savoir pourquoi tu as fait ça. Ton geste m'a... ébranlé, d'une manière qui m'est étrangère. J'ai voulu aller en parler à Neuf, mais... me voilà.

Intrigué, je fronçai les sourcils, tentant de déterminer s'il se jouait de moi ou bien s'il était sincère. Peut-être, n'étais-je pas le seul dans ma situation. Peut-être pouvais-je trouver un allié en Quatre.

Je rejetai la tête vers l'arrière et fixai le plafond tandis que je parlais.

- Je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela. Enfin, pas totalement. J'ai eu pitié de ce jeune homme et j'ai considéré que je remplissais mon rôle sans devoir l'éliminer. Il ne m'a pas semblé nécessaire de lui ôter la vie pour que nous passions. Le mettre hors d'état de nuire me paraissait suffisant.
- Mais on ne te demande pas de penser, juste d'obéir.
- Je le sais très bien! répondis-je d'un ton agressif, me levant de ma chaise d'un bond pour venir m'avancer au-dessus de la table.

Quatre recula, mais aucune frayeur ne se lisait dans ses yeux. Simplement une grande curiosité. Je me détendis un peu, reprenant contenance.

- Et si... et si justement nous commençons à réfléchir aux ordres que l'on nous donnait?
- C'est une hérésie.

Nous restâmes là à nous regarder un moment.

- Je ne peux pas te donner de réponse précise. Tout ça... c'est nouveau pour moi aussi. Je te demande simplement de ne rien dire à qui que ce soit. De garder cela pour toi.

Je m'interrompis un instant, une idée folle me traversant l'esprit. Pourrais-je amener Quatre à voir les choses comme je les voyais? Et comment les voyais-je justement? Je n'en savais rien.

Je me laissai retomber sur ma chaise.

- Je me suis simplement demandé si c'était nécessaire et j'ai agi en conséquence.

Quatre hocha longuement la tête et se replongea dans son travail. J'allai m'allonger et le sommeil finit par me happer malgré les marmonnements incessants de Quatre.

*Je marche lentement dans une ruelle crasseuse où des montagnes de détritiques jonchent chaque recoin. Quelques enfants jouent à déterrer ce qu'ils considèrent comme des trésors : des pièces mécaniques, des articulations grinçantes de vieux robots et même parfois quelques gros fragments de verre avec lesquels ils s'amusent à faire danser la lumière sur les murs poisseux. En passant près de l'un d'eux, je lui ébouriffe ses cheveux gras, lui arrachant un rire et ils détalent, leurs trouvaillles sous le bras. J'avais passé beaucoup de temps comme eux à farfouiller les déchets avec des amis. Je tourne à droite à un embranchement, passe sous une arche de fer sculptée, traverse un pont. Je continue ainsi pendant deux heures et arrive finalement à un bâtiment étroit, coincé entre deux autres beaucoup plus haut, penchant légèrement vers l'intérieur, comme s'ils allaient s'écrouler sur celui qui se trouvent entre eux. Je monte l'escalier précaire sur la devanture. Celui-ci émet un grincement familier. Puis, au dernier étage, je fais coulisser la porte de métal menant à mon appartement. Elle est là, me sourit. Je suis à la maison.*

Je me réveillai en sursaut, le sourire de cette femme encore imprimé dans ma tête. Pourtant, ce n'était pas ce qui me préoccupait le plus. Toutes mes pensées étaient tournées vers le chemin que je venais de parcourir dans cette vision. Il restait clair, net. Quelque chose que je ne pouvais pas oublier. Comme un souvenir.

Était-ce cela? Des souvenirs? Ou bien un simple délire de mon esprit?

Je n'avais jamais pu prouver, vérifier quoi que ce soit que mes visions m'avaient montré. Cette fois, c'était différent.

Il n'était que dix heures du soir, le soleil venait à peine de se coucher. Je me levai, enfilai une armure similaire à celle que je portais dans le nord, mais cette fois, le tissu était mince, souple et léger, dans les teintes marine et noire. Il s'agissait de nos tenues d'entraînement. Je laissai le casque et n'enfilai que la capuche se terminant en écharpe que je remontai devant ma bouche.

Techniquement, ils n'avaient pas spécifié si l'on avait le droit ou non de sortir de l'édifice. Encore une fois, je prenais mes libertés avec les règles et je ne m'en sentais nullement coupable. Qu'est-ce qui clochait chez moi? J'espérais que peut-être, l'endroit où j'allais me donnerait des réponses.

Je descendis les escaliers jusqu'au premier étage et cherchai la sortie. Celle-ci était gardée par plusieurs hommes armés. Je me plaquai contre le mur. Cela allait contrecarrer mes plans. Je supposai que chaque sortie de secours déclencherait une sirène d'alarme si je venais à les ouvrir. J'étais coincé ici. À moins...

Je remontai quatre à quatre les marches menant à ma chambre. Une fois à l'intérieur, je me dirigeai vers la fenêtre. Elle serait juste assez haute pour me permettre de m'y faufiler. Mais pour cela, il me fallait pouvoir l'ouvrir au complet. Voire l'enlever. J'observai le montant puis les bordures. La chose ne serait pas aisée. Pas sans les bons outils. J'observai Quatre, hésitai puis me lançai.

Je le secouai légèrement et il émergea de son sommeil avec toujours ce même réflexe de défense.

- Trois?
- J'ai besoin de toi.

Il se leva et je lui désignai la fenêtre du doigt.

- Je dois l'ouvrir.

- Elle est ouverte...
- Non... Au complet.

Pendant un instant, son regard passa de la fenêtre à moi, puis fronçant les sourcils, il sembla comprendre où je voulais en venir.

- Nous sommes au dixième étage.

Pour toute réponse, je haussai les épaules et continuai à le fixer droit dans les yeux. Nous restâmes ainsi à nous jauger du regard jusqu'à ce que Quatre hoche de la tête.

Il examina la monture de la fenêtre, marmonna quelque chose et alla chercher des outils sur la table. Grâce à un minuscule laser, il réussit à défaire le tout et la fenêtre se décrocha. Nous déposâmes la vitre sur le sol et je passai la tête par l'ouverture. Les parois étaient lisses, mais les fenêtres se trouvaient disposées à intervalles réguliers. J'enjambai l'ouverture et me laissai pendre de l'autre côté. Quatre me regardait, incertain.

- Je vais revenir. Peux-tu me couvrir d'ici là si quelqu'un venait à me chercher?
- Tu en demandes beaucoup Trois...

Quatre était un scientifique. Il avait de nature un penchant pour la connaissance. Peut-être pouvais-je m'en servir.

- Je te raconterai.

Mon collègue leva la tête et observa avec avidité la ville qui s'étendait au-delà.

- Tout, finit-il par déclarer.

Je hochai la tête pour sceller notre entente et entrepris de descendre le bâtiment. Les prises que les fenêtres offraient étaient larges, puisqu'elles étaient encastrées à même l'épais mur de béton recouvert d'aluminium, lui donnant une apparence éclatante. Je m'approchai du bord de l'édifice pour changer de façade et ainsi continuer dans l'ombre du bâtiment. Il me fallut un moment pour atteindre le sol et je me dissimulai du mieux que je le pus. J'écoutai la nuit autour de moi. Il y avait quelque part vers la

gauche des bruits de pas s'éloignant et sur ma droite, les murmures d'une conversation. Je m'assurai que ma capuche était bien rabattue sur ma tête et cachait entièrement mon visage dans l'obscurité puis je m'élançai silencieusement. Je me rapprochais de la fin du périmètre de sécurité le plus rapidement possible, craignant d'entendre un cri derrière moi ou une alarme. Mais ce fut le calme plat et je me permis de reprendre mon souffle qu'une fois quelques édifices de la ville dépassés, à l'abri d'une ruelle. Je restai là un moment et une fois certain que personne ne m'avait suivi, je m'enfonçai dans les dédales de la ville.

## CHAPITRE V

Je marchais à travers la ville sans toutefois savoir quel chemin emprunter. Ma vision ne commençait pas à partir d'ici. Peut-être que je ne me dirigeais pas vers la bonne partie de la cité. J'avais beau tenter de me repérer grâce à la carte et au GPS s'affichant sur mon bras, sans destination précise, cela ne me servait à rien. Je fermai les yeux et tentai de me remémorer un détail, quelque chose susceptible de me servir comme point de repère. Je refis le chemin dans ma tête et je me rappelai une grande tour spiralée. Cela devrait suffire. Mais avec un simple bâtiment, aussi spécifique physiquement soit-il, je ne pouvais pas entrer de lieu sur la carte. Il ne s'agissait que d'un quadrillage bleuté avec un point rouge clignotant, témoin de ma position. Je croisai quelques promeneurs. Au début, ils ne me lancèrent que quelques regards intrigués, mais toujours avec un sourire poli. Je devais leur apparaître comme un militaire ordinaire ou une sorte de nouvel agent de la paix. Je me décidai à demander mon chemin. J'abordai un jeune couple et leur décrivis du mieux que je pus cette fameuse tour en spirale, faite de métal et à l'aspect cuivré. La jeune fille pâlit et l'homme ouvrit de grands yeux tout en secouant la tête et ils accélérèrent le pas. La même réaction se répéta chez les personnes suivantes. Leur amabilité se transformait rapidement en suspicion et en crainte. Je les laissais partir, ne voulant pas attirer plus qu'il ne le fallait l'attention sur moi. Je n'étais pas là pour brutaliser la population, bien qu'elle testât ma patience.

Au bout d'un moment, j'accostai un homme bourru, au crâne chauve, au long nez et possédant de minuscules yeux enfoncés dans leur orbite.

- Pourquoi quelqu'un comme vous cherche-t-il à aller dans un tel endroit? Me demanda-t-il alors qu'il me scrutait de ses petits yeux.
- Me faut-il une raison?

L'homme eut un sourire malicieux et s'inclina en une sorte de révérence grotesque.

- Mille excuses. C'est que d'après vos habits propres et ma fois très coûteux, vous n'avez pas l'air du type de personne se tenant dans les cercles extérieurs de la ville.

Les cercles extérieurs? Dans ma précipitation je n'avais pas pris le temps d'observer un plan de la ville, je ne savais rien de sa configuration ni même de sa superficie. Je me maudis pour cela. Qu'est-ce que j'avais cru? Qu'une fois à l'extérieur, je n'aurais qu'à aller tout droit pour tomber sur le bon chemin? Que mes souvenirs, s'ils en étaient bel et bien, auraient suffi? Si cela se trouve, l'endroit que je cherchais n'existait pas. Pourtant, cette tour spiralée semblait bien réelle puisque tous avaient semblé savoir de quoi je parlais.

- Pouvez-vous m'indiquer où se trouve cette tour oui ou non?
- Bien sûr, bien sûr. Il s'agit de la Corne du bouc, mais les gens du coin l'appellent la Corne du diable, située dans l'Abysse Nord.
- L'Abysse Nord?

L'homme me regarda avec suspicion puis il se mit à rire franchement.

- Vous, vous n'êtes vraiment pas du coin, hein?

Piqué, je cherchai rapidement une excuse. Mon ignorance flagrante me pesait de plus en plus et je commençais à regretter de ne pas avoir reporté ma sortie pour mieux la planifier.

- Je suis un soldat venant tout juste d'être promu dans la ville. Auparavant, j'étais posté dans les Terres Enneigées.

Ce n'était pas complètement faux, mais ce n'était pas la vérité non plus, et puis rien d'autre ne m'était venu à l'esprit.

L'inconnu ouvrit de grands yeux admiratifs et un sourire béat illumina son visage, lui creusant tout un tas de rides.

- Le nord? Vraiment? Comment est-ce? demanda-t-il en se rapprochant trop près de moi, assez pour que les relents acides de son haleine m'importunent.
- Euh... blanc, répondis-je, évasif. Revenons à cet Abysse vous voulez?

- Ah! Oui oui. Eh bien, la ville est divisée en plusieurs secteurs circulaires que l'on appelle les cercles. Ceux que l'on qualifie d'extérieurs portent ce nom puisqu'ils se trouvent de l'autre côté d'un mur d'enceinte, fortifiant les cercles intérieurs. En partance de l'extérieur se trouvent l'Abysse, le Bacchus et la Cage. Les cercles intérieurs comportent la Dorsale, l'Éther et le Fort. Nous sommes présentement dans ce dernier. Chaque cercle est séparé par une sorte de fossé où sont enfouis d'énormes panneaux en acier trempé pour protéger la ville de catastrophes naturelles ou d'attaques. Certains doutent de leur existence, mais les plus âgés racontent encore comment ils se sont élevés une fois pour faire face à un ouragan. Nous sommes chanceux qu'ils ne servent pas en fait.

Je pensai au tunnel que nous avions emprunté pour quitter la ville. J'étais certain que la population ne connaissait rien des réseaux souterrains. Le fait qu'il y ait une défense cachée sous terre me semblait fort possible.

L'homme commença à marcher et me fit signe de le suivre.

- Je peux te guider jusqu'à la limite du Fort si tu veux.

Je secouai les épaules. Bien sûr, je serais allé plus vite seul, mais cet individu bavard se révélait une véritable mine d'information.

- Je m'appelle Mak, en passant.

Il me tendit une main sur laquelle je louchai. Que voulait-il que je fasse?

Devant mon silence, il toussota et retira sa main, visiblement gêné.

- Les noms des cercles..., commençai-je.
- Ah ça! s'exclama-t-il, enthousiaste. Le Fort regroupe les personnes haut placées et en son centre se tient le département de la défense. L'Éther concentre surtout les commerces et autres services de qualité. Beaucoup de ressources sont accumulées là-bas. C'est le centre économique de la ville. La Dorsale regroupe la population ayant un métier que l'on pourrait qualifier de

nécessaire, indispensable et même vital, comme les mécaniciens, les médecins, les ingénieurs, etc. Les cercles extérieurs, eh bien... c'est une autre paire de manches. La Cage s'appelle ainsi parce qu'elle rassemble tous ceux qui ne sont pas assez chanceux ou doués pour vivre dans la Dorsale, piégés de l'autre côté du paradis. Le Bacchus, c'est l'autre économie... celle que l'on cherche à cacher à tout prix, mais sur laquelle on ferme toutefois les yeux, surtout depuis les Grandes Catastrophes. Il comprend le marché noir, les bordels, les repaires de racailles, etc. Tu vois le genre.

- Et l'Abysses?
- Ah... l'Abysses... l'endroit où toute la misère du monde semble s'agglutiner. Les plus pauvres et les plus démunis vivent là-bas. Beaucoup de malades en phase terminale y sont acheminés pour crever, n'ayant pas les ressources pour soutenir les mourants. Malgré tout, il n'y a pas de cadavres dans l'Abysses. Les autorités et la population coopèrent pour qu'aucune maladie ou épidémie ne s'installe dans la ville. Entassés comme nous le sommes s'en serait fait de nous tous.

Nous arrivâmes à un petit pont traversant un fossé aux parois de béton. Un amoncellement de débris en tapissait le fond.

L'homme me donna plusieurs indications que je notai mentalement. Puis, sans rien ajouter, je me détournai en courant pour rattraper le temps perdu.

La ville se révélait un véritable labyrinthe. Plusieurs passages ne débouchaient nulle part, d'autres se trouvaient obstrués par des gravats, des déchets ou une nouvelle structure. Plus je marchais, plus l'aspect de la cité changeait. Près du département de la défense, il y avait malgré tout une certaine propreté et les bâtisses, bien que construites avec du matériel hétéroclite, avaient un aspect solide et étaient bien entretenues. Rapidement, les chemins se firent plus exigus, plus sales et les murs et

autres parois des structures se détérioraient. Mais ce n'était rien en comparaison avec les cercles extérieurs. Un mur d'enceinte en béton armé s'élevait haut de quelques étages avec au-dessus une passerelle assez large pour que des hommes puissent s'y tenir. Quelques gardes se trouvaient postés à intervalle régulier et d'autres gardaient le pont. Les allées et venues semblaient permises, car les quelques personnes présentes marchaient tranquillement sans se soucier des hommes armés. Lorsque je m'avançai, je remontai mon écharpe sur mon visage et m'assurai que mon visage se trouvait caché dans l'ombre de ma capuche. L'un des gardes me jeta un regard suspicieux, mais il ne fit aucun mouvement pour m'empêcher de passer. La Cage était miteuse, les abris et les constructions pullulaient, les nombreux logements se révélèrent plus petits et plus entassés les uns sur les autres. Toutefois, les gens semblaient encore vivre dans une certaine sérénité, quoi que plus maigres et aux vêtements en lambeaux, mais propres. J'eus l'impression de basculer dans un autre monde lorsque j'atteignis le Bacchus. Les rues étaient sales, empoussiérées et boueuses. Les façades des bâtiments recouverts de peinture phosphorescente et fluorescente accrochaient le regard. Les néons se succédaient et des cris, des voix et de la musique vous agressaient les tympans. Une odeur écoeurante et sucrée saturait l'air ambiant quand ce n'était pas celle des ordures en décomposition entassées sur les trottoirs. Les gens ici me regardaient avec des yeux mauvais et les visages n'inspiraient que la hargne et le dégoût sur mon passage. Quelques femmes très légèrement vêtues accotées sur les murs ou assises sur les porches de divers établissements dévoilaient leurs charmes à mon approche et me lançaient des minauderies que j'ignorais en continuant mon chemin. Une femme se jeta même sur moi et m'enlaça de ses bras osseux en riant. Son parfum doux et son haleine d'alcool maison me donnèrent le tournis et je la repoussai un peu trop violemment. Elle trébucha et se rattrapa sur une autre jeune fille pratiquement dénudée aux yeux vagues, inconsciente de ce qui se passait autour d'elle, droguée. Je pressai le pas. Ici, malgré l'heure tardive, les rues étaient bondées et je remarquai que plusieurs clients des bordels possédaient des vêtements propres, même coûteux. Il semblait que les

gens de tous les cercles fréquentaient le Bacchus. Je comprenais mieux ce que Mak avait voulu dire par « fermer les yeux » sur les pratiques du coin. Les couleurs criardes peintes sur les devantures des édifices s'estompèrent peu à peu et disparurent complètement lorsque j'atteignis l'Abygge. Dans ce cercle, il n'y avait plus de bâtiment. L'ancienne ville ne s'étendait pas jusqu'ici. Du coup, les abris étaient plus bas, moins solides. Plusieurs carcasses de voitures et même d'autobus servaient de refuges. J'accostai un homme amaigri et à la peau grisâtre qui lorsqu'il posa les yeux sur mon équipement, ouvrit de grands yeux apeurés. Je lui demandai de m'indiquer la Corne du bouc et il me fit de grands signes dans une direction. L'Abygge descendait vers la rivière et plusieurs habitations de fortune, montées en majorité grâce à de grands morceaux de tôle d'aluminium, s'avançaient sur les rives sales et polluées du cours d'eau. Plusieurs personnes se rassemblaient autour d'un feu aménagé dans un vieux bidon de métal rouillé. Le sol était spongieux et possédait une forte odeur d'excrément. Je remontai mon foulard sur mon nez pour ne pas être trop importuné par les relents nauséabonds. La Corne ne fut pas difficile à trouver. Elle s'élevait bien au-dessus de toutes les autres bâtisses. Je m'en approchai et fermai les yeux. Je n'avais pas l'impression que ma destination se trouvait dans l'Abygge, ayant clairement vu des édifices solides. Je tournai autour de la tour et laissai mes souvenirs me guider. Au bout d'un moment à déambuler à travers les taudis, je m'aperçus que je n'avais plus besoin de me concentrer pour suivre ma route. Mes pas savaient par cœur à quel angle tourner. Je remontai l'Abygge puis retraversai le Bacchus par un autre pont et arrivai dans la Cage, plus à l'ouest de là où j'étais arrivé. Je courrais, l'heure avançant rapidement et je devais encore retourner au département avant le lever du soleil.

Au bout d'une heure, je le trouvai enfin. Un bâtiment tout à fait banal avec son escalier sur la façade de devant, flanqué de deux autres édifices penchés vers lui.

Alors il s'agissait bien de souvenirs... plus de doute. Mais pourquoi ne m'en rappelais-je pas? Tout ce qui me revenait était ces sous-sols sous le département. Avais-je eu un accident? Comment justifier mon souvenir de Quatre, à genoux devant moi alors que je m'apprête à lui fendre le crâne? Il me fallait tirer cela au clair. Mais pour l'instant, je me devais d'examiner cette demeure.

Je gravis les marches de métal qui émirent un grincement familier. J'avais l'impression de me retrouver dans l'une de mes visions. J'atteignis finalement la porte et tournai la poignée. Coincée. Je cognai, mais n'obtins pas de réponse. J'observai les gonds et le cadre. Rien de bien solide. Je me reculai et de toutes mes forces, je défonçai la porte d'un coup de pied là où le battant semblait fragilisé. Je pénétraï à l'intérieur. Les pièces étaient les mêmes, la cuisine d'un côté, le salon de l'autre, la chambre au fond et les latrines dans un coin. Toutefois, les meubles ne correspondaient pas à mon souvenir et il y avait une certaine saleté d'accumulée ici et là. Or, je me souvenais que tout semblait propre. Je m'avançai vers la chambre et revis cette femme aux yeux gris et aux cheveux noirs, portant un nouveau-né dans ses bras. Je m'assis sur le bout du lit. S'il s'agissait bel et bien de mon passé alors... cette femme était mienne et... j'avais un fils? Je ne connaissais même pas leur nom.

- Qu'est-ce qui m'est arrivé bon sang? murmurai-je en regardant mes mains.  
Je n'eus que le silence pour seule réponse.

De toute évidence, ma... famille ne se trouvait plus ici, et je n'avais aucun moyen de savoir où ils auraient pu avoir élu leur nouveau domicile. Je me levai et quittai le logement.

Je devais retourner au département le plus vite possible. Je grimpai sur le sommet de l'immeuble et sautai de toit en toit pour revenir sur mes pas. Dès que j'eus traversé le mur d'enceinte, je pus déjà apercevoir le département de la défense se dressant vers le

ciel. Arrivé en bordure du périmètre de sécurité, je me mis à chercher quelques déchets et autres retailles de métal. Tout ce qui se révélait susceptible de faire du bruit. Je subtilisai une corde sur le balcon d'un édifice et une sorte de tissu troué. J'enveloppai les divers objets dedans et suspendit le tout à une corniche. Je m'éloignai le plus possible avant de tirer un shaken de ma poche et de le lancer, tranchant net la corde et déversant le contenu du sac sur le sol dans un boucan. Les gardes, alertés par le vacarme, se dirigèrent vers la source du bruit, me laissant toute la latitude d'action possible. Je traversai le périmètre et amorçai mon ascension du bâtiment.

Une fois au dixième étage, je trouvai facilement la fenêtre de ma chambre et pénétrai à l'intérieur comme le ciel commençait à revêtir une teinte grisâtre. Le bruit de mes bottes sur le plancher réveilla Quatre en sursaut. Il s'étira et s'assit sur le bord de son lit. Ses yeux se posèrent sur mes bottes boueuses.

- Enlève-moi ça. Tu vas en mettre partout, maugréa-t-il.

Je m'activai et retirai le tout. Je me dirigeai vers la salle de bain où je passai un bon moment à tenter de faire disparaître la saleté et l'odeur.

Je revins dans la pièce. Quatre avait déposé des bols de nourriture et des verres d'eau pour nous deux. Je m'attablai face à mon coéquipier qui ne me quittait pas des yeux.

- Quelqu'un a remarqué mon absence? demandai-je.

Quatre haussa les épaules.

- Je ne pense pas. Huit est passé faire le tour des chambres pour demander si tout allait bien, peu après que tu te sois éclipsé. Je n'ai qu'entrebâillé la porte, il n'a pas pu voir les lits.

Je hochai de la tête longuement. Quatre avait menti pour moi, je lui devais un minimum de confiance. Surtout si je comptais ressortir un soir.

Je me devais d'honorer ma part du marché et lui fit donc part de ce que j'avais vu dans la ville, sa disposition et de ses différents cercles. Je lui parlai de Mak et de comment il avait réussi à m'orienter jusqu'à la Corne du bouc.

- Attends... m'interrompit Quatre. Comment savais-tu pour cette tour?

Je me tus. J'en avais trop dit.

Le sentiment urgent que je devais me confier à quelqu'un me tordit l'estomac. J'avais envie... non, j'avais besoin de partager ce que je vivais et Quatre semblait être le seul à qui je pouvais parler. Je commençai donc par lui raconter mes visions, de la manière dont elles m'assaillaient, des maux de tête et l'état de faiblesse qu'elles me procuraient.

Quatre fut particulièrement intéressé lorsque je lui racontai comment nous nous étions affrontés au milieu des cadavres de centaines de personnes.

- Tu t'imagines de drôle de choses, Trois.
- Je ne l'ai pas imaginé... ce sont des souvenirs.

Devant la mine sceptique de mon coéquipier, je lui racontai le chemin que je m'étais vu parcourir à travers la ville et comment j'avais été capable d'en retrouver le chemin et les mêmes bâtiments.

- Ils existent, Quatre. Je n'ai rien inventé. Auparavant je n'avais jamais pu vérifier quoi que ce soit jusqu'à ce soir. Mon esprit, aussi tourmenté qu'il soit, n'aurait jamais pu créer cela de toute pièce. Même si j'en avais vu des images, ce qui n'est même pas le cas.
- C'est impossible. Je m'en souviendrais si tu avais voulu me tuer à coup de barre de métal.

Quelque chose me fit tiquer.

- Et si... tu ne t'en rappelais justement pas?

Il fronça les sourcils et ouvrit de grands yeux. Il se leva d'un bond, renversant sa chaise.

- Non. Non non non!
- Tu ne trouves pas cela bizarre que l'on n'ait pas de souvenirs d'avant les sous-sols? D'au-delà de deux années? Réfléchis.
- Je... je ne me suis jamais posé la question. En fait, je n'ai jamais cherché à savoir. Juste à en parler en ce moment, j'ai cette désagréable impression de faire quelque chose de mal. Que je désobéis à un ordre.

Je comprenais ce qu'il voulait dire, mais je ne pouvais faire autrement. Quatre se prit la tête entre les mains et serra les dents. Je reconnaissais son mal.

- J'ai l'impression d'avoir une perceuse me trouant les tempes lorsque j'essaie de remonter le fil de mes souvenirs. Quelque chose... quelque chose bloque mon esprit.

Quatre se rassit au bout d'un moment, dépité. Il plongea ses yeux dans les miens.

- Qu'est-ce qui nous est arrivé, Trois?
- Je n'en sais rien, avouai-je.
- Nous devons en parler aux autres, avança-t-il.
- Non! Surtout pas! Enfin... pas tout de suite.
- Hum... tu as sans doute raison. Mais c'est notre équipe, nous pouvons lui faire confiance.
- Non, justement.
- Tu m'as bien fait confiance, à moi.
- C'est différent. Tu avais... une prédisposition. Je veux dire, tu ne m'as pas balancé auprès de Neuf.

Je fis une pause, la bouche sèche, avant de continuer, d'un ton plus bas.

- Nous verrons, pour les autres... mais nous devons être certains qu'ils seront réceptifs à nos idées. Si nous nous confions à la mauvaise personne, c'en serait fini de nous. Après tout, il s'agit de la désobéissance ultime.

Nous restâmes assis un bon moment, perdus chacun dans nos pensées.

Nous convînmes qu'il valait mieux descendre s'entraîner pour ne pas attirer l'attention des autres sur nous. Il aurait été étrange de ne pas nous voir sortir de la chambre alors que nous n'avions supposément rien à faire ou à dire.

Le quatrième étage comprenait toutes les machines et autres objets utilisés pour renforcer notre corps. Il s'agissait d'une grande aire ouverte avec plusieurs piliers cylindriques ici et là. Les murs de bétons renvoyaient les bruits des diverses machines, l'étage entier résonnant de grincement et de claquement dans un éclairage cru procuré par de larges néons suspendus. Le cinquième étage fournissait cibles, mannequins de frappe, et autres stations plus spécialisées. Il y avait même un bloc d'escalade entouré d'épais matelas. Plusieurs panneaux recouverts de tissus délimitaient certaines zones, tentant vainement d'insonoriser l'endroit. Nous passâmes plusieurs jours dans ces deux pièces, travaillant entre autres de concert avec Sept pour ne pas perdre notre cohésion de mouvements. Je poussais mon corps à se dépasser pour ne pas penser, accaparant mon esprit par l'effort à prodiguer. Même avec Quatre nous parlions très peu. Je n'avais pas de plan pour la suite et je n'avais qu'une très vague idée de ce que pouvait être cette suite. J'aurais pu tenter de retrouver ma femme et mon fils, mais j'ignorais où chercher et qui contacter. Je ne connaissais personne et je n'allais pas révéler mon identité au premier venu en espérant qu'il pourrait m'apprendre quelque chose sur moi ou sur eux. Chercher à travers toute la ville, trop vaste et trop peuplée, s'avèrerait idiot, sans compter que chaque fois que je mettrais le pied dehors je m'exposais au danger d'être découvert ou que quelqu'un se rende compte de mon absence. Je savais que je pouvais compter sur Quatre, mais je ne pouvais pas lui faire courir des risques sans être certain que cela en vaudrait la peine.

## CHAPITRE VI

De la sueur me coulait dans les yeux. Cela faisait trente minutes que je me balançais dans le vide, les mains crispées sur de petites prises.

- Trois.

Je me contorsionnai pour tenter de voir qui m'appelait. Cinq se tenait près des épais matelas disposés autour du bloc d'escalade, les mains croisées derrière le dos, ses boucles rousses collées à sa nuque trempée.

- C'est l'heure, dit-elle.

Je me laissai tomber dans les matelas et roulai pour en sortir. Je fis jouer mes épaules pour les désengourdir et suivit la jeune médecin jusqu'à la sortie du cinquième étage. Nous nous retrouvâmes dans la cage d'escalier dont nous entreprîmes l'ascension. Cela faisait trois semaines que nous étions rentrés de notre précédente mission. Depuis, je n'avais pas eu une seule vision ni remis les pieds en ville. Maintenant, le devoir nous appelait encore une fois.

Nous gravâmes les marches jusqu'à atteindre le dernier étage, débouchant dans ses corridors aux dimensions étranges et aux lumières nous parvenant à travers de fines rainures pratiquées à même le mur. Usant de ma mémoire, je réussis à nous guider jusqu'à la même salle où nous avons reçu notre premier ordre de mission. La porte de plastique coulissa et nous pénétrâmes dans la pièce exiguë pour nous laisser choir dans les fauteuils disposés autour de la table prenant pratiquement tout l'espace.

Lyne entra enfin, mettant un terme à notre attente stoïque et déposa un dossier devant Neuf qui le prit, le feuilleta un moment et se leva pour se positionner au bout de la table. La jeune femme ferma les lumières et ouvrit l'écran dans le mur où apparut un désert, non pas enneigé, mais bien de sable.

- Comme vous pouvez le voir sur cette image satellite, notre destination sera fort différente de la précédente. Il s'agit d'un endroit situé au sud de notre continent où se trouvent plusieurs réserves de pierre et autres minéraux. Cette zone n'est plus sous notre contrôle. Nos espions n'ont jamais eu vent de cette attaque venant de l'Amérique du Sud et nous n'avons pas pu envoyer des renforts à temps pour la protéger. Une fois nos forces arrivées sur les lieux, l'ennemi s'est révélé en état de tirer avantage du terrain hostile, obligeant nos hommes à battre en retraite. Il nous faut reprendre cette zone. Nous ne pouvons pas perdre la moindre ressource. Ce territoire nous appartient et il est de notre responsabilité de le reconquérir.

L'image satellite se rapprocha du sol où un complexe apparut.

- Voilà l'endroit que nous devons délivrer. Cependant, il y a fort à parier que l'ennemi ne sera pas seulement concentré dans ce périmètre. Je vous expliquerai le plan une fois arrivé près de notre destination. Des questions? Bien. Vous serez heureux d'apprendre que vous serez familiers avec notre moyen de transport. Le train routier est le seul véhicule apte à parcourir une aussi longue distance sans besoin de ravitaillement pour un aussi grand groupe et dans des conditions aussi extrêmes que les Terres Mortes.

Neuf continua à nous donner quelques précisions sur notre mission à venir et lorsqu'il eut terminé, il frappa dans ses mains, signalant ainsi que tous devaient se lever. Nous passâmes la porte et Huit prit la tête du groupe, laissant Neuf seul avec Lyne.

Arrivé devant le monstre mécanique, je remarquai malgré la pénombre le changement de couleur. Il avait été repeint avec des tons de sables et de terre, mais il s'agissait bien là des seules modifications. J'aurais aimé qu'on change l'intérieur par la même occasion. Ces murs obscurs aux angles étranges me rappelaient ma convalescence et ces journées entières où j'étais prisonnier de mon hamac, aux prises sans arrêt avec cette odeur métallique.

Dans notre wagon, je m'approchai de Quatre et lui murmurai :

- Tu ne trouves pas cet endroit oppressant? Je veux dire, les murs, l'odeur... ça ne te dérange pas, toi?

Quatre parut surpris de ma réflexion et se retourna pour regarder autour de lui.

- Je ne m'y étais jamais attardé en fait, mais maintenant que tu le dis, je dois bien admettre que ce lieu m'apparaît comme... hostile.
- Tu n'avais jamais remarqué?
- Non, me répondit-il en haussant les épaules. Et maintenant que j'en prends conscience, je ne sais pas si je devrais te remercier de m'avoir éclairé là-dessus... j'aurais préféré continuer à ne rien voir.

Quatre retourna à son bac où il s'assurait de la présence de tout son matériel.

Comment avait-il pu ne rien ressentir auparavant? Était-ce le cas pour tous les autres ou bien Quatre se révélait-il simplement insensible à son environnement? Et pourquoi dorénavant percevait-il la même chose que moi?

Le véhicule se mit en branle et nous pénétrâmes dans le tunnel. Une idée me vint et je me précipitai vers la voiture de ravitaillement. Je m'assis à côté d'Un près de la fenêtre et je me concentrai sur ce que je pouvais y apercevoir par delà de la vitre. Il n'y avait pratiquement aucune lumière, seulement celle qui filtrait au travers des vitres de notre train. Je restai là un moment à me fatiguer les yeux, tentant de percer les ténèbres. Enfin, je le vis. Un léger espace entre deux murs puis un grand pan de métal, un second espace et enfin la pierre des tunnels à nouveau. Ils existaient bel et bien, les murs de protection dissimulés sous la ville. Il y en avait cinq au total, entre chaque cercle et le dernier entre le Bacchus et l'Abyss, démontrant clairement que ce dernier avait été aménagé après la fortification de la cité.

Nous émergeâmes finalement à l'air libre, notre train routier se frayant un chemin à travers les gravats et les anciennes routes accidentées. J'en profitai pour monter sur le toit. L'air extérieur vint jouer dans mes cheveux alors que je mettais mes mains en visières, tentant de me protéger du soleil ardent, espérant voir d'ici les limites de l'Abyss.

Les abords de la ville se trouvaient également très occupés. La cité s'était révélée un havre de paix pour les populations lors des Grandes Catastrophes, entre autres grâce à sa position géographique, surélevée et entourée de hautes montagnes d'où s'écoulait une rivière, bien que celle-ci soit contaminée. Les environs avaient ainsi pu être transformés pour l'agriculture, fournissant la ville en vivres. Un tel avantage avait suffi pour que la cité soit désignée pour abriter le département de la défense.

Le contour des bâtiments s'estompa alors que nous progressions et leur image disparut complètement en même temps que l'horizon lorsque nous descendîmes dans un vallon. Je restai là malgré tout. Si l'on me posait des questions, je pouvais prétendre faire le guet.

Je passai le plus clair de mon temps à m'entraîner avec Sept et à observer les alentours posté sur le toit. Quatre et moi nous parlions très peu; cela aurait paru étrange de partager une certaine complicité. Les autres, se trouvant constamment à portée de voix, ne nous laissait pas l'intimité nécessaire pour aborder des sujets délicats.

Il nous fallut énormément de temps pour traverser le continent. Les dommages infligés à l'environnement étant plus importants, il nous fallut parfois faire de grands détours, ce qui nous rallongeait de plusieurs journées.

Un soir, alors que la pluie s'abattait sur nous, j'aperçus des lumières au loin. Je me trouvais perché sur le toit de la voiture de tête, mon capuchon rabattu pour me protéger de l'eau. Je pris la longue-vue que je portais en bandoulière et arrivai à discerner un campement important. Des tentes étaient érigées à l'intérieur d'un périmètre de sécurité où tout un arsenal de guerre attendait qu'on l'utilise. Je me retournai pour descendre de mon poste d'observation lorsque je vis la tête de Neuf émerger de la porte du deuxième wagon.

- Nous arrivons, n'est-ce pas?
- Oui.

Il me fit signe de rentrer et je m'exécutai. Je secouai mes vêtements imbibés d'eau et pris place autour de la table lumineuse en attendant les autres.

- Nous ne sommes plus très loin de notre destination. Nous allons pénétrer dans l'enceinte d'un camp temporaire bâti par les hommes ayant dû se replier lors de l'assaut pour reprendre le complexe minier. Équipez-vous de tout votre matériel, nous ne reviendrons pas ici. Même chose pour vos tenues qui sont dans vos bacs respectifs.

Nos nouveaux habits différaient des précédents par le type de tissu utilisé, adapté à une température plus chaude et aride, et cette fois confectionnés dans des couleurs sable.

Une fois fins prêts, nous sortîmes sous l'averse pour nous diriger vers les grilles surmontées de barbelées, marquant l'entrée du campement. Dès que nous mîmes un pied dans la lumière des projecteurs, plusieurs soldats nous tinrent en joue et contrairement à ceux du nord, ils ne baissèrent nullement leurs armes. Six tenta un pas vers l'avant et l'on entendit une série de cran de sureté se retirer. Mes coéquipiers se raidirent, n'osant plus esquisser un seul geste. Les soldats se révélaient anxieux, nerveux et un moindre mouvement de notre part mal interprété pouvait les pousser à

ouvrir le feu. Neuf retira son casque et leva les mains, paumes ouvertes, puis de sa voix forte il clama :

- Nous avons autorité pour entrer dans votre base. Laissez-nous passer.
- Nous avons ordre de ne laisser personne pénétrer dans le périmètre, répondit un soldat.
- Alors il semble qu'il y ait eu un manque de communication. Nous avons reçu l'instruction de venir vous prêter main-forte. Nous sommes votre renfort.
- Vous n'êtes que neuf! lâcha le soldat dans un hoquet de surprise.

Un murmure de désapprobation et de panique se répandit comme une trainée de poudre parmi la foule. Je captai plusieurs voix : « "On nous a abandonnés"... "Nous sommes fichus"... "Ce sont des espions"... "Nous ne nous en sortirons jamais avec seulement neuf hommes de plus"... "Mais que pensent les supérieurs?!" ... »

Voyant que la situation lui échappait, Neuf tenta de calmer le jeu.

- Allez chercher le chef de votre unité pour parler avec moi. Je suis prêt à entrer seul si cela vous rassure.

Il y eut un long silence et je vis quelques soldats dans un coin se concerter. Au bout d'un moment, la majorité hochèrent la tête et l'un d'eux se détacha du groupe pour partir au pas de course. Nous restâmes là à nous dévisager et après ce qui sembla une éternité, un homme de forte carrure apparut devant la grille.

- Je suis le commandant Havri. Approchez, les mains sur la tête. Si vous tentez quoi que ce soit, mes hommes vous exécuteront au moindre mouvement suspect.
- Bien.

Neuf se détacha de notre peloton et s'avança, l'éclairage des projecteurs suivant ses pas. Une fois arrivé près de la grille, celle-ci ne bougea pas, obligeant Neuf à plaider notre cause à travers la clôture.

Je ne sus pas ce qu'il leur raconta, mais il fallut peu de temps pour que le commandant Havri se tienne au garde-à-vous et ordonne l'ouverture du grillage. Neuf nous fit signe de le suivre à l'intérieur et sous les regards curieux des soldats, nous pénétrâmes à l'intérieur du périmètre de sécurité.

Le sol gorgé d'eau et de nombreuses fois piétiné glissait, obligeant quiconque à se déplacer lentement pour ne pas s'étaler dans la boue.

Sur le trajet, je vis plusieurs soldats entassés sous des tentes ou des abris de fortune, occupés à nettoyer leurs armes, le regard dans le vague, de larges cernes sous les yeux, tandis que d'autres somnolaient dans des coins. Le moral de cette troupe était manifestement au plus bas.

Nous nous rendîmes à un abri à la toile épaisse et rugueuse, cirée d'un côté pour ne pas absorber la pluie. L'eau, bien que chaude, avait pénétré mes habits, alourdissant l'étoffe, créant une flaque autour de moi alors que je me tenais immobile. Le commandant nous offrit des serviettes épaisses pour nous sécher même si cela se révéla insuffisant. Quelques tables sommaires recouvertes de divers objets servaient de mobilier.

Le commandant nous apprit que cela faisait des semaines que lui et ses hommes se trouvaient entassés ici. Chaque jour passé diminuait leur chance de reprendre le complexe minier et au bout d'un temps, il leur fut évident qu'ils ne réussiraient jamais sans aide extérieure, les hommes perdant peu à peu leur force et leur esprit combatif. Les ressources se firent de plus en plus rares, les hommes vivaient sur un régime rationné, ce qui n'aidait en rien leur situation. Ils se virent alors coincés ici, incapables d'accomplir leur mission pour pouvoir ensuite rentrer.

Une carte se trouvait étalée sur une table, représentant les environs. Neuf l'étudia un moment puis demanda les positions de l'ennemi, leur force de frappe ainsi que leur nombre.

- Ils sont positionnés majoritairement autour et à l'intérieur du complexe. Ils possèdent plusieurs explosifs disposés un peu partout, surtout sur les routes, sauf pour celle plus au sud se rendant à l'océan qu'ils utilisent pour y acheminer des cargaisons jusqu'à des bateaux se rendant ensuite en Amérique du Sud. Ils possèdent tout un attirail y compris des armes laser. Mais surtout, ils sont maîtres dans l'art des pièges camouflés. Ils se servent du terrain rocailleux pour dissimuler de grandes trappes aux lames recourbées. Celles-ci se bloquent, emprisonnant vos jambes. Le seul moyen de s'en sortir est de se mutiler et ceux qui ont le courage de le faire n'en réchappent pas tous, atteints par les balles des tireurs. Quelques-uns seulement ont réussi à se trainer jusqu'aux véhicules et plusieurs sont morts au cours des jours suivants à la suite d'infections. Ceux qui n'ont pas la force de se dégager de ces pièges, ils les laissent crever au soleil au bout d'une longue agonie.

Nous fixâmes longuement la carte, le silence seulement troublé par le son de la pluie. Notre chef demanda au commandant de tracer les défenses et les postes habituels de l'ennemi ainsi que les endroits confirmés où se trouvaient des pièges. Une fois les marques dessinées, Neuf plia la carte qu'il glissa sous ses vêtements devant l'air ahuri d'Havri.

- Que... que faites-vous?
- Nous vous empruntons cette carte.
- Mais vous ne pouvez pas! protesta le commandant d'une voix courroucée.
- Alors, disons plutôt que nous réquisitionnons cette carte et vous ne pouvez rien y faire.

Havri esquissa un pas dans la direction de Neuf. Sept s'interposa et lui bloqua le passage. Notre groupe resserra l'espace autour de notre chef, ce qui fit reculer le commandant.

- J'en ai besoin, comment vais-je faire pour diriger mes troupes?
- Ce ne sera pas nécessaire, répondit Neuf d'un ton patibulaire.

Le visage du commandant Havri prit une teinte cireuse.

- Qu... que voulez vous dire?
- Que je prends dès cet instant la direction de ce campement, de tous ses hommes et de cette mission. Allez rassembler les troupes. Elles doivent être prêtes à partir le plus vite possible.
- Mais..., geignit l'homme dont la prestance et l'assurance avaient complètement disparu.

Neuf pivota et le regard dur, s'approcha du commandant et abattit une main sur son épaule.

- Ceci est un ordre. Me suis-je bien fait comprendre?

La voix de Neuf avait quelque chose de sinistre

- Oui, répondit le commandant dans un souffle.
- Bien. J'aurais également besoin de deux véhicules tout terrain pour mon groupe et moi-même.

Le commandant sortit en vitesse sous l'averse et l'on put l'entendre aboyer des ordres.

Neuf nous fit face une fois certain que plus personne ne faisait attention à nous.

- Ces hommes, vous les avez vus comme moi, ne sont pas prêts. Mais ils le seront encore moins demain. C'est pourquoi j'ai décidé d'agir tout de suite. Reporter l'assaut ne nous serait en rien bénéfique et à eux non plus.

Bientôt, ce fut le branle-bas de combat. Les hommes couraient en tous sens, transportant armes et munitions, s'assurant du bon fonctionnement des machines et supervisant le chargement des véhicules.

Le commandant revint vers nous au bout d'une heure, à bout de souffle. Neuf nous fit signe de le suivre puis s'engagea à l'extérieur.

Nous arrivâmes devant deux MRZR électriques peints dans les teintes de beige et montés sur quatre immenses roues; une mince toile accrochée entre les barreaux du toit nous protégeait du soleil. Il n'y avait que quatre bancs à l'intérieur et je supposai que l'un d'entre nous devrait voyager dans la boîte sans couvercle située à l'arrière. Le reste était complètement ouvert. Pas de portière, pas de vitre. Simplement un squelette de métal. Ils s'avéraient légers et rapides, exactement ce dont nous avions besoin.

Les deux véhicules furent amenés aux grilles arrière du campement qui s'ouvrirent dans un vacarme de métal grinçant.

- Trois! m'interpela notre chef. Tu conduiras le deuxième véhicule. Tu as eu de la facilité avec la motoneige la dernière fois, tu devrais bien t'en sortir avec ce genre de machine également.

Je hochai de la tête et me composai un air dégagé et neutre alors qu'intérieurement je jubilais de pouvoir me mettre aux commandes d'un tel engin. Je pris place derrière le volant et fit glisser mes doigts dessus.

Neuf fit avancer son engin et le convoi se mit en branle.

## CHAPITRE VII

Le convoi avança lentement au début puis, plus le sol devenait aride, plus le terrain se dégageait des débris et nous pûmes accroître notre vitesse de croisière. Il nous fallut voyager pendant toute la nuit et la journée du lendemain. Le soir, les hommes durent prendre une pause. Nous nous arrêtâmes à flanc de colline pour éviter que l'on nous aperçoive de loin. Dans cet espace dégagé, aucune lumière ne pouvait être allumée. Pour cette raison, les soldats durent se reposer en pleine noirceur.

Je me promenai parmi les véhicules, me dissimulant parmi les ombres pour écouter les conversations. La plupart déploraient devoir retourner là-bas sans avoir eu de réel renfort. Je ne les blâmais pas de nous sous-estimer, j'aurais agi pareillement à leur place. Je fis ainsi le tour du campement et mon verdict fut que le moral de ces hommes, bien que plus alerte et vivant à l'approche du combat, se trouvait tout de même très bas. Or, la réussite de notre mission dépendait d'eux. Nous ne réussirions pas avec des combattants ayant perdu tout espoir. Ils n'étaient pas comme nous.

Je me dirigeai vers les MRZR pour rapporter mes observations à Huit, que je trouvai en grande conversation avec le commandant Havri et Neuf. Aucun signe des autres. Tous trois se trouvaient sous une grande bâche noire, éclairés par une minuscule lampe de poche rivée à la carte que notre chef avait réquisitionnée la veille. Je décidai d'épier leur conversation.

- Vous posterez vos hommes ici et ici, indiqua Neuf. Je veux également plusieurs véhicules là qui viendront en renfort sur le flanc droit. Nous devons contourner ceci puis frapper là. J'enverrai l'un de mes hommes supporter les armes lourdes restées en retrait.

Ils continuèrent leur discussion un moment, élaborant divers plans selon l'évolution possible de la bataille du lendemain. Je m'extirpai doucement de ma cachette au bout

d'un moment, sans vraiment avoir appris grand-chose, si ce n'était que les grandes lignes du programme de la journée à venir. Je m'approchai des véhicules utilitaires en faisant volontairement du bruit pour annoncer ma venue. Les trois hommes levèrent la tête et leurs épaules se détendirent en m'apercevant.

- Ah, Trois. Justement je voulais te parler, me dit Neuf. Commandant, si vous n'avez plus de questions vous pouvez disposer.
- Oui, monsieur.

Havri nous salua formellement avant de nous tourner le dos et de s'enfoncer dans les ténèbres. Le voir ainsi disparaître me fit me demander si cette image ne serait pas la dernière que j'aurais eue de cet homme.

- Trois, tu partiras en premier demain à l'aube, j'attendrai ton rapport complet de la situation avant de donner l'assaut.

Je fis un signe à Huit qui s'excusa auprès de notre chef pour me suivre à l'écart.

- C'est à propos des soldats nous accompagnant.
- Je t'écoute.
- Ils ne sont pas... en état de se battre. Nous ne réussirons jamais notre mission avec un groupe pareil.

Huit se détendit visiblement et me fit ce qui ressemblait à un sourire, ce qui me prit au dépourvu.

- Ne t'en fais pas. Ces hommes sont plus solides qu'ils n'en ont l'air. Aie confiance en eux, sinon comment veux-tu qu'ils aient confiance en toi? Ne fais pas l'erreur de les sous-estimer, nous plus que quiconque savons très bien ce qu'il peut en coûter.

Quelque chose dans son regard changea l'espace d'un instant. Si bien que je ne sus si je ne l'avais pas imaginé. Je le saluai et m'éloignai. Ses paroles se voulaient rassurantes et je me forçai à les croire. Pourtant, je n'arrivais pas à m'enlever de la tête cet éclat méprisant que j'avais entraperçu dans ses yeux. Était-ce dirigé contre moi? M'en voulait-il de douter de ces hommes ou encore du plan de notre chef? Il est

vrai que depuis l'incident avec l'enfant au nord, ils m'avaient tous deux à l'œil. Neuf n'était jamais venu me parler de cet évènement. Sujet qu'il avait pourtant eu l'intention d'aborder alors qu'il s'approchait de ma motoneige, mais que ma soudaine opération avait empêché.

Je me trouvai un endroit relativement confortable où dormir et me réveillai alors que le ciel se teintait de gris. Je pris le MRZR et quittai le campement, fonçant vers le sud. Au bout d'une heure, je dus abandonner mon véhicule que je dissimulai derrière un muret de ferraille, vestige d'un autre temps. Je ne pouvais me permettre de garder l'engin. Il soulevait trop de poussière et ce simple nuage suffirait à signaler ma position. Je marchai d'un bon pas, évitant les routes et lorsque je fus assez près pour user de mes longues-vues, je me camouflai parmi un amoncellement rocheux. De mon point d'observation, je pouvais apercevoir des hommes patrouillant le périmètre ainsi que quelques endroits visibles où la terre avait été retournée, signe probable de piège. Je dénombrai quelques tireurs embusqués sur le toit du complexe ainsi que plusieurs armes lourdes pointant dans plusieurs directions. Je quittai mon poste et fit un large détour pour atteindre l'autre côté du complexe. De ce nouvel angle, je pus distinguer une antenne radio. Celle-ci n'apparaissait pas sur le rapport que nous avions eu du bâtiment; elle avait certainement été rajoutée à la va-vite par nos ennemis. La route menant vers la mer semblait dégagée, ou dans tous les cas moins surveillée, le plus gros des effectifs étant dirigés vers le nord où une attaque de notre part semblait plus plausible.

Le soleil, maintenant plus haut, se révélait impitoyable et la sueur collait mes vêtements à ma peau. Mes lèvres gercées et ma langue pâteuse réclamaient de l'eau malgré mon casque. Chaque goulée d'air sec m'irritait les bronches. Des vagues de chaleur dansaient au ras du sol, brouillant la visibilité.

Le complexe minier ressemblait à une tour très vaste à la base et se terminant par de hautes et vertigineuses pointes de métal acérées. Plusieurs poulies étaient accrochées ici et là pour monter et descendre divers matériaux. Le complexe possédait cinq étages, chacun possédant de longues passerelles avec des balustrades faisant le tour de la construction, permettant une garde sur 360 degrés. Au sol, trois garages gardés par de lourdes portes s'étendaient dans différentes directions. Plusieurs petits entrepôts érigés ici et là complétaient le complexe. La structure se composait de grands panneaux de métal rouillés recouverts d'une bonne couche de sable et de poussière. La fondation était toutefois taillée dans de grandes pierres robustes, légèrement ensevelies sous la poussière. Plus loin derrière se situait l'entrée de la mine qui s'enfonçait dans les profondeurs du sol. Il n'y avait que deux gardes qui en protégeait l'accès et la majorité des personnes qui traversaient l'entrée possédaient des habits de travail sales et des casques munis de lampes frontales.

Je rampai pour me retirer et un mouvement dans le coin de mon champ de vision m'immobilisa. Tournant la tête lentement, j'aperçus un homme qui marchait à quelques mètres seulement, une longue-vue à la main, s'arrêtant de temps à autre pour scruter l'horizon. Je ne pouvais pas bouger sans qu'il me voie et même si j'arrivais à le contourner, je n'avais pas la garantie qu'il ne me repèrerait pas plus tard. S'il sonnait l'alerte, notre mission était foutue. Devais-je le tuer? Non, je pouvais le mettre hors d'état de nuire. Mais s'il revenait à lui avant que je n'aie pu prévenir mon groupe et rappliquer avec eux? Ils sauraient alors que nous allions arriver. Je n'avais d'autre choix que de l'éliminer. Mais comment se débarrasser du corps? Tout autour de moi n'était que pierre et rocaille et le sol, trop dur pour creuser à mains nues.

Je devais réagir et prendre une décision rapidement. Je portai la main à la ma ceinture et en sortit trois senbons. D'un mouvement, je lançai mes armes qui vinrent se fich

dans le cou de la sentinelle. Il porta la main à sa gorge et voulut hurler, mais le sang déjà accumulé dans sa trachée étouffa le bruit. Toutefois, il fit quelque chose à laquelle je ne m'attendais pas. Il lâcha sa gorge d'une main et tâtonna pour trouver son arme automatique. S'il tirait, cela donnerait l'alarme. Je me jetai sur lui, bloquai sa main que je ramenai vers son abdomen et nous tombâmes au sol. Lorsque je me relevai, l'homme avait les yeux révulsés, mort. Je soupirai et me dégageai du corps. Je venais à nouveau de tuer quelqu'un. Mais cela me semblait... différent. Justifié.

Sur les genoux, je balançai le corps sur mon dos, du pied, je fis rouler plusieurs grosses pierres pour camoufler le sang. Je m'éloignai en vitesse, mettant le plus de distance possible entre les combattants patrouillant les environs et moi. Une fois certain d'être à l'abri des regards, je laissai retomber mon lourd fardeau, en profitant pour fouiller ses poches. Peut-être avait-il quelques rations avec lui. Je pus par la même occasion observer son équipement de protection. Il possédait une lourde veste tactique comportant plusieurs compartiments. Le dessous de la veste semblait solide, conçue pour arrêter les balles. Il portait des épaulettes et un col de métal lui protégeant la nuque, mais pas la gorge. Contrairement à ceux que nous avons combattus au nord, ils arboraient un matériel robuste, mais souple au niveau des articulations. Il serait difficile de leur couper les membres, mais la tête était moins bien protégée, puisque seul un casque ordinaire en recouvrait le sommet. Les bottes se révélaient par contre plus molles et non renforcées. Je tirai un chakram et le lançai violemment sur le pied du macchabée. Ma lame vint se fichier profondément à l'intérieur et du sang ruissela dessus. Cela pourrait fonctionner. Sur le cadavre je mis la main sur quelques munitions ainsi que ce qui ressemblait à de gros biscuits. Une gourde d'eau pendait à sa ceinture que je m'empressai de décrocher pour en avaler le contenu. J'avisai également une radio attachée à sa veste. Cela pourrait s'avérer très utile pour espionner leur commandement, mais j'hésitai à la ramener avec moi, craignant qu'il y ait un traceur à l'intérieur. Ne voulant courir aucun risque, je la laissai là. Je mis les balles dans mes poches, l'arme en bandoulière et dégustai les

biscuits sur le trajet du retour. Je trouvai le MRZR là où je l'avais laissé plus tôt et rentraï au campement.

À peine avais-je eu le temps d'éteindre le moteur de mon engin que Huit me tombait déjà dessus, me bombardant de questions tandis qu'il me trainait jusqu'à notre chef. Je fis mon rapport à ce dernier, ne manquant pas de lui signaler le cadavre que j'avais dû laisser derrière moi et lui remis l'arme de celui-ci. Neuf sembla particulièrement intéressé par la radio et heureusement, il parut approuver que je l'ais laissée sur place.

À la fin de mon compte rendu détaillé, Neuf appela le reste de notre groupe pour leur donner de l'information au sujet de l'équipement de nos ennemis. Ensuite, il nous ordonna de monter à bord des véhicules utilitaires alors qu'il allait annoncer au commandant notre départ. Les soldats se rassemblèrent et se préparèrent au combat, opérant les derniers ajustements puis nous suivirent jusqu'au muret de ferraille. Là, Neuf me fit signe de m'arrêter. Plusieurs véhicules nous dépassèrent, prenant la tête, puis il me somma de le suivre. Son MRZR dérivait de plus en plus vers la gauche et je le talonnai de près. Néanmoins, quelque chose me tiraillait. Nous nous trouvions loin du convoi et pourtant, nous pouvions encore l'apercevoir à la quantité de sable qu'il soulevait dans le ciel. Neuf accéléra, poussant les machines à leur plein potentiel. C'est là que je réalisai ce qui clochait; il ne s'agissait pas du tout du plan qu'il avait élaboré avec le commandant.

Une explosion retentit au loin et un nuage de fumée noire monta dans les airs. Les cris et les bruits de tirs éclatèrent bientôt, emplissant l'atmosphère. La bataille avait commencé et nous n'en faisons pas partie.

Je ne pouvais pas dire quoi que ce soit ni poser de questions, cela aurait eu tôt fait de mettre la puce à l'oreille de Huit et de Neuf. Je n'étais pas censé savoir que le plan

avait changé. Je devais faire comme les autres qui ne se doutaient de rien. Obéir et suivre. Mais s'ils savaient, que feraient-ils? Peut-être rien. Je jetai un coup d'œil vers Quatre qui observait les fumées toxiques pas si loin de nous.

Avant que je n'aie eu le temps de réfléchir, Neuf me fit signe d'arrêter mon véhicule. Il sauta à terre et se mit à courir.

- Trois! La voix de Neuf retentit dans mon casque. Où as-tu laissé le cadavre? Je tournai la tête dans tous les sens. Se repérer dans ce genre de décors s'avérait difficile. Rien ne ressemble plus à un caillou qu'un autre caillou. Je m'orientai par rapport au complexe et réussis à retrouver le corps. Huit fit un signe du menton à Quatre qui s'empressa de s'agenouiller près de la radio. Il l'examina un moment.

- On peut en tirer quelque chose?
- Oui. Il me faut seulement couper la double transmission. Elle ne pourra qu'émettre sans capter.
- Bien. Arrange-la.

Alors que notre technicien s'affairait à la tâche, les autres avaient le regard tourné vers la bataille dont l'écho nous parvenait plus clairement.

- Neuf.
- Oui Deux?
- Pourquoi ne sommes-nous pas là-bas? Ces hommes n'ont aucune chance sans nous pour les soutenir.

Je haussai un sourcil. Je ne m'attendais pas à une telle considération de la part de l'archer.

- En effet, répondit notre chef d'une voix neutre. Mais détrompe-toi, nous n'avons jamais eu l'intention de les sauver.

Personne ne dit mot et je dus me retenir de protester.

- Leur mort ne sera pas vaine. Ils ont pour but de créer une diversion pendant que nous nous rendrons au complexe en empruntant la route de l'autre côté.

S'ils peuvent en plus éliminer quelques effectifs par la même occasion ce sera parfait, expliqua Huit.

- Mais ils..., avança Deux.
- Ils connaissent les risques du métier. Ils mourront pour reprendre cette place et pour leur nation. Ils devraient s'estimer heureux, ce sont maintenant des héros, le coupa Neuf.

Ce dernier s'avança vers l'archer, s'arrêtant à quelques centimètres de lui, le dominant de toute sa hauteur, menaçant.

- Et maintenant, Deux, j'ai besoin que tu cesses immédiatement de te préoccuper de simples soldats pour te concentrer sur notre objectif. Est-ce clair?
- Oui, chef, répondit Deux d'une voix ferme.

L'intérêt qu'avait porté Deux à ces hommes venait de piquer ma curiosité. Je me retournai vers Quatre qui venait de se relever, sa besogne achevée. Nous nous tenions assez près l'un de l'autre pour que je puisse voir à travers la vitre teintée de son casque. Il me fit un très léger signe de tête. Je savais dès lors que nous nous trouvions sur la même longueur d'onde.

- Trois, appela Neuf. Tu passes devant.

Je partis au pas de course, le dos légèrement courbé pour rester furtif. J'entendais le bruit des bottes des autres derrière moi. Nous contournâmes sur une grande distance le complexe et arrivâmes finalement en face de la route menant à l'océan. De là, nous la longeâmes pour remonter jusqu'à la tour. Nous dûmes nous accroupir lorsque la silhouette d'un camion de chargement se profila à un tournant. Laissé sur l'accotement, ne discernant nul signe de vie à l'intérieur, je sprintai jusqu'à l'arrière, roulai pour arriver juste sous la portière côté conducteur. Comptant mentalement jusqu'à trois, un chakram à la main, je me redressai brusquement et lançai l'arme qui vint se fiché dans le dossier en éclatant la vitre. Personne. L'habitacle vide, je fis le

tour dans l'autre sens pour revenir vers la remorque. Six me rejoignit et à mon signal, il ouvrit le panneau de métal coulissant. Une ombre bougea et je lançai mes shaken à vue. Ils atteignirent leur cible qui s'écroula. J'évitai de m'attarder sur le corps, cherchant plutôt à voir si personne ne se trouvait caché parmi les blocs de pierre. Je découvris un minier recroquevillé. Il ne représentait pas une menace. Je lui fis signe de se taire et passai outre. Je revins vers Six et déclarai qu'il n'y avait pas âme qui vive à l'intérieur. La voie dégagée, nous pouvions continuer. Cinq et Quatre finirent par se séparer du groupe. L'un se dirigeant vers l'est, l'autre vers l'ouest, ils allèrent se poster sur des monticules de pierre où Cinq campa son fusil de précision et Quatre son arme laser. Ainsi, ils nous couvriraient pour le reste du chemin que nous avons à parcourir, l'ennemi pouvant nous repérer à tout moment. Chaque pas représentait un avantage sur eux. Je nous conduisis jusqu'à l'arrière de l'entrée de la mine. À partir de là, tout ne serait qu'une question de secondes.

- Six, appela Neuf. Tu resteras ici. Ta force de frappe est trop grande et nous ne pouvons prendre le risque d'abimer la structure. Tu feras toutefois sauter l'embouchure de la mine, je ne veux pas que nos ennemis l'utilisent comme retraite et il sera toujours possible de creuser une autre entrée ou encore de dégager celle-là une fois que nous aurons repris le contrôle de la zone.
- Mais il y a des gens à l'intérieur!

Les mots m'avaient échappé et je me maudis intérieurement. Eh merde! Je me devais de protester.

- Il s'agit de travailleurs ennemis.
- Ou pas! Pour ce que l'on en sait, il peut très bien y avoir des ouvriers à nous parmi eux. Nous n'avons jamais trouvé de corps de miniers morts dans les environs et beaucoup n'ont pas eu le temps de s'enfuir lorsque l'Amérique du Sud a conquis cet endroit.
- Eh bien, c'est un risque à prendre, répliqua Neuf visiblement irrité par mon audace.

- Mais...
- Ça suffit, Trois! La voix de Neuf claqua comme un fouet dans ma tête. Il s'agit de dommages collatéraux. C'est regrettable, mais c'est ainsi et je ne veux plus en entendre parler. Nous sommes en guerre. Plusieurs innocents perdent la vie. Dis-toi qu'en agissant ainsi, tu en sauveras plus que tu en auras sacrifié.

Je baissai la tête. Parler encore serait inutile. Je serrai les poings et ma mâchoire se crispa.

L'on m'assigna les hautes tours et au signal de notre chef, nous sortîmes de notre cachette. Je courais aussi vite que mes jambes me le permettaient et une balle vint se ficher dans le sol juste devant moi, m'obligeant à changer brusquement de cap. Je dérapai dans le sable et fonçai tête baissée. Je vis Un atteindre les garages et désarmer deux gardes avant de s'y engouffrer. Une fois arrivé au pied du complexe, Huit s'adossa au mur et fléchit les genoux. Sept sauta sur sa cuisse puis utilisa son épaule comme une marche et se propulsa par-dessus la première balustrade. Huit sortit deux pistolets et alla se plaquer contre un petit entrepôt tout près, à l'affût d'une cible. La voix de Neuf résonnait dans mes oreilles. Il nous donnait les informations qu'il jugeait importantes sur les déplacements et les tactiques de l'ennemi qu'il recevait via la radio volée. Pour le moment, rien de ce qu'il pouvait m'apprendre ne me semblait utile, les soldats postés aux étages supérieurs ne se doutant pas de mon arrivée par l'extérieur. J'atteignis également le mur de pierre et d'un bond, je m'agrippai à la paroi poreuse. Une fois le troisième atteint, je me ramassai sur moi-même et jetai un très bref coup d'œil à la passerelle. Il y avait cinq gardes à l'affût. Je glissai quelques shakens dans mes mains et sautai par-dessus le garde-fou. Surpris, l'homme près de moi n'eut pas le temps de me mettre en joue avant que mes armes ne viennent se ficher dans sa trachée. Je lançai deux senbons en plein dans les yeux d'un autre que j'agrippai ensuite par sa veste tactique m'en servant comme bouclier humain alors

que les balles du troisième garde venaient se ficher dedans. Je le jetai sur son comparse pour le déséquilibrer, sautai et d'un mouvement de poignet, lui trancha la gorge avec la lame d'un chakram qui finit sa course dans la jambe du quatrième au même moment où quelque chose traversa le crâne du cinquième, laissant des éclaboussures de sang sur le mur près de lui avec au centre un cercle de métal brûlé. Quatre. Je grimpai sur la rambarde avant de sauter pour attraper un tuyau de métal rouillé. Je balançai mes jambes et réussis à trouver une prise un peu plus haut ce qui me permit de me hisser au quatrième étage. Un renforcement de métal créait une sorte de petite corniche où je me plaquai et lorsque j'entendis des pas, je me donnai un élan, empoignai la barrière d'une main et de l'autre le collet d'un homme que je précipitai par dessus et le lâchai dans le vide. Son long cri alerta les autres qui me menacèrent aussitôt. Je glissai au sol et dû me battre au corps à corps pour repousser mes adversaires et ainsi me saisir de quelques projectiles que je lançai pour les achever.

Je me dirigeai vers la porte menant à l'intérieur de la tour. Une mince vitre sale laissait passer une lumière terne pour seul éclairage. Malgré tout, je pus discerner les contours d'un escalier de métal. Je contournai ce dernier et arrivai dans une vaste salle où se trouvaient entreposés plusieurs outils. La pièce de forme circulaire comportait deux façades vitrées. L'une donnant sur la route menant à l'océan, l'autre sur la bataille sévissant d'où je pouvais apercevoir plusieurs camions renversés et en feu. J'étais seul. Je m'avançai vers les fenêtres encrassées par le sable et les toiles d'araignées. Les cris et les explosions à l'extérieur me parvenaient étouffés, comme si je me trouvais sous l'eau, et la voix claire et forte de Neuf dans mon casque me parvenait comme une agression. Un bruit sourd au-dessus de ma tête me ramena sur terre. Si je voulais aider ces hommes dehors, je ne devais pas m'arrêter. Je me précipitai vers l'escalier et sautai sur la rampe. J'atterris en silence sur le sol, roulai et me dissimulai derrière une petite cloison. Contrairement à l'espace inférieur, celui-ci

comptait un bon nombre d'individus. Des hommes manipulaient deux armes laser, fauchant sans arrêt nos soldats au sol. Des combattants sur les côtés observaient le travail et commentaient la progression de la bataille tandis que d'autres en retrait, penchés sur ce qui ressemblait à une carte sur une grande table ronde, lançaient des ordres dans de petites radios. Je venais de tomber sur le QG de l'ennemi.

- Sept. J'ai besoin de renforts au cinquième.
- Je suis occupée.
- J'ai trouvé les chefs.
- J'arrive.

Je perçus une certaine tension dans la voix de Neuf lorsqu'il m'interpella :

- Trois, ils ont repéré Quatre et Cinq. Leurs tireurs embusqués et leurs armes lourdes sont situés sur le toit.
- J'allais justement les rendre sourds. Sans ordres, ils seront désorganisés et les hommes de Havri pourront...
- Non. Tu n'auras pas le temps d'accomplir les deux. C'est maintenant. Ton équipe avant eux.

Mon estomac se serra. Je devais agir. Choisir. Vite.

Je poussai un juron, revint sur mes pas et me laissai tomber dans la cage d'escalier jusqu'à l'étage inférieur. De là, je me précipitai vers une porte donnant sur l'extérieur. Le vacarme des coups de feu m'assaillit à nouveau. Je ne cessais de me répéter que j'agissais ainsi non pas pour obéir aux ordres de Neuf, mais par solidarité, que j'avais choisi Quatre et Cinq.

Au cinquième, je veillai à ne pas me faire repérer par les gardes sur la passerelle et continuai mon ascension jusqu'au sommet. Plusieurs hautes flèches de métal terminaient le toit, permettant à des hommes de s'y accrocher. Se promener sur une telle surface glissante et en angle s'avérait plus difficile. Mes pieds dérapaient

constamment et je dus me mettre à quatre pattes, perdant en vitesse au profit d'une meilleure stabilité. J'arrivai derrière le premier homme, occupé à tirer et sûr de se trouver en sécurité. D'un mouvement, je passai mon bras autour de lui et enfonçai mon chakram dans son cou, juste sous sa mâchoire et il retomba mollement sur son fusil de précision. Je contournai le toit en me déplaçant juste sous la petite corniche, agrippai une corde attachée à une poulie et me hissai juste assez pour lancer un senbon dans le canon d'une arme de précision. N'ayant pas vu ma manœuvre, l'homme tira et son arme lui explosa au visage. La déflagration me souffla, mais je tins bon malgré une désagréable sensation au bras. Le feu venait de fondre le tissu sur mon biceps gauche et légèrement entamer la chair en dessous. Je profitai de l'écran de fumée occasionnée pour retourner sur le toit et courus tant bien que mal, éliminant le soldat suivant grâce à des shakens qui s'enfoncèrent dans la peau de son visage. Aussitôt, je fus pourchassé par une mitrailleuse. Je m'élançai et bondit par dessus le soldat. Celui-ci voulut redresser son arme, mais je fus plus rapide. Je lançai un chakram sur la mitrailleuse qui la mis hors service puis de mon autre main je projetai des senbons qui vinrent se ficher au niveau de sa clavicule. Je battis des bras un moment avant d'ouvrir les paumes le plus possible afin de me réceptionner sur l'un des câbles d'une autre poulie. Je me retournai et vis avec surprise que mon ennemi s'était déjà retourné et que de son bras valide, il venait de sortir un pistolet. Le temps que j'esquisse un mouvement, un coup de feu retentit et je fermai les yeux, attendant la morsure de la douleur... qui ne vint pas. Je rouvris les paupières et constatai que l'arme fumante venait de tirer beaucoup trop à droite. Les genoux de l'homme cédèrent et il bascula vers le vide à ses pieds, une tache de sang grossissant déjà sous son aisselle.

J'avais été extrêmement chanceux que le soldat s'avance assez pour dépasser l'angle du toit, laissant toute la latitude à Cinq pour intervenir et me sauver *in extremis*.

Je coupai la corde et je me mis à descendre. Arrivé en face du quatrième étage, j'étirai mon bras et m'accrochai à la rambarde. Je me hissai par dessus et pénétrai à l'intérieur. Sept m'attendait, visiblement contrariée puisqu'elle soupira à mon approche, les bras croisés sur sa poitrine. Je lui indiquai l'escalier du menton et elle pivota, commençant à en gravir les marches. Une fois au palier supérieur, nous primes nos armes en main. Sept donna le coup d'envoi en projetant une de ses dagues dans l'épaule d'un officier autour de la table. Elle fit claquer son fouet, et faucha deux gardes près de l'entrée. Avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir, je fis danser mes chakram. Il y eut des cris puis en un rien de temps, le silence revint dans la salle maintenant maculée de sang. Les cadavres jonchaient le sol et une odeur poisseuse imprégna l'air ambiant, la rendant vite irrespirable. Je me dirigeai vers la radio principale, mes bottes se dégageant du plancher collant avec un bruit de succion. Je pris l'émetteur et appuyai pour transmettre à tous.

- C'est terminé, dis-je.

Plusieurs voix que je ne connaissais pas me répondirent, certaines interrogatives, d'autres affolées. Je désignai la machine à Sept qui, d'un claquement, la fit éclater en morceaux. Des pas dans l'escalier nous avertîmes que plusieurs soldats venaient prêter main-forte à leurs dirigeants. Ma coéquipière et moi descendîmes à leur rencontre, ne laissant qu'une trainée de corps inertes ou agonisants derrière nous. Nous atteignîmes le rez-de-chaussée et débouchâmes à l'air libre. Un véritable chaos régnait autour de nous. Plusieurs soldats encore en état de se battre couraient en tous sens. L'ennemi dispersé et sans chef; la victoire semblait imminente. Mais au lieu de me réjouir, je ne pouvais que détourner mon regard des corps des soldats d'Havri, mutilés ou morts. Des râles s'élevaient de la plaine entière.

Les autres ne tardèrent pas à nous rejoindre près de l'entrée du complexe. Pour ce qui était des blessures, cette fois, je n'étais pas le pire. J'avais une bonne brûlure au bras, mais rien de bien inquiétant. Toutefois, Un ne pouvait se déplacer seul. Il débarqua,

supporté par Deux, le bas de son pantalon taché de sang. Il avait reçu deux balles dans le mollet, mais aucune qui n'ait touché l'os. Le reste de l'équipe s'en tirait avec seulement des coupures plus ou moins profondes et des ecchymoses. Une fois que Neuf arriva suivi de Quatre et Cinq, celle-ci s'affaira sur le champ à examiner et à panser la blessure d'Un. Une fois qu'elle eut terminé, Cinq se releva et se dirigea vers un soldat accoté sur l'un des entrepôts, l'abdomen en sang.

- Où vas-tu Cinq? demanda Neuf.
- Aider ce soldat, chef.
- Reste ici.

Cinq suspendit son geste, la main en train de retirer les ganses de son sac à dos.

- Quoi? demanda-t-elle dans un hoquet.
- J'ai dit, reste ici.
- Mais, il va mourir.
- En effet.
- Non, je peux l'aider.
- Cinq j'ai dit non! Et il en va pour tous les guerriers que tu croiseras. Les ressources médicales qu'il y a dans ton sac sont trop précieuses pour que tu les gaspilles inutilement sur de simples soldats. Nous devons les garder pour nous.

Quatre, Deux et moi eûmes un mouvement de recul, ce qui arracha un grognement à Un, entraîné par le mouvement de l'archer le supportant. J'avais du mal à croire ce qui se passait. Allions-nous vraiment abandonner ces hommes encore capables d'être sauvés? Cette affaire me donnait la nausée. Le bruit de bottes dérapant dans le sable me ramena à la réalité. Cinq chancelait, ses genoux incapables de la supporter plus longtemps. Pourtant, elle se rattrapa et pliée en deux, elle retira son casque. Ses boucles rousses cachaient son visage, mais je pouvais très bien entendre sa respiration laborieuse. Je m'approchai et incertain du geste, déposai ma main sur son épaule. J'avais vu ce geste chez des soldats.

- Je dois... je dois les sauver. Je le dois. C'est mon travail. Je peux les sauver. Je peux... les aider... je le dois..., murmurait Cinq en une incessante litanie.

Elle vivait une crise.

- Trois! clama Neuf. Aide Cinq à avancer. Nous devons partir.

Je hochai de la tête et fit un pas en direction de la mine.

- Non, pas par là, cela nous rallongerait. Nous passerons par le champ de bataille.

J'ouvris de grands yeux et me retournai vers la plaine où d'innombrables cris s'élevaient en appelant aux secours. Je fronçai les sourcils et serrai la mâchoire. Le reste du groupe se mit en marche et je restai à l'arrière avec Cinq. Chaque pas semblait pour elle une épreuve. Des bras se tendaient vers nous et je sentais son corps trembler entre mes mains alors que je la soutenais. Ses yeux étaient injectés de sang et elle respirait fort, la bouche ouverte. Ses ongles lacéraient sans relâche son cou et le dos de ses mains, créant rapidement de grandes plaques rouges irritées et bientôt, de petites gouttes de sang se formèrent sur sa peau.

Soudain, un homme se jeta devant nos pieds, il lui manquait une jambe et de ses mains ne restait que des lambeaux.

Le commandant Havri.

Cinq avança ses mains et l'homme vomit du sang. Quelques spasmes le secouèrent puis il s'immobilisa complètement. Les bras toujours tendus vers Havri, Cinq eut un rictus et un rire s'échappa de sa gorge qui se transforma vite en un long hurlement de pure hystérie.

*Une alarme retentit et je suspends mon geste, le bras toujours levé au-dessus de ma tête, prêt à exploser le crâne de ce jeune homme que je ne connais pas à genoux*

*devant moi. La sirène a sur moi l'effet d'un coup de fouet et j'ai cette désagréable impression d'émerger d'un mauvais rêve... mais ce cauchemar ne s'arrête pas. Je cligne des yeux et plusieurs lumières s'allument au-dessus de nous, révélant l'ampleur de l'horreur autour de moi. Je lâche la barre de fer et titube. Mon dos rencontre une surface molle et je me retourne avec un cri de surprise. Il s'agit d'une pyramide de dépouilles. Cette fois, je perds pieds et vomit. L'homme près de moi pleure silencieusement, les yeux fermés. Nous nous trouvons dans ce qui semble être un gigantesque entrepôt vide avec ses murs de béton, ses rampes et ses escaliers de métal rouillé sans compter les néons blafards au-dessus de nos têtes. Partout où mon regard se pose, je ne vois qu'une infinité de cadavres, de sang et autres matières auxquels je ne veux pas penser. Il y a toutefois quelques silhouettes encore debout ayant l'air complètement hagard. L'une d'elles s'effondre à genoux pas très loin de moi. Malgré la mauvaise lumière, je peux discerner ses cheveux roux bouclés. Elle rejette la tête vers l'arrière et pousse le plus atroce des hurlements.*

Je tombai à genoux. Je savais qu'à ce moment-là aussi, il s'agissait de Cinq.

Je défis la ceinture lâche autour de ma taille et le déclic que l'attache produisit fit taire le médecin. J'approchai mes doigts de celle attachée sur les hanches de Cinq et défit la boucle. Je pris les deux ceintures dans une main et de l'autre soulevai la jeune femme. Il ne nous fallut que quelques pas pour tomber sur deux soldats mal en point et leur tendis les deux ceintures. La jeune femme me regarda en se grattant toujours frénétiquement.

- Neuf a dit que nous ne pouvions pas gaspiller ce que tu avais dans ton sac. Il n'a jamais parlé des ceintures.

Elle eut un rire nerveux et se remit en route, la tête dodelinant de gauche à droite, la démarche saccadée, ses doigts s'acharnant toujours sur sa peau à vif.

## CHAPITRE VIII

Quelques véhicules encore viables arpentèrent enfin les environs, des hommes à la recherche de leurs semblables blessés. Nous quittâmes finalement le champ de bataille pour nous rendre là où nous avions laissé les MRZR. Personne ne fit de commentaires sur notre retard à Cinq et moi. Pourtant je pouvais sentir les reproches muets de Huit et Neuf. Nous retournâmes au camp où nous avions laissé notre train routier. Le trajet se fit d'un trait, sans se reposer ni dormir et mes yeux peinaient à rester ouverts, sans compter que mes brûlures m'incommodaient au plus haut point. Cinq y avait appliqué une sorte de gelée visqueuse pour couper le contact de l'air, mais les plaies se trouvaient encrassées de sable et de poussière, m'irritant à chaque mouvement. Arrivés au camp, des soldats restés en poste vinrent nous ouvrir les grilles puis nous bombardèrent de questions. Qu'elle ne fut pas leur soulagement et leur joie lorsque nous leur apprîmes que nous avions été victorieux. Toutefois, Neuf se garda bien de leur mentionner que la majorité avait péri au combat et que nous avions laissé les autres à leur sort. Nous rangeâmes les véhicules utilitaires à l'endroit prévu à cet effet et Huit exigea des soldats de nous fournir des vivres et de l'eau ainsi qu'une tente pour panser les blessés. Les combattants obéirent avec enthousiasme et il ne fallut pas beaucoup de temps avant que je ne sois à genoux, torse nu, le bras plongé dans une bassine pour tenter de faire partir la saleté. Un se trouvait près de moi, allongé sur une civière, le dos calé sur des oreillers, une ceinture entre les dents, Six le maintenant en place et Cinq penchée au-dessus de lui retirait les balles de sa jambe. Deux, Sept et Huit attendaient en retrait pour que la jeune femme puisse jeter un œil à leurs contusions. Après plusieurs heures, tous les membres de l'équipe furent soignés et je pus remettre mon chandail avec précautions. L'étendue de la brûlure se révélait moins grave qu'elle n'y paraissait. Heureusement, puisqu'après tout ce temps passé sans que le reste du convoi ne nous rejoigne, les soldats commençaient à se poser des questions. Les murmures et les regards suspicieux reprenaient et la situation

ne tarderait pas à dégénérer. Neuf nous rappela donc et nous quittâmes le camp sans rien ajouter, allant plutôt retrouver notre train routier. Les deux techniciens chargés de la conduite et de l'entretien nous accueillirent avec un faible sourire, et remontèrent dans la voiture de devant.

Nous montâmes dans la deuxième voiture et j'avisai immédiatement un voyant rouge clignotant du poste de communication situé dans l'un des coins de la pièce. Huit le vit également et se dirigea vers l'appareil muni d'un casque d'écoute. Après un bref moment, il se redressa et fit signe à Neuf d'écouter à son tour. Ce devait être important pour que Neuf prenne le message. Habituellement, Huit s'occupait seul des informations provenant de la ville et s'il devait en faire part à notre chef, il se contentait toujours de lui résumer ce qu'il avait entendu. Neuf déposa le combiné et se dirigea avec empressement vers la voiture du conducteur. Resté seul dans la pièce avec Huit, ce dernier me somma de réunir les autres et de les ramener ici.

Une fois le groupe disposé autour de la table lumineuse, Neuf se racla la gorge pour prendre la parole.

- Changements de plans. Nous n'aurons pas à rentrer à la base. Nous venons de recevoir un message urgent nous ordonnant de nous rendre vers le nord-est en terrain marécageux pour y établir un périmètre de sécurité autour d'une importante zone de reboisement. Plusieurs plantes aquatiques poussent parmi la vase. Non seulement il s'agit de ressource de nourriture, mais également de matériaux de textiles. Je suis désolé de vous apprendre que pour ce qui est des tenues, nous n'avons rien d'imperméable et vous ne disposerez que de ce vous avez en ce moment. Soit les vêtements pour les chaleurs extrêmes. Lors de cette mission, vous devrez faire particulièrement attention aux insectes. La plupart sont porteurs de maladies. Sept, tu es notre chimiste, je veux que tu nous concoctes un puissant repousse-moustiques et quelques antipoisons. Il y

a eu des rapports concernant des incidents avec des vipères. Ces bestioles sont résistantes, les Grandes Catastrophes n'ont pas eu raison d'elles.

Neuf continua ainsi pendant un bon moment et une fois la réunion terminée, je me dirigeai vers ma couche où je m'écroulai, les muscles endoloris et l'esprit tourmenté. Nous roulâmes pendant plusieurs jours avant que la première tempête ne nous oblige à nous immobiliser. Le train se faisait secouer par des rafales de vent puissantes. Nous dûmes attendre pendant une journée entière que les intempéries se calment pour reprendre notre route, mais la pluie n'en finissait plus de tomber, gonflant la terre et rendant certains passages impraticables. Deux jours plus tard, une deuxième tempête déferla sur nous. Nous eûmes la chance de pouvoir nous abriter derrière un pan de mur de pierre à moitié écroulé. Profitant d'une accalmie, le train se remit à nouveau en marche, mais les vents se levèrent de plus belle et un terrible orage éclata quelques heures après. Cette fois, nul endroit où se réfugier. Nous nous trouvions dans un champ complètement dévasté et plat, à la merci des rafales violentes. Nous étions cloués à nos hamacs, nous faisant balancer au bout de nos chaînes, la voiture tanguant dangereusement. Huit entra soudainement, le vacarme de la tempête étouffant presque ses paroles.

- Venez. Nous devons attacher le train.

Nous sautâmes en bas de nos couches et enfilèrent bottes et armures. Ces dernières ne nous servaient à rien, mais au moins, elles gardaient une certaine chaleur. Nous attachâmes solidement nos armes, ne sortant jamais sans elles.

Nous sortîmes à l'extérieur et j'eus cette désagréable sensation que le vent allait m'emporter. Les gouttes s'écrasaient avec force contre la vitre de mon casque et je dus avancer en courbant le dos. Le sol gorgé d'eau aspirait nos bottes, nous déséquilibrant, rendant notre avancée encore plus laborieuse. On nous tendit des câbles et des piquets que nous devons attacher au train puis tendre au maximum pour

empêcher l'engin de se coucher d'un côté comme de l'autre. Cependant, aucune prise ne semblait assez solide à cause de la boue. Nous dûmes travailler le restant de la journée et la nuit durant pour constamment nous assurer que les câbles tenaient bon. Aux premières lueurs de l'aube, je me trouvais fourbu et gelé. Nous rentrâmes nous réchauffer et je tentai de faire partir la boue qui s'était infiltrée, semblait-il, dans tous les pores de ma peau. Tournant la tête, je remarquai Cinq, assise bien droite, le dos raide. De larges cernes se dessinaient sous ses yeux et elle se mordait la lèvre jusqu'à en arracher de la peau. Le médecin n'avait pas dû trouver le sommeil depuis que nous étions partis et elle semblait très mal en point. Je lorgnai vers ses ongles et constatai qu'un mélange de peau et de sang s'y trouvait coincé. Ce n'était plus des plaques qu'elle avait au niveau du cou et des mains, mais biens des sillons.

- Cinq? Appelai-je.

Le médecin sursauta et me regarda sans vraiment me voir.

Les moteurs du train se remirent en marches. Il y eut un bruit, puis une secousse nous projeta au sol avant de s'immobiliser. Je ne vis rien au-dehors qui puisse m'aider à comprendre ce qui s'était passé. La porte s'ouvrit et Huit entra, couvert d'eau et de boue.

- Cinq, Trois. Nous avons besoin de vous. Prenez les couvercles des bacs et tout autre objet d'une assez grande surface et rejoignez-nous dehors.

Je m'exécutai, remis mes bottes et me dirigeai vers l'entrepôt. Cinq me suivait sans un mot, mais je voyais bien qu'elle était épuisée. Nous sortîmes sous la pluie toujours battante et je vis immédiatement le problème : le train s'était enlisé dans la fange à force de tanguer pendant la nuit et chaque mouvement des chenilles l'enfonçait plus profondément.

Six se tenait à l'avant de notre véhicule avec son immense arme à énergie dirigée. Au signal de Neuf, il fit feu et une bonne partie de la terre explosa. De la gadoue s'éleva dans les airs, éclaboussant absolument tout autour. Au moins, le plus vaseux fut

dégagé et ce qui restait au fond semblait plus solide, chauffé par l'explosion. Six répéta l'opération quelques fois afin de créer un passage dégagé. Il ne nous restait plus qu'à amener le train jusque là.

Nous disposâmes des planches et autres plaques solides près des chenilles avant, tentant de les pousser le plus loin possible dans le sol. L'exercice s'avéra éreintant et eut tôt fait de consumer nos dernières forces. Le train s'arracha finalement à la terre et fila pour s'arrêter une fois hors de danger, environ un kilomètre plus loin.

Je me mis en marche et je vis Cinq, un peu à l'avant, chanceler puis tomber. Elle tenta de se relever, mais son bras s'enfonça dans la boue et elle n'eut visiblement pas la force de se sortir de là.

Je pressai le pas et vis quelques-uns du groupe se retourner vers elle, intrigués.

Je me précipitai vers elle.

- Cinq.
- Je n'en peux plus.
- Viens, je vais te porter. Allez. C'est terminé.

Les autres s'étaient rassemblés autour de nous et je les regardai distraitement, la main tendue attendant que Cinq l'agrippa. Il y eut un flottement et je baissai la tête, conscient que cela lui prenait beaucoup de temps à réagir. Elle ne bougeait pas d'un pouce, figée. Je crus au pire et lui enlevai son casque. Ses yeux fixaient le vide. Neuf me poussa pour prendre ma place et secoua la jeune femme qui ne bronchait toujours pas. Au bout d'un long moment, elle revint à elle brusquement, ses yeux papillotèrent et elle prit une grande respiration comme si elle venait de passer une éternité sous l'eau. Elle s'affaissa dans les bras de Neuf, le regard fiévreux, de grosses larmes ruisselant sur ses joues.

« Une vision! » Pensai-je.

Elle regarda notre chef et ce fut d'une voix faible qu'elle s'adressa à lui, de sorte que seuls Neuf et moi pouvions l'entendre.

- Tu n'étais pas là.

Je vis les épaules de Neuf se raidir et ce fut dans un souffle qu'il lui répondit.

- De quoi parles-tu?

- Là-bas... seulement huit.

Neuf se redressa brusquement, laissant retomber Cinq dans la boue.

- Désolé Cinq, mais ton codage est défectueux et de ce fait, tu mets toute l'équipe et la réussite de notre mission en péril.

La réaction était soudaine et inattendue.

Je le vis inspirer puis il aboya.

- Huit!

- Oui, chef?

- Élimine-la, dit-il en désignant du doigt la jeune femme au sol essayant de se dépêtrer de la fange.

Sans hésiter, Huit sortit un revolver de sa ceinture et le pointa sur Cinq. Celle-ci observa l'arme sans ciller, mais tenta de se relever. Je me précipitai devant elle, lui faisant bouclier de mon corps.

- Écarte-toi Trois, ordonna Huit.

- Non.

Neuf fit volte-face et revint sur ses pas, visiblement enragé.

- Ça suffit, Trois! Dégage! cracha-t-il.

Je ne répondis rien, les défiant tous deux du regard et un mouvement sur ma droite à la limite de mon champ de vision attira mon attention. Quatre venait de faire un pas dans ma direction.

- Toi aussi Quatre? Ne faites pas les malins tous les deux et obéissez. Ceci est un ordre de votre chef, ôtez-vous du chemin.

Il y eut comme une cloche à l'arrière de mon esprit suite aux paroles de Neuf et je dus me faire violence pour obliger mon corps à rester immobile. Je vis Quatre fléchir les genoux et serrer les poings, mais lui non plus ne bougea pas. Il faisait preuve d'une grande force de volonté.

- Je savais bien que Trois nous causerait des problèmes un de ces jours, mais toi Quatre, je dois dire que tu me déçois énormément, termina Neuf en soupirant.

Il y eut un moment de silence, puis la sentence tomba.

- Tue-les aussi.

Huit agrippa un pistolet dans son autre main en un éclair, ne me laissant pas le temps d'attraper un shaken dans ma poche arrière, et nous mit tous les deux en joue. Je ne cillai pas. Je n'avais pas peur de mourir, j'étais conditionné pour cela.

- Laisse-les partir Neuf.

Deux tenait deux arbalètes de poings dans chaque main dirigées vers Huit et Neuf.

Je fus abasourdi de voir l'archer se ranger de notre côté.

Neuf fronça les sourcils. Nous étions quatre contre cinq et l'autre groupe comportait les plus hauts chiffres, mais si nous devons nous affronter, chaque côté subirait des pertes et notre chef ne semblait pas prêt à cela. La situation venait de dégénérer et il se trouvait presque sans la moitié de son équipe. Il ne pouvait pas se permettre de perdre encore plus de ses précieux chiffres et il le savait. Aussi doué soit-il, il ne pouvait se passer complètement de nous.

Il nous toisa les uns après les autres, les muscles de sa mâchoire crispés.

- Je vous laisse la vie sauve, mais comprenez bien que vous n'êtes plus les bienvenus dans l'enceinte de la ville ni d'aucune autre en territoire Nord Américain. Vous êtes dorénavant des rebelles exilés, condamnés à errer dans les Terres Mortes jusqu'à votre dernier souffle. Une entorse à ce règlement et vous serez abattus à vue. Survivre ici se révèle pratiquement impossible. Vous regretterez de ne pas avoir été éliminés sur le champ.

Personne ne dit mot, Neuf laissant ses menaces se faire un chemin dans nos esprits. Au bout d'un moment, il claqua des doigts et d'une voix rauque et tranchante, il s'adressa à ses membres restants.

- Nous rentrons!

Il nous tourna le dos et d'un ton plus grave encore, il ajouta :

- Nous avons une mission à mener à bien.

Un, Six et Sept suivirent Neuf sans un regard pour nous, tandis que Huit abaissait ses armes, visiblement déçu de ne pas avoir fait feu. Ils s'éloignèrent jusqu'à ne plus devenir que de vagues silhouettes. Nous les vîmes monter à bord du train puis ce dernier se remettre en marche et disparaître à l'horizon. Ce ne fut qu'une fois hors de vue que Deux abaissa ses armes, visiblement tendu.

- Trois... appela Cinq. Tu n'avais pas à faire ça pour moi. Vous auriez tous dû laisser Huit m'exécuter et ne pas vous en mêler. Neuf a dit...
- On s'en fout de ce que Neuf a bien pu dire.
- Mais il a affirmé que quelque chose en moi ne fonctionnait pas.
- Tu n'es pas la seule, soupirai-je.

Je regardai Cinq et Deux et leur racontai mes visions, la façon qu'elles avaient d'envahir mon esprit lorsque quelque chose entrait en résonance avec un souvenir.

- Tu es certain que ce sont bel et bien des souvenirs, demanda Deux, sceptique?

Je lui confirmai en leur parlant de mon escapade nocturne dans la ville et la bâtisse identique à celle de mes visions. Une fois mon récit achevé, personne ne dit mot. Ce qui me fit m'interroger sur un point.

- À propos Cinq, qu'as-tu vu?
- Pardon?
- C'est bien la même chose que moi qui t'est arrivée tout à l'heure, non?
- Si, acquiesça-t-elle.
- Tu as dit qu'il n'était pas là. Où? De quoi parlais-tu? Visiblement, il n'a pas apprécié ce que cela impliquait. Je me demandais si cela avait un lien direct

avec ce dont tu parlais ou bien s'il était prêt à t'exécuter simplement parce que des bribes de souvenirs te revenaient.

- Donc si le problème est le phénomène en soit ou bien ce dont je me suis souvenue?
- Exact.

Elle ferma les yeux et fronça les sourcils, visiblement concentrée. Elle gémit de douleur avant de rouvrir les paupières.

- Je ne m'en rappelle plus et dès que j'essaie de faire remonter les images, un violent mal de tête me bombarde les tempes.
- C'est normal, lui dis-je sans pour autant dissimuler ma déception. Au début aussi je ne pouvais pas me rappeler ce que je voyais. Ça viendra.

Elle acquiesça, la tête basse, désolée de ne pas pouvoir nous aider davantage. Puis reprit la parole, la voix enrouée.

- Pourquoi... pourquoi m'avoir sauvée Trois? Et Quatre? Et Deux? Qu'est-ce qui vous y a poussés?

Je réfléchis et tentai de me remémorer les sentiments qui m'avaient envahi au moment où Huit avait braqué son arme sur la jeune fille et après un instant je compris. Je compris tout ce qui m'avait motivé, poussé jusque-là.

- Parce que ça n'aurait pas été humain.

Tous trois me dévisagèrent un moment et je priai pour qu'ils comprennent mon point de vue. À quel point ce simple mot prenait tout son sens.

- L'humanité, hein? marmonna Quatre. Ouais, ça pourrait être ça. Et pourtant, bien que j'en connaisse la définition, je ne me suis jamais senti concerné par elle. Cependant, je savais que je ne pouvais pas laisser Trois tout seul, que je devais l'épauler parce qu'à ce moment, c'est ce qui avait le plus de sens à mes yeux.
- Pareil pour moi, renchérit Deux. Depuis que nous avons laissé ces soldats être tués pour créer diversion, j'ai constamment cette impression que ce n'est pas

la bonne chose à faire. Que mes mouvements, mes gestes... mais là, à cet instant où Trois s'est mis en travers du chemin de Huit. J'ai su. J'ai tout de suite su que ça, ça c'était bien.

Je me relevai et aidai Cinq à se remettre sur pied. Elle chancela légèrement avant de retrouver l'équilibre.

- Et maintenant? demanda Deux.

Je tournai la tête vers le soleil, calculai sa trajectoire et déterminai notre position.

- Nous rentrons.

- En ville? Nous venons tout juste d'être exilés et menacés de nous voir exécutés, tu te souviens?

- En effet. Mais il y a quelque chose là-bas que nous devons retrouver : nos souvenirs, nos vies d'avant... notre humanité. Et empêcher que d'autres subissent le même sort.

- Tu veux démanteler le programme? s'étonna Quatre.

- Exactement.

C'est avec un sourire en coin que j'ajustai mon armure et que je me dirigeai vers le nord. Nous avions nous aussi une mission à mener à bien.

**PARTIE II**  
**LA VIOLENCE; EXPLORATION DE CE QUI PEUT MOTIVER SA CRÉATION,**  
**SON INFLUENCE ET SON EXÉCUTION**

*«La violence –angoisse, souffrance et mort-  
n'est pas belle, sinon en image, dans  
l'histoire écrite et dans l'art.»*

*Maurice Merleau-Ponty*

## INTRODUCTION

La fascination pour la violence est un paradoxe des sociétés occidentales, pourtant si promptes à la dénoncer. Lorsqu'on parle de violence, on voit souvent se manifester un sentiment de répulsion. Elle effraie, repousse et semble appeler une prise de position favorable à son bannissement. Pourtant, elle reste omniprésente dans les sociétés d'aujourd'hui. Il s'agit d'un thème complexe nécessitant de s'y attarder, de s'interroger quitte à aborder des réalités difficiles.

Dans mon projet de création, le thème de la violence passe par plusieurs formes, tels l'environnement dévasté dans lequel les personnages évoluent, les actions qu'ils posent, leur mode de vie en tant que soldats et les batailles qu'ils ont à mener sur le terrain, mais aussi celles qui se passent dans leur tête. Réfléchir sur les différentes facettes que peut prendre la violence m'a amené à écrire sur ces aspects. L'essai qui suit portera sur ceux-ci, et je tenterai de les traiter de façon à la fois objective et subjective. Chaque aspect sera expliqué selon les informations recueillies dans des recherches ou des textes rédigés par des sociologues ou d'autres chercheurs. J'exprimerai ensuite mon opinion et me questionnerai à savoir si je suis en accord ou non avec leurs positions, tentant d'ouvrir un dialogue sur le sujet. Enfin, je conclurai chaque point en me demandant ce que cela peut avoir comme impact sur moi en tant qu'auteur ou lectrice.

Le texte sera divisé en trois volets : la violence dans la fiction et la désensibilisation émotionnelle face à la représentation de celle-ci; la déshumanisation et les comportements violents (décrochage du sens moral, obéissance à l'autorité, déresponsabilisation); la guerre et ses contradictions.

# CHAPITRE I

## LA VIOLENCE DANS LA FICTION

### 1.1 L'aspect thérapeutique

La violence aujourd'hui semble participer activement à l'acte de création, dans tous les domaines. On dirait même qu'il s'agit d'un moteur de la création. Mais pourquoi voudrions-nous l'investir? N'y en a-t-il pas déjà assez comme cela dans les journaux et les bulletins de nouvelles? Le monde n'est-il pas déjà assez violent sans que l'on ait besoin d'en rajouter? Mais c'est justement parce que la violence est présente à plusieurs niveaux qu'elle transparait dans l'écriture. Puisqu'elle fait partie de la société et du monde, il est normal qu'elle apparaisse dans les textes, car l'inspiration d'un auteur vient de ce qui l'entoure, que ce soit au niveau personnel, historique, économique ou politique. Tenter de la dissimuler reviendrait à cacher une partie des réalités de notre société, faussant ainsi sa représentation. Pour certains, la violence dans l'écriture peut permettre d'exprimer ses peurs, aider à guérir des conséquences et des traumatismes de cette même violence. Juliana Starr explique l'aspect thérapeutique de ce genre d'écriture : « [...] suggesting that the highest goal of the writer is to co-opt and poeticize violence, thereby converting it into material for constructive repair and reconciliation of the community. <sup>1</sup> » Cela fait également écho au texte de Gironde sur l'art de Fuentes<sup>2</sup>, où il rapporte l'importance de la vertu

---

<sup>1</sup> Starr, J. (2013). Less is Gore: Graphic Violence in the Fiction of Judith Gautier. *Women in French Studies*, 21, 37.

<sup>2</sup> Gironde, M. (2009). Littérature et peinture. Carlos Fuentes. [Chapitre de livre]. Dans M. Gironde (dir.), *Les mémoires de la violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma* (p. 187-197). Paris: Éditions L'Harmattan. Récupéré de <http://www.harmatheque.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/ebook/9782296105195>

réconciliatrice dans l'écriture de la violence. Dans un autre article, l'auteure Margie Orford raconte comment la rédaction de scènes de crimes fictives fut pour elle le moyen de comprendre l'agressivité présente dans son pays, l'Afrique du Sud :

Despite this, or perhaps because of it, the writing of crime fiction seemed to offer a way to contain my own fear and to make sense of the obliterating chaos of violence. It was, when I started, an unmapped narrative journey: I thought I might be able to write myself towards an understanding of the meaning of violence and its origins, and to represent possibilities of resilience and some sort of redemption. The focus of my novels has been on the intimate effect emotional as well as physical of pain that is individual as well as social, a consequence of moral failure and violence.<sup>3</sup>

Margie Orford insiste sur le fait que ses romans permettent d'observer et d'interroger non seulement la violence et ses actes répréhensibles, mais aussi ses victimes et ses survivants. En contact avec la société *Rape Crisis* en Amérique du Sud, elle a pu observer l'effet bénéfique de l'écriture pour des victimes de viols, qui travaillaient avec l'aide de conseillers et de thérapeutes. Les victimes devaient transformer narrativement leur expérience traumatisante. Elle explique que ceux qui vont jusqu'au bout du processus créatif guérissent plus rapidement et arrivent à se reconnecter avec eux-mêmes pour échapper au trauma. Pour elle, seule la fiction offre cette possibilité : « It is only in fiction that I could begin to find the voices of the brutalised and the dead, and, in representing these voices, attempt to decipher their grammar. <sup>4</sup>»

Je pourrais qualifier ce type d'écriture de la violence comme réfléchi et justifié. J'entends par là une véhémence servant une cause. Cette forme d'écriture sert à exprimer la souffrance, à mettre en lumière une situation difficile à relativiser ou à

---

<sup>3</sup> Orford, M. (2013). The Grammar of Violence, Writing Crime as Fiction. *Current Writing: Text and Reception in Southern Africa*, 25(2), 220.

<sup>4</sup> Ibid. p. 223.

décrire une situation avec un nouvel angle. À mon avis, bien que la scène soit fictive, elle a autant de poids que si les faits étaient rapportés tels quels. Toutefois, l'écriture de la violence ne peut se ramener simplement à son rôle thérapeutique. Il arrive qu'elle aille au-delà, et même qu'elle joue un rôle à l'opposé de celui-ci. En effet, rédiger un texte violent peut se faire avec l'intention de brusquer des personnes en exprimant un point de vue contradictoire ou révéler une vérité troublante. Violenter quelqu'un n'est pas nécessairement fait avec de mauvaises intentions. Ce qui importe à ce moment n'est pas le confort de sa personne ou de celle des autres, mais bien la passation d'un savoir.

## 1.2 L'expression de la douleur

Un autre aspect de l'écriture de la violence est la possibilité d'explorer la douleur et les réactions qu'un acte violent peut avoir sur les autres. On peut, en tant qu'auteur, imaginer ce que le bourreau ou les témoins pensent et ainsi arriver à comprendre les comportements déviants ou les conséquences que ces derniers ont sur autrui. Par exemple dans l'une des scènes du livre *Cobayes : Olivier* écrit par Yvan Godbout<sup>5</sup>, Olivier lutte contre sa double personnalité qu'il personnifie comme étant son jumeau Oscar, décédé quelques années plus tôt. Il lutte pour que cette part d'ombre qui vit en lui ne tue pas sa mère, celle-ci tentant de le raisonner grâce à de douces paroles. Nous avons accès dans le texte aux raisonnements des deux personnages; Oscar voulant à tout prix faire du mal à sa famille et Olivier devant lui obéir pour ne pas disparaître de son propre état conscient. Olivier se trouve à la fois bourreau, spectateur et victime, la fiction permettant d'explorer la complexité émotionnelle d'une telle situation.

---

<sup>5</sup> Godbout, Y. (2015). *Cobayes. Olivier*. Boucherville : Éditions de Mortagne.

### 1.3 Les limites de la fiction

Pour qu'une violence arrive à créer un effet sur le lecteur, pour que l'auteur arrive à le toucher, il faut que ce qui est décrit soit plausible. Si les événements semblent trop invraisemblables ou exagérés, on dira simplement que c'est gratuit et qu'on est loin de la réalité. Si tel est le cas, alors j'aurai échoué à provoquer l'effet désiré. Créer une catharsis se révèle, selon moi, un bon moyen de toucher, voire de marquer un lecteur, faisant en sorte que la scène continue de l'habiter. Toutefois, je pense que la fiction ne permet pas toutes les libertés. Picasso a dit : « Art lets you get away with murder.<sup>6</sup> » Est-ce vraiment le cas? Est-ce que l'on peut réellement tout mettre sur le dos de l'art? Juliana Starr fait le lien entre l'écriture de Judith Gautier et les paroles du célèbre peintre en expliquant que la poésie naîtrait de la violence, mais que le contraire serait tout aussi vrai, comparant l'épée d'un des personnages à la plume de l'écrivain. L'on pourrait voir l'auteur comme un Dieu ayant le destin de ses personnages entre ses mains, pouvant mettre fin à leur existence d'un seul trait. Dans ce contexte, je suis d'accord, l'art nous permet de tuer nos personnages et nous laisse même le loisir de désigner leurs dernières paroles. Mais l'art nous laisse-t-il vraiment toute la latitude? La fiction a-t-elle ses limites? Permet-elle la publication de propos ouvertement racistes, homophobes, sexistes, bref de la diffamation contre un groupe ou une personne? Peut-on se cacher derrière le fait que ce n'est pas réel pour porter atteinte à l'intégrité de quelqu'un sans en subir les conséquences? Faut-il empêcher la propagation d'œuvres pouvant porter atteinte à autrui et par ce fait même poser la limite de la liberté d'expression par la violence? Ou bien au contraire, publier des essais, des romans, des articles venant choquer le lecteur ne conduit-il pas à un débat des idées? Venir heurter la sensibilité d'une personne ne joue-t-il pas alors un rôle critique? N'est-ce pas un moyen pour ne pas se laisser endormir par des propos avec

---

<sup>6</sup> Starr, J. (2013). Less is Gore: Graphic Violence in the Fiction of Judith Gautier. *Women in French Studies*, 21, 37.

lesquels il n'y a rien à redire, avec lesquels nous sommes constamment en accord? Et si nous nous trouvons en contradiction avec une idée, faut-il alors la censurer sous peine qu'elle nous choque comme ce fut le cas de la pièce SLAV?

L'écriture de la violence offre une possibilité critique, mais aussi celle d'exutoire, de défoulement. Des fantasmes de violences peuvent se canaliser dans l'écriture pour plusieurs raisons. La première étant que cette énergie peut arriver à blesser des gens autour soi, qu'il s'agisse des paroles et même des actes : « [...] la littérature, est le codage ultime de nos crises, de nos apocalypses les plus intimes et les plus graves.<sup>7</sup> » Julia Kristeva continue en proposant l'idée qu'en fait l'écrivain utiliserait l'écriture pour se débarrasser lui-même de ce qui serait tapi au plus profond de son être, ce qui pourrait faire de lui quelqu'un de violent. Qu'il serait fasciné par ces sujets noirs (l'abject, la violence, la haine, l'horreur, etc.)! Cette fascination, pour arriver à la mettre sur papier, il doit se l'imaginer, s'y projeter et dès lors il pervertit sa vision et son écriture. En cela, la littérature arriverait à dire la vérité, celle qui n'est pas belle, trop crue en mettant l'accent d'abord sur la forme. L'auteure explique qu'en faisant cela, en couchant sur papier cette vérité, en montrant et en décrivant la violence, l'écrivain pourrait de ce fait même se départir de sa perversion. Parce qu'il accepterait cette part d'ombre en lui et en l'exploitant, il remonterait la pente qu'elle lui a fait descendre pour enfin renaître, à la manière d'une purge.

---

<sup>7</sup> Kristeva, J. (1980). *Pouvoirs de l'horreur: essai sur l'abjection*. Paris : Éditions du seuil, 246.

## 1.4 L'intention du cadre

### 1.4.1 L'environnement

Personnellement, il me fallait un cadre solide, lui-même propice à la violence pour y établir mon histoire. Et par le fait même, me demander quel serait le contexte le plus efficace pour explorer la violence. Le roman d'anticipation dystopique est, selon Valérie Stiénon, une façon d'explorer les tabous et les préoccupations d'une société. Il permet d'extrapoler les erreurs du passé pour arriver à montrer ce qui pourrait se produire si elles ne sont pas corrigées, comme le propose son article :

[ce genre littéraire] se rapproche aussi des ambitions de la politique-fiction et des procédés de l'anticipation scientifique. [...] Pourtant, ce sont moins les innovations technologiques et politiques elles-mêmes, que les spéculations, les craintes et les tabous dont elles sont porteuses qui font l'objet de ces fictions.<sup>8</sup>

La dernière phrase de cette citation fait inévitablement écho à l'une des intentions que peut prendre l'écriture de la violence fictive, soit porter un message, au risque du didactisme. Est-ce que le roman d'anticipation est le meilleur cadre pour une écriture véhémente? Est-ce que le décor d'une histoire atroce doit refléter la nature des événements qui s'y trouvent? Ou bien est-ce que des circonstances terribles ont toutes autant d'effets dans un environnement calme et paisible? Est-ce que le fait qu'une histoire se passe dans un monde différent de celui du lecteur enlève du poids à ce qui

---

<sup>8</sup> Stiénon, V. (2012). Dystopie de fin du monde : une poétique littéraire du désastre. *Culture*. Récupéré de [http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre)

est raconté? Jean-François Chassay explique : « Une fiction ne sert pas à mettre en ordre la pensée, mais assurément à mettre en ordre (à rendre cohérent) certains aspects d'un monde qui révèlent au lecteur le sien.<sup>9</sup> » Dans ce cas est-ce que le cadre importe finalement ou bien le principal est qu'il soit fictif? Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait un cadre plus propice qu'un autre à l'écriture de la violence.

En créant un climat catastrophique, dans le cadre d'une fiction d'anticipation, l'apocalypse me semblait un aboutissement logique à la violence. Le roman d'anticipation ne conduit pas nécessairement à l'apocalypse ou à la post-apocalypse, mais cela me paraissait un cadre approprié pour explorer la violence du monde dans la fiction. Tout comme l'écriture de scènes de crime arrive à explorer les propres peurs du lecteur, celles provenant du monde qui nous entoure me semblaient tout aussi importantes à exploiter. Selon la pensée de Bozetto : « [...] la SF relève de la perspective dite "réaliste" ou "mimétique".<sup>10</sup> » Pour être crédible, le texte de science-fiction doit créer une narration cohérente, qui répond à sa propre logique. Il me fallait alors une destruction plausible. Combinant ainsi ces deux notions, une apocalypse causée par des catastrophes naturelles m'apparaissait une bonne façon de détruire le monde et de créer ainsi un environnement hostile à l'homme, me basant sur les propos de Pierre Barriot :

Malgré cette mise en garde et pour la première fois dans l'histoire de l'univers, l'homme met en péril l'avenir de l'humanité en saccageant l'air, l'eau et la terre. La perturbation globale de l'atmosphère et du climat, engendrée par la pollution, menace la vie sur terre à très court terme [...] Une hausse moyenne de la température terrestre de 2 à 5 degrés est donc à prévoir au cours de ce siècle, avec pour

<sup>9</sup> Chassay, J.-F. (2005). L'alpha et l'oméga. Le temps catastrophique dans *Des Anges mineurs* d'Antoine Volodine. [Chapitre de livre]. Dans J.-F. Chassay, A. É. Cliche et B. Gervais (dir.), *Des fins et des temps*. (p. 215-246). Montréal : Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 241.

<sup>10</sup> Bozetto, R. (2007). *La Science-fiction*. Paris : Armand Colin, 8.

conséquence de graves perturbations du régime des pluies, une fonte de la calotte glaciaire, une élévation du niveau des mers et un arrêt des courants océaniques. L'effet du réchauffement climatique se traduit par une rupture des équilibres naturels, avec en particulier un accroissement de l'évaporation et une désorganisation du cycle hydraulique. Cette rupture d'équilibre est susceptible d'engendrer une exacerbation des catastrophes dites naturelles et une précipitation des événements météorologiques extrêmes, tels que tempêtes, cyclones, tornades, inondations ou bien canicules et sécheresses.<sup>11</sup>

D'un point de vue biblique, l'apocalypse est en soi une écriture de la violence, représentant le jugement dernier, le moment où la vie sur terre prend fin tel que Dieu l'a décidé en faisant chuter ses anges rebelles, jaloux d'un amour inconditionnel, en créant le déluge ou en abandonnant le monde terrestre aux flammes de l'enfer. D'un point de vue scientifique, l'apocalypse pourrait être le moment où le soleil s'éteindra et où toute forme de vie disparaîtra. Bref, il s'agit dans tous les cas de la fin de quelque chose, soit de la vie en général, de l'humanité ou bien d'un mode de vie particulier et accompli dans la violence.

La post-apocalypse est une autre façon de représenter cette fin, mais aussi d'imaginer comment l'humanité continue à vivre après des événements tragiques. Peut-être est-elle autant illustrée dans le domaine des arts parce qu'elle aide à comprendre cet achèvement. Mais peut-être aussi parce que c'est plus facile pour l'auteur ou pour le lecteur de situer cette fin comme un événement du passé : « Son aboutissement reconnu comme crise en acte, effondrement abouti, arrêt ou suspension infinie d'où la fiction semble devoir repartir. Comme si la fin ne pouvait se penser qu'à la condition d'être derrière nous...<sup>12</sup> » Cette citation tend à démontrer que le phénomène de la fin

<sup>11</sup> Barriot, P. (2000). *Les diables sont déchaînés*. Lausanne : L'Age d'Homme, 148-152.

<sup>12</sup> Chassay, J.-F., Cliche, A. É. et Gervais, B. (dir.). (2005). Présentation. [Chapitre de livre]. Dans J.-F. Chassay, A. É. Cliche et B. Gervais (dir.), *Des fins et des temps* (p. 7-14). Montréal :

est souvent trop pénible à concevoir, à mettre en scène, et qu'il faut y pallier en créant un univers post-apocalyptique où un nouveau départ est possible. La pensée de la mort crée chez plusieurs un sentiment d'angoisse. Ne pas savoir ce qu'il y a après (si après il y a) et surtout que la fin reste inéluctable, se révèle un sentiment violent. Alors, imaginer la fin de la civilisation humaine ou de la vie telle que nous la connaissons peut paraître encore plus improbable, insurmontable. Imaginer qu'un renouveau existe est un moyen de se protéger, un besoin d'espérer.

#### 1.4.2 L'angoisse des extrêmes

La diégèse de mon roman se passe dans des environnements diamétralement opposés. Il s'agit d'une grande ville d'une part, de terres désolées à la suite de catastrophes naturelles d'autre part. La ville est un endroit bondé où l'organisation de celle-ci et la construction des bâtiments ne suivent aucune logique. Les structures sont précaires, construites avec les matériaux à portée de la main. Elle apparaît comme un labyrinthe étouffant. À l'extérieur de la cité, il n'y a que d'immenses espaces vides et ravagés, et y survivre est presque impossible. La cité se révèle un endroit où la vie est un combat constant et où seuls les plus forts arrivent à s'y tailler une place. Elle exige une volonté et une discipline constantes pour arriver à y survivre. La désolation, la surpopulation et la surabondance de structures, de matériaux et de déchets provoquent un sentiment d'angoisse. Les personnages ont autant cette impression d'étouffer lorsque les bâtiments semblent se refermer sur eux que lorsqu'ils se retrouvent confrontés à l'immensité stérile des paysages. Le regard se perd sur l'horizon ou sur les arêtes vertigineuses. L'œil n'aime pas les extrêmes, il recherche des courbes, une sorte d'équilibre des formes et des grandeurs. Le lecteur n'a plus de repères, il se sent instable et c'est ce cadre angoissant, violent qui arrive à faire comprendre ce qui s'y

déroule. L'anticipation, la science-fiction, l'apocalypse et les espaces imaginés ébranlent les références réalistes du lecteur et le font basculer dans un autre univers. Les codes mis en place par ces genres littéraires sont certes connus, mais ils permettent néanmoins de créer un climat de mystères. Cependant, pour obtenir cette impression de malaise, de désarroi face à tant d'éléments inconnus, il faut que ces derniers soient réfléchis et plausibles.

### 1.5 La désensibilisation émotionnelle

L'aspect thérapeutique de la violence dans la fiction a déjà été abordé, mais qu'en est-il d'une trop grande exposition à celle-ci? L'humain est un être résilient qui arrive à s'adapter à plusieurs situations. Il parvient à se désensibiliser pour se protéger et c'est cette faculté d'adaptation qui peut être inquiétante, car l'homme s'habitue à la violence. La question de la désensibilisation face à cette dernière dans les médias a fait l'objet de nombreuses recherches et d'expérimentations. Stucki et Squillaci comparent les résultats de plusieurs chercheurs avec leur étude réalisée auprès de 201 élèves âgés de 12 à 16 ans. Bien que leur analyse repose exclusivement sur les divertissements électroniques, ils établissent plusieurs liens avec le cinéma et la télévision. En citant le travail de Fanti et al., ils expliquent qu'après seulement 18 minutes d'exposition à des scènes de films violents, on observe une baisse de l'empathie chez les personnes soumises au test. Dans un autre article, ils démontrent la corrélation entre des scènes violentes et une baisse de réactions négatives par rapport à celles-ci :

Several studies have shown that in the long run, habitual exposure to media violence may reduce anxious arousal in response to depictions of violence. Research has found that the more time individuals spent watching violent media

depictions, the less emotionally responsive they became to violent stimuli (e.g., Averill, Malstrom, Koriat, & Lazarus, 1972) and the less sympathy they showed for victims of violence in the real world (e.g., Mullin & Linz, 1995).<sup>13</sup>

En plus du manque de réactions occasionnées par ces images, l'article présente les recherches de Fanti et al. avançant non seulement qu'une désensibilisation existe, mais également des sentiments de joie et d'appréciation face à la consommation de médias violents. Pour démontrer ce fait, ils conduisirent une expérience auprès de 303 étudiants ayant une moyenne d'âge de 23.7 ans :

The study explored desensitization both as an outcome of habitual media violence usage and as a situational antecedent of aggressive cognitions and behavior. Furthermore, it included both SCL and subjectively experienced affect as indicators of desensitization and considered both negatively and positively valenced affective responses. Finally, it compared violent clips with two other types of arousing media stimuli, namely, sad and funny films, to examine the content specificity of the effects. In support of our hypotheses and in line with previous research, reviewed in the introduction, the findings provide some support for the desensitization hypotheses. Our findings suggest that the more individuals habitually used violent media contents, the less physiological reactivity they showed to a violent film clip presented to them in a laboratory setting.<sup>14</sup>

Des résultats similaires furent obtenus avec des jeux vidéos violents (JVV) : « L'utilisation régulière de JVV est un facteur de risque qui favorise la DE [désensibilisation émotionnelle] et diminue l'empathie envers autrui, comme démontré dans d'autres recherches (Funk et al., 2003; Staude-Müller et al., 2008;

---

<sup>13</sup> Barbara, K., Berger, A., Felbert, J., Huesmann, L.R., Kirwil, L. et Möller, I. (2011). Desenzitization to Media Violence: Links With Habitual Media Violence Exposure, Agressive Cognitions, and Agressive Behavior. *Journal of Personality and Social Psychology*, 100(4), 631

<sup>14</sup> Ibid. p. 642

Fanti et al., 2009; Engelhardt et al., 2011).<sup>15</sup>» Une fois ces résultats validés, peut-on dire pour autant qu'il existe un lien direct entre les JVV et les agressions dans la réalité? Peuvent-ils amener quelqu'un à commettre un acte regrettable? Selon mes recherches, ce ne serait pas le cas. En effet, le centre canadien d'éducation aux médias et de littératie numérique ainsi que les deux articles cités plus haut vont dans ce sens. Il est vrai que certains individus sont influencés par les JVV, mais aussi par n'importe quel média présentant un contenu véhément. Cependant, les personnes affectées par ces images se trouvent habituellement dans des milieux très difficiles favorisant de tels comportements :

Les JVV agissent comme révélateurs et amplificateurs d'émotions et de conduites déjà présentes, pouvant servir de stimulus à une personne ayant décidé de passer à l'acte. En d'autres termes, ils ne permettent pas de devenir violent, mais peuvent rendre violents les sujets prédisposés à le devenir. Selon le modèle en spirales de Slater, Henry, Swaim, et Anderson (2003) (Downward Spiral Model), les sujets à risque de conduites agressives tendent à privilégier les médias violents. Un processus circulaire s'enclenche, une sorte de cercle vicieux, dans lequel la violence engendre toujours plus de violence. La question de savoir quels sont les sujets prédisposés à l'usage des médias violents se pose.<sup>16</sup>

Donc, l'influence récurrente de la violence ne peut pas, dans la majorité des cas, changer les comportements, mais arrive à endormir les réactions naturelles telles que l'anxiété et la crainte jusqu'à créer du plaisir. D'un point de vue personnel, je sais qu'une longue exposition à des scènes de ce genre m'accoutume à leur visionnement jusqu'à devenir ennuyant. Mais est-ce que je pourrais vraiment dire que je suis désensibilisée? Y a-t-il une différence entre l'habitude et la DE?

---

<sup>15</sup> Stucki, G. et Squillaci, M. (2016). Jeux vidéos violents: leur impact sur la désensibilisation émotionnelle des jeunes. *Revue européenne de psychologie appliquée*, 66(5), 258.

<sup>16</sup> Ibid. p. 252.

Je crois qu'il faut nuancer et ne pas conclure qu'une exposition à la violence dans les médias crée des comportements agressifs. Il faut un environnement propice à ce genre de comportements, un manque de contrôle ou de suivis parental et probablement une prédisposition psychique à ce genre d'influence, allant jusqu'à ne plus différencier la réalité du virtuel. Les JVV pourraient, tout comme l'écriture, servir d'exutoire. Cela rejoint l'un des points de l'article du centre canadien d'éducation aux médias et de littératie numérique expliquant que le nombre de crimes violents chez les jeunes diminuerait chaque année depuis l'arrivée de ces divertissements.

Sur le plan de l'écriture, une certaine DE peut se produire, mais hypothétiquement à moindre effet, car dans la lecture d'une scène, l'imagination de chacun agit comme une censure. Même si le livre nous ébranle, il y a, je pense, moins d'impact à imaginer ces scènes qu'à les visionner. Il faut cependant nuancer mon propos. Tout dépend ici de l'imagination ainsi que du bagage de connaissance propre à chacun, mais aussi de la manière dont les scènes sont décrites. Une scène avec peu de description aura un effet variable chez le lecteur. Prenons l'exemple d'une phrase comme « la voiture prit feu, emprisonnant ses deux passagers dans un véritable four ». Cet incendie fait vivre une image qui sera différente selon chacun. Si l'on est quelqu'un de sensible, notre esprit censurera les hurlements des victimes et l'odeur de la chair brûlée. Ou encore, si l'on décrit une amputation, peut-être qu'une personne n'aura pas l'imagination nécessaire pour se représenter ce que cela peut impliquer, malgré les détails inclus dans le texte, alors qu'une scène, une image, le montrera clairement. De manière volontaire ou non, lorsqu'on lit une scène où des actions violentes ont lieu, on fait appel à ce que l'on a déjà vu. L'image que notre esprit formera se basera sur notre souvenir. C'est pour cela que je dis que l'image a un plus grand impact, il marque plus fortement l'imagination et l'influence. Toutefois, si une désensibilisation est possible même sur le plan littéraire, est-ce

qu'elle ne serait pas également possible au niveau de l'écriture? Est-ce que se projeter répétitivement dans des situations violentes ne pourrait pas également créer une habitude? La recherche de Bannour Rachid<sup>17</sup> indiquerait que pour arriver à guérir quelqu'un de son inhibition face à un traumatisme, une désensibilisation émotionnelle se produit par la répétition de l'écriture de cette même situation. À force de se mettre dans un contexte violent, les gens arrivent à s'y habituer. Ne serait-ce pas la même chose avec n'importe quelle création? À continuellement travailler sur une scène j'arrive à ne plus voir les victimes, le sang et les détails.

---

<sup>17</sup> Bannour, R. (2009). *L'écriture expressive et ses effets. Approche cognitivo-émotionnelle*. (Thèse de doctorat). Université de Provence.

## CHAPITRE II

### LA DÉSHUMANISATION

La désensibilisation émotionnelle traitée dans le chapitre précédent m'amène à aborder la déshumanisation et les comportements jugés violents. Il me semblait important de m'y attarder, car ces aspects sont mis de l'avant dans mon texte de création. Mon exploration de la violence prend ici un aspect plus sociologique, tentant de cerner les mécanismes et les dispositions propres au genre humain pour encourager de tels actes.

#### 2.1 L'autre

Selon Claire Sourp<sup>18</sup>, la violence est avant tout une question de distanciation. Elle se manifeste quand on ne comprend pas l'autre, qu'on n'arrive pas à se cerner soi-même ou lorsque l'on crée une barrière avec celui qui est différent et qu'on rejette. Parce que l'on refuse d'abolir cette distance, on peut ainsi discriminer ou marginaliser autrui. Cela rejoindrait les propos de Myriam Revault D'Allones selon qui le principe même de la déshumanisation doit se faire sur autrui. Arriver à enlever à celui qui nous fait face toute humanité, le rendant proche de l'animal. On lui retire toute ressemblance avec soi pour non seulement ne plus le reconnaître comme être humain, mais également pour que lui-même ne se considère plus comme tel : « Et donc, ce à quoi il nous est impossible de nous soustraire, c'est la *négation* : qu'elle soit extermination immédiate, destruction lente, mais surtout déshumanisation, perte

---

<sup>18</sup> Sourp, C. (2013). *Mario Vargas Llosa : une écriture de la violence*. Rennes : Presses Universitaire de Rennes.

de l'identité du visage, autrement dit de la reconnaissance du semblable. <sup>19</sup>»

Pour que l'autre devienne complètement insignifiant, il faut tout rapporter à soi, ne penser qu'à sa propre personne. Des situations et des conditions extrêmes arrivent à changer un homme ou un groupe. Ce fut le cas dans les camps de concentration lors de la Deuxième Guerre mondiale. Tout d'abord, les Juifs emprisonnés n'étaient plus des hommes, mais des numéros, sans aucune identité, ne pensant qu'à survivre. Chacun ne pouvait que se concentrer sur ses propres ressources pour tenter de survivre : « Se rendre insensible, se rendre inhumain, aussi incapable de générosité que de pitié, c'était la condition pour survivre dans les camps »<sup>20</sup>. Cette forme d'animalité, Grimaldi l'a décrite comme étant l'humanité déshumanisée. L'inhumain consisterait à : « Refouler la tendance spontanée de la vie à s'épancher et se communiquer en une autre, et s'approprier la vie des autres, comme si on la vampirisait. »<sup>21</sup>

Mais pourquoi agir ainsi? Pourquoi retirer ce qui reste finalement à sa victime? Si elle a déjà tout perdu, pourquoi s'attaquer à ce qui lui reste de dignité? Pourquoi s'entêter à détruire quelqu'un d'aussi vulnérable? Parce qu'ainsi il est beaucoup plus facile à éliminer. Une fois qu'il a perdu jusqu'à son nom, réduit à obéir pour survivre, replié dans ses derniers retranchements, lui ôter la vie revient à lui faire la faveur de le délivrer de sa misérable condition :

Détruire l'apparence physique avait donc plusieurs fonctions : réduire les capacités de résistance et d'opposition, avilir l'autre et détruire l'image qu'il se faisait de lui-même afin de le désespérer, éliminer en affaiblissant, enfin atténuer la

---

<sup>19</sup> Revault D'Allonnes, M. (2002). *Fragiles humanité*. Paris : Aubier, 184.

<sup>20</sup> Grimaldi, N. (2011). *L'inhumain*. Paris : Presses universitaires de France, 72.

<sup>21</sup> Ibid. p. 77

culpabilité de ceux qui ne faisaient alors plus qu'achever,  
fonction mieux acceptée par la conscience.<sup>22</sup>

Donc, c'est en faisant en sorte que les autres n'aient plus rien à voir avec soi, par une complète déshumanisation, que l'on peut accomplir les pires actes de violence envers eux. En les considérant indignes d'une quelconque pitié, ils méritent ce qui leur arrive.

Un moyen de motivation souvent employé par les supérieurs de combattants consiste à faire naître en eux une sorte de dégoût, de haine, envers les ennemis. Si on les convainc que ceux-ci veulent détruire ce qu'ils aiment, ces derniers seront plus portés à se débarrasser d'eux pour protéger ce qui leur est cher. Mais en agissant ainsi ne font-ils pas preuve d'inhumanité? Est-ce que traiter l'autre avec si peu d'égard ne reviendrait pas aussi à se déshumaniser soi-même? À renoncer à cette fraternité dont parlait Grimaldi? Il y a évidemment une grande différence entre l'état de déshumanisation à laquelle se trouvent réduites les victimes et l'inhumanité dont font preuve les bourreaux. La violence envers autrui est possible ou encore plus facile lorsqu'on modifie la façon de concevoir son prochain. Il a l'impression de s'en prendre à une créature bien loin de ce qui le définit.

## 2.2 L'obéissance

### 2.2.1 L'acceptation

Philip Zimbardo explore différents volets pouvant expliquer des comportements divergents jugés violents, voire criminels. Il reprend entre autres l'idée de C.S. Lewis selon laquelle l'une des principales raisons pour laquelle se produisent des actes

---

<sup>22</sup> Santuret, J. (1996). *Le refus du sens. Humanité et crime contre l'humanité*. Paris : ellipses, 39.

dépravés et violents tient souvent à cette réaction très humaine qui consiste à ne pas vouloir être rejeté des autres :

I believe that in all men's lives at certain periods, and in many men's lives at all periods between infancy and extreme old age, one of the most dominant elements is the desire to be inside the local Ring and the terror of being left outside....Of all the passions the passion for the Inner Ring is most skilful in making a man who is not yet a very bad man do very bad things.<sup>23</sup>

Le besoin qu'a l'homme de se faire accepter aurait souvent prévalu dans son histoire, que ce soit au travail ou dans sa famille, mais surtout de se voir inclus au sein du groupe de ceux que l'on admire, qui nous sont supérieurs, que l'on envie, décrit comme étant le cercle intérieur selon Lewis. En effet, qui dans sa vie n'a pas eu envie d'être populaire à l'école ou de se démarquer des autres au niveau professionnel? Beaucoup rêvent d'avoir du succès, de se faire reconnaître dans la rue ou d'être adorés par le public. Le thème du succès et de l'acceptation est très utilisé dans l'écriture, au cinéma ou à la télévision parce que cela permet entre autres de rejoindre un plus grand auditoire. Selon Zimbardo, la pression sociale a été identifiée comme un moyen efficace pour réussir à faire faire aux gens, particulièrement aux adolescents, des choses étranges, dérangeantes, n'importe quoi pourvu que l'on se fasse accepter. Toutefois, ce désir de faire partie du cercle intérieur vient avant tout de soi, de la pression que chaque individu se met sur soi pour faire en sorte d'être accepté. C'est un besoin de reconnaissance, et pour y parvenir, beaucoup sont prêts à endurer de douloureux et humiliants rites de passage. C'est le principe des initiations, dans différents lieux sociaux, que ce soit l'université, l'armée, les clubs, les cultes religieux, etc.

---

<sup>23</sup> Zimbardo, P. (2007). Investigating Social Dynamics. Power, Conformity, and Obedience. [Chapitre de livre]. Dans *The Lucifer Effect* (p. 258-296). New York : Random House, 258.

Mais pourquoi endurer de tels traitements? Lewis explique qu'une des forces motivationnelles est la peur d'être laissé de côté, rejeté. Et c'est cette peur qui arrive à modifier les comportements, les valeurs et les attitudes. Cette menace d'un bannissement du cercle peut pousser des individus à poser des gestes déplacés, des actes qu'ils n'auraient jamais osés. Zimbardo donne un exemple extrême et très peu courant d'un tel comportement pour démontrer jusqu'où cela peut aller : celui d'une enseignante ayant eu des relations sexuelles avec cinq de ses étudiants, leur procurant drogue et alcool par la même occasion. Elle a avoué aux autorités qu'elle avait agi ainsi pour faire partie des groupes de jeunes et ainsi acquérir de la popularité auprès des élèves. Lewis continue en expliquant que l'influence sur autrui se fait très souvent de façon subtile, en charmant, en séduisant l'intéressé.

To nine out of ten of you the choice which could lead to scoundrelism will come, when it does come, in no very dramatic colors. Obviously bad men, obviously threatening or bribing, will certainly not appear. Over a drink or a cup of coffee, disguised as a triviality and sandwiched between two kokes [...] It will be the hint of something, which is not quite in accordance with the technical rules of fair play, something that the public [...] would never understand. [...] But something, says your new friend, which « we » - and at the word « we » you try not to blush for mere pleasure – something « we always do ». And you will be drawn in, if you are drawn in, not by desire for gain or ease, but simply because at that moment, when the cup was so near your lips, you cannot bear to be thrust back again into the cold outer world. It would be so terrible to see the other man's face [...] turn suddenly cold and contemptuous, to know that you had been tried for the Inner Ring and rejected. And then, if you are drawn in, next week it will be something a little further from the rules, and next year something further still, but all in the jolliest, friendliest spirit. It may end in a crash, a scandal, and penal servitude; it may end in millions, a peerage and giving the prizes at your old school. But you will be a scoundrel.<sup>24</sup>

Lewis démontre ainsi à quel point le mal semble banal, presque anodin et qu'une fois

---

<sup>24</sup> Ibid. p. 259-260

que l'on accepte de s'engager, l'on devient prisonnier d'un engrenage qui ne fait qu'inexorablement nous amener plus loin, dépasser le point de non-retour, où l'on devient trop impliqué pour espérer s'en sortir sans se salir, par exemple dans un cas de fraude où dénoncer les autres reviendrait à se condamner par la même occasion à payer une amende, à perdre son emploi ou dans un cas extrême à passer du temps derrière les barreaux.

### 2.2.2 L'autorité

Selon le sociologue Wolfgang Sofsky, l'obéissance à l'autorité est probablement l'une des raisons les plus courantes pour expliquer des actions violentes. L'autorité en place fait souvent office de loi. Elle apparaît avoir plus de droits et semble toujours posséder les réponses aux diverses questions posées et il est alors facile de lui obéir aveuglément lorsqu'elle demande d'exécuter une action. D'après Sofsky, les gens assument que la violence est par définition illégale et l'autorité ne ferait jamais quelque chose allant contre la loi. Donc ce que demande l'autorité ne peut être violent<sup>25</sup>.

Lors du procès d'Eichmann à Jérusalem, la question de l'obéissance fut majeure pour tenter de comprendre le personnage. Le texte d'Hannah Arendt interroge la contradiction de l'obéissance : « Il était coupable parce qu'il avait obéi, et pourtant l'obéissance était considérée comme une vertu.<sup>26</sup> » L'obéissance est par définition une bonne chose, un comportement désiré par n'importe quel supérieur, mais aussi par la société promouvant un code de conduite et une obéissance parfaite à celui-ci. Le problème n'est pas l'exécutant, mais bien l'autorité en place et surtout le résultat

---

<sup>25</sup> Sofsky, W. (1998). *Traité de la violence*. (B. Lortholary, trad.). Paris : Gallimard.

<sup>26</sup> Arendt, H. (1991). *Eichmann à Jérusalem*. (A. Guérin, trad.). Paris : Gallimard, 400.

exigé par cette autorité. L'histoire est la plupart du temps écrite par les vainqueurs et les actes de chacun peuvent du jour au lendemain les transformer en héros ou en criminels de guerre : « Ce qu'il avait fait n'était un crime que rétrospectivement, et il avait toujours été un citoyen respectueux de la loi, car les ordres d'Hitler, qu'il exécuta certainement de son mieux, avaient "force de loi" dans le Troisième Reich.<sup>27</sup> » Est-ce que l'on peut alors vraiment blâmer l'obéissance? L'on pourrait condamner son manque de jugement, sa morale, mais dans les faits n'est-il pas préférable de ne pas questionner les ordres? Si un commandement fait office de loi, et qu'autour de soi, la population obéit à ces mêmes lois, n'est-il pas difficile, voire impossible de reconnaître la violence dans l'acte que l'on pose? Ou bien est-ce que la personne obéissant est tout aussi responsable parce que l'on considère qu'elle a toujours le choix? Mais est-ce vraiment le cas? Est-ce que l'on pourrait pousser le raisonnement jusqu'à dire qu'obéir à un ordre aurait un lien avec la déshumanisation? Est-ce que l'on perd son humanité, son sentiment de fraternité lorsque l'on croit faire la bonne chose, car l'autorité en place représente la loi, qui, si on suit Sofsky, ne peut paraître avoir tort? La loi est après tout écrite pour que l'autorité elle-même s'y conforme.

Harry Mulisch, présent lors du procès d'Eichmann, examina longuement l'accusé. Dans le cadre de son reportage, il fit plusieurs voyages pour s'imprégner des lieux qu'avait connus Eichmann et tâcher ainsi de le comprendre. Il rapporte les propos de l'ancien SS : « J'ai été habitué toute ma vie à l'obéissance, depuis ma chambre d'enfant jusqu'au 8 mai 1945, une obéissance qui s'est transformée pendant mes années d'appartenance à la SS en obéissance aveugle, en obéissance inconditionnelle. Mais que m'aurait apporté la désobéissance?<sup>28</sup> » Plusieurs SS et soldats se sont enlevé la vie, refusant d'exécuter ce qu'on leur demandait. Pourquoi

---

<sup>27</sup> Ibid. p. 46

<sup>28</sup> Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard, 89.

pas Eichmann? Eh bien à cause de son lien malsain avec l'obéissance. Mulisch relate qu'Eichmann affirmait qu'il n'aurait personnellement jamais donné l'ordre d'exterminer des milliers de personnes, mais puisqu'il les recevait, il les mettait volontiers à exécution. L'ordre, pour Eichmann, se situait bien au-delà de ses propres valeurs et les transcendait. Il devenait presque d'une nature mystique. Il était une obsession pour lui. C'est parce qu'il le voyait ainsi qu'il a désobéi à l'arrêt de la déportation des Juifs, car de son point de vue cela revenait à trahir ceux donnés par Hitler. Pour lui, la déité ne résidait pas en une personne, mais bien dans une parole, peu importe l'autorité qui la prononce et ce que cet ordre commande; il l'aurait toujours effectué avec autant d'application. Mulisch avance qu'il semblerait même qu'Eichmann ait volontairement désobéi aux ordres d'Hitler lorsque ce dernier voulut épargner quelques prisonniers pour les garder en réserve, car pour lui, Hitler trahissait ses propres ordres. Puis, lorsqu'il se fit arrêter par la police israélienne, il coopéra et répondit de bonne grâce à toutes leurs questions, car dorénavant, ceux qui donnaient les ordres, c'était la police. Ce fut le cas également lors de son procès : il obéit. Pour illustrer l'ampleur de son obsession, il a réclamé l'ordre de se pendre, car sans cette autorisation, il ne poserait jamais le geste. Son suicide ne pouvait se faire sans qu'on lui en donne la permission. C'est pourquoi Eichmann était incapable de se suicider : «Il a réclamé l'ordre de se pendre; tant qu'il ne l'aura pas reçu, il ne le fera pas, même s'il a la corde dans la main.<sup>29</sup>» Mulisch explique : « Il n'est pas tant un criminel qu'un être capable du pire.<sup>30</sup>» En effet, l'écrivain néerlandais compare l'ancien SS à une machine, incapable de se dérober aux ordres, sans distinction et sans morale. Il ne redoute pas tant que la machine influence les hommes, mais bien que ceux-ci engendrent en même temps que leur machine des hommes à l'image de leurs créations. Des hommes transformés, sans capacité d'analyse, se contentant de réagir, habités par des pulsions, dont les actes n'auraient à leurs yeux aucune nature

---

<sup>29</sup> Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard, 173.

<sup>30</sup> Ibid.

bonne ou mauvaise. Pour Mulisch, Eichmann correspond à sa vision du progrès : l'homme façonnerait la machine à son image et l'un et l'autre s'imbriqueraient trop parfaitement : « Cet homme parfaitement malléable, strictement insensible à la corruption et extrêmement dangereux est l'opposé du "rebelle". Il est exactement le contraire de celui qui ne veut pas entrer dans les rangs. Il est la machine toujours fiable. Il est l'homme qu'il faut, là où il faut. Il est l'idéal de la psychotechnique. <sup>31</sup> » Eichmann se trouvait à la fois ordinaire, un homme banal, mais également un être singulier parce qu'il ne possédait aucune liberté sur sa propre personne.

Après la Deuxième Guerre, plusieurs scientifiques se sont penchés sur cette question de l'obéissance, tels que Muzafer Sherif et Solomon Asch, tous deux ayant étudié le phénomène de conformité sociale<sup>32</sup>. Ils ont ouvert des laboratoires humains pour tenter de comprendre le processus pouvant pousser des soldats à tuer autant de personnes pendant la Seconde Guerre. Il apparaît difficile d'envisager une obéissance aveugle demandant de poser des actes violents contre autrui sans se rebeller. De manière abstraite, les gens peuvent bien choisir la désobéissance, mais dans une situation réelle, plusieurs paramètres entrent en jeu, venant altérer le jugement moral. Ainsi, dans ses laboratoires, Stanley Milgram invitait des civils à administrer des décharges électriques plus ou moins élevées à un élève (un acteur) si celui-ci ne donnait pas une bonne réponse à des questions. Les résultats furent alarmants :

Des gens ordinaires, dépourvus de toute hostilité, peuvent, en s'acquittant simplement de leur tâche, devenir les agents d'un atroce processus de destruction. [...] Si l'autorité leur demande d'agir à l'encontre des normes fondamentales de la morale,

---

<sup>31</sup> Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard, 185.

<sup>32</sup> Zimbardo, P. (2007). Investigating Social Dynamics. Power, Conformity, and Obedience. [Chapitre de livre]. Dans *The Lucifer Effect* (p. 258-296). New York : Random House, 262.

rare sont ceux qui possèdent les ressources intérieures nécessaires pour lui résister.<sup>33</sup>

Selon Jean-Jacques Frésard, la différence majeure entre ces civils et des soldats est que les premiers n'encouraient aucune conséquence s'ils décidaient de se rebeller alors qu'un combattant sait qu'il n'a pas le choix d'obéir aux ordres s'il ne veut pas recevoir de sanctions. Il n'a pas le droit de décider lui-même de ses propres choix. La notion d'obéissance dans l'armée est contradictoire. On va demander aux soldats une parfaite discipline, mais pas nécessairement de devenir un esclave à la solde de ses supérieurs. On ne lui demande pas d'être d'accord avec l'ordre reçu ou avec les objectifs du groupe dans lequel il se trouve, mais bien d'en être l'exécutant. Ce qui à mon avis revient peut-être au même, car pour se protéger psychologiquement, il va se convaincre qu'il fait la bonne chose ou qu'il est d'accord. Cet état d'esprit est désiré, car il est alors plus facile de se déresponsabiliser. Le sens moral ne disparaît pas, mais la position qu'on adopte face à celui-ci peut varier. Il éprouvera fierté ou humiliation selon la façon dont il aura rempli son rôle. Ce n'est plus l'acte en soi, mais son exécution qui aura une conséquence psychologique.

Lors du test de Milgram, de nombreux participants se mirent à dénigrer l'élève devant répondre aux questions. Ils devaient ainsi se convaincre que cette personne méritait son mauvais traitement et qu'elle était la seule responsable de son malheur. Ce rabaissement est en lien avec les tactiques de déshumanisation pour justifier son propre comportement. Selon les résultats du test, au fur et à mesure que l'intensité des décharges augmentait, il était plus difficile d'arrêter ou de revenir en arrière, car cela signifiait une remise en question du comportement. Ainsi il est plus éprouvant d'un point de vue moral de se questionner sur ses actions que de les justifier et de

---

<sup>33</sup> Frésard, J.-J. (2004). Des laboratoires de Milgram aux champs de bataille : quelques éléments de compréhension du comportement des combattants. *Revue internationale de la Croix-Rouge*, 86(853), 149. Récupéré de <https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5zbjip.htm>

persister dans son attitude jusqu'à la fin.

Frésard crée un parallèle entre les laboratoires humains et les champs de bataille. Les combattants ont la même attitude envers leurs ennemis, mais cette façon de penser est conditionnée par les autorités politiques ou morales. Ils ont ainsi un profond dégoût envers leurs ennemis créant alors une distance psychologique et même physique. L'autre devient visuellement différent en tout point et il est donc plus aisé de le châtier. Plus l'ordre provient d'une source élevée dans la hiérarchie, moins l'exécutant a de scrupules à faire souffrir la victime. Peut-on en conclure que l'exécutant considère que l'autorité a plus de droits sur la victime que la victime elle-même? Cela démontrerait encore une fois qu'au fond ce n'est pas l'ordre en soi qui importe, mais bien sa source. C'est ce que croit en tout cas Milgram lui-même. Il est important pour l'autorité d'appliquer les tactiques de conditionnement, entre autres par le dénigrement de l'ennemi, car une obéissance obtenue de façon volontaire est beaucoup plus efficace que celle acquise par la force. Une personne convaincue du bien-fondé de sa mission ou persuadée que la personne en face d'elle lui veut du mal suivra les ordres. Une personne qui se sent menacée d'obéir s'exécutera seulement le temps que dureront menace et surveillance directe. Il est donc primordial de manipuler les esprits.

Une autre tactique employée par l'autorité vise à déresponsabiliser au maximum ses subordonnés. C'est sur ce principe même qu'est basée toute l'opération de la « solution finale » pendant la Deuxième Guerre. Chaque soldat n'est que le simple maillon d'une chaîne de fonctionnement complexe où il est facile de nier son importance et son implication. Cet aspect de la division du travail est expliqué dans l'œuvre de Christopher Browning<sup>34</sup>. L'analyse de l'œuvre de Browning faite par

---

<sup>34</sup> Browning, C.R. (1992). *Ordinary Men. Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*. New York : HarperCollins.

Katia Szwec publiée sur le site de l'Institut Français de l'Éducation vient confirmer l'importance de la segmentation des tâches des soldats présents dans les camps.

Les aspects bureaucratiques et administratifs de la tâche à effectuer favorisent également la distanciation. Par la division du travail d'extermination, la collaboration avec d'autres unités, le déplacement de la tuerie vers les camps d'extermination, les tâches sont segmentées. Les hommes perdent alors pratiquement tout sentiment de responsabilité dans ces actions meurtrières : les responsabilités sont diluées.<sup>35</sup>

Eichmann clamait lui-même n'avoir jamais tué personne, ou en tout cas pas de ses propres mains. Ainsi, jamais il ne s'est senti coupable de quoi que ce soit. Parfois la conséquence de cette longue chaîne est si éloignée de soi que son résultat peut nous être étranger. De plus, il est facile lorsque notre action est pratiquement insignifiante de se dire que si on ne l'avait pas fait, n'importe qui nous aurait remplacés et qu'en définitive cela n'aurait rien changé. D'où l'importance d'une division du travail très précise telle qu'expliquée dans le texte de Hannah Arendt. Les personnes responsables des décisions prises dans les camps, de la solution finale par exemple, se trouvaient non pas près de l'acte final, mais à sa source : « L'on peut même penser que le degré de responsabilité augmente en général à mesure que l'on s'éloigne de l'homme qui manie l'instrument fatal de ses propres mains.<sup>36</sup> » Ainsi, la responsabilité de l'acte violent ne serait pas en fait dans les mains de celui qui exécute l'action, mais bien de celui qui en donne l'ordre. Mais peut-on dire que celui au bout de cette chaîne n'est qu'une victime? Que ses actes sont l'œuvre d'une machination plus grande et que le comportement violent n'est réellement jugé comme tel que s'il est en pleine connaissance et possession de ses gestes? Ou bien est-ce qu'être convaincu du bien-fondé de ses actes suffit à la reconnaissance de sa

---

<sup>35</sup> Szwec, K. (2013). Des hommes ordinaires. Dans *Institut Français de l'Éducation*. Récupéré de <http://ecehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/Shoah-et-deportation/ressources-pedagogiques/lectures/des-hommes-ordinaires>

<sup>36</sup> Arendt, H. (1991). *Eichmann à Jérusalem*. (A. Guérin, trad.). Paris : Gallimard, 399.

culpabilité?

Lors du procès d'Eichmann, la thématique de la banalité de la violence et du mal a également été explorée. La thèse d'Hannah Arendt repose sur l'idée que le mal n'est pas produit par des hommes vils et démoniaques, mais bien par des gens ordinaires. Eichmann fut imaginé comme quelqu'un d'ignoble et démoniaque, n'ayant plus rien à voir avec un homme, mais cette image ne vivait que dans l'esprit des gens, si bien que lorsqu'il éternue, Mulisch se fait la réflexion qu'il le fait comme un être humain normal. Les journalistes tentent alors de le retourner à l'ombre, de cultiver cette image de Satan : « On a écrit qu'il avait des yeux de vipère (France-Soir), et aussi que chacun d'eux était une chambre à gaz (Libération). En réalité, ils sont doux, presque de velours, ce qui n'en est que plus effrayant.<sup>37</sup> » L'aspect ordinaire d'Eichmann est pour l'écrivain néerlandais plus traumatisant, car alors personne ne peut imaginer ce que cache un tel homme. Arendt explique qu'il représentait « l'incarnation de l'"absence de pensée" chez l'être humain<sup>38</sup> ». Eichmann fut dépeint comme un homme tout à fait normal. Selon les juges, s'il était vraiment normal, il aurait dû s'apercevoir que la nature de ses actes était criminelle, qu'il agissait contre des codes moraux. Le problème n'est-il pas justement qu'il était « normal » dans le régime nazi et que pour voir ces choses qu'on lui reprochait, il aurait fallu qu'il soit une exception? Lui et ses nombreux compagnons étaient semblables, ne questionnant pas ce qu'on leur demandait, bien conditionnés par l'autorité en place. Il ne s'agissait pas d'hommes pervers ou sadiques. L'assistant du défendeur de Eichmann, Wechtenbruch, explique qu'après avoir discuté avec lui pendant des mois, il en a conclu que le prisonnier est l'homme le plus normal qui soit et qu'un million d'autres soldats pourraient se trouver à sa place aujourd'hui. Ils sont la preuve que beaucoup d'enrôlés auraient agi de la même manière et c'est cela qui provoque le malaise :

---

<sup>37</sup> Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard, 58.

<sup>38</sup> Arendt, H. (1991). *Eichmann à Jérusalem*. (A. Guérin, trad.). Paris : Gallimard, V.

Du point de vue de nos institutions et de notre éthique, cette normalité est beaucoup plus terrifiante que toutes les atrocités réunies, car elle suppose [...] que ce nouveau type de criminel, tout *hostis humani generis* qu'il soit, commet des crimes dans des circonstances telles qu'il lui est impossible de savoir ou de sentir qu'il a fait le mal.<sup>39</sup>

Donc, l'acte violent est-il réellement perpétré par son exécutant, ou bien la responsabilité ne va-t-elle pas plutôt à l'autorité l'ayant ordonné? En partageant-ils la responsabilité? À parts égales? Le geste se trouve-t-il plus important que l'ordre qui y a conduit, car finalement seul le résultat de l'acte compte? Mulisch reproche à Eichmann de justement faire la distinction entre les deux. Est-ce que celui s'étant fait convaincre du bien-fondé de ce qu'il a accompli demeure réellement coupable de violence ou bien est-ce que la véritable personne violente se révèle celle qui ne se salit pas les mains, mais qui en reste pleinement consciente? Mulisch explique qu'Eichmann serait encore plus coupable que quelqu'un qui aurait cru en l'extermination juive, puisqu'il exécutait des hommes au nom d'un mouvement auquel il ne prêtait pas foi<sup>40</sup>. N'est-il pas facile, voire même réconfortant, de tenir chaque exécutant comme responsable? La peur viendrait en fait de la complexité de l'organisation de la chaîne de commandement, car chacun semble désengagé des conséquences de ses actes.

Sur le plan de l'écriture, l'autre est le lecteur, celui avec qui on a envie d'entrer en contact. L'imagination en littérature permet un plus grand dialogue avec son prochain. C'est-à-dire qu'elle permet de se mettre à la place de l'autre, de créer des situations semblables à ce que d'autres vivent, de leur donner une voix et de tenter de les comprendre. Il s'agit véritablement d'un échange et non pas d'un monologue. Jean-Paul Sartre explique que l'écrivain, pour faire exister son œuvre, a besoin de

---

<sup>39</sup> Ibid. p. 444

<sup>40</sup> Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard, 170.

son lecteur, que c'est par la lecture que l'objet devient art<sup>41</sup>. Ils ont besoin l'un de l'autre, car l'auteur ne peut écrire que pour lui-même. Il qualifie l'écriture comme une communication avec son public. En effet, selon Sartre, le lecteur intervient directement sur le travail de l'écrivain avec sa culture, sa place, sa vision et sa conception du monde et de la société. Réciproquement, l'auteur lui permet de voir l'image qu'il a d'eux et de lui-même. Il peut arriver à soulever les foules, mais aussi à les dénoncer, appelant un changement. Le dialogue peut en effet être de l'ordre de la dispute. Selon Mario Vargas Llosa, même si la violence arrive à un moment où elle semble banale, l'écrivain ne doit jamais la laisser devenir ordinaire et il doit faire en sorte que le lecteur ne l'accepte pas<sup>42</sup>. Écrire à son sujet, c'est remettre en question ses propres limites morales. La violence permet d'établir facilement un contact avec le lecteur parce qu'elle demeure humaine et fait partie de chacun d'entre nous avec plus ou moins d'intensité. Il faut la comprendre, et la littérature demeure un excellent moyen de le faire. Travailler sur des personnages commettant des atrocités aide à faire la part des choses, à ne pas être trop prompt à désigner un coupable, à nuancer et à comprendre les motivations derrière l'acte violent. Car bien que l'accusé nous semble démoniaque, l'étude des comportements violents et ses mécanismes nous montrent que bien souvent ces personnes nous ressemblent plus qu'on le voudrait. La lecture aide à cette compréhension de la nature humaine et ses penchants (souvent à ses dépens) violents.

---

<sup>41</sup> Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.

<sup>42</sup> Sourp, C. (2013). *Mario Vargas Llosa. Une écriture de la violence*. Rennes : Presses Universitaire de Rennes.

## CHAPITRE III

### LA GUERRE : UNE CONTRADICTION

#### 3.1 L'exception

Pour plusieurs, la guerre est l'exception. Tuer une personne est un acte barbare et inacceptable. Toutefois, tuer une personne voire des dizaines ou même des centaines dans un contexte armé semble plus facile à accepter :

Aucune violence n'est aussi dévastatrice que la violence de la guerre. Elle laisse des millions de morts, de mutilés, de gens marqués. Dans l'histoire universelle de l'Homo sapiens, la guerre fait partie des activités de prédilection. Visiblement, l'espèce humaine trouve plaisir à la guerre. Que ce soit par goût de l'aventure ou par besoin de liberté, par soif de sang, par honneur ou par sentiment du devoir, beaucoup veulent être présents quand les trompettes retentissent.<sup>43</sup>

Contrairement à un meurtrier, même dans le cas d'un homicide involontaire, qui passera du temps derrière les barreaux, un soldat sera acclamé et considéré comme un héros alors qu'il a intentionnellement enlevé la vie à de nombreuses personnes. Pourquoi serait-ce différent? Parce qu'il s'agit de son métier? Parce que l'autorité en place lui en a donné l'ordre? Après tout, lors d'une guerre les lois traditionnelles d'une nation sont abolies et l'on ne peut alors dire « tu ne tueras point. » Ceux qui défendaient cette idée même en temps de guerre étaient alors appelés des objecteurs de conscience, il s'agit de personnes refusant d'accomplir certains actes allant à

---

<sup>43</sup> Sofsky, W. (2002). *L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. (R. Simon, trad.). Paris : Gallimard, 144.

l'encontre de valeurs dictées par leur morale. Y a-t-il des causes justifiant l'utilisation de la violence? Est-ce qu'il y a des guerres justes? Est-ce que se battre pour sauver une population est une cause légitimant l'assassinat d'autres populations? Cette question, j'ai tenté de l'aborder dans ma création sans toutefois tenter d'y apporter une réponse définitive. Les doutes et les questions de Trois vont lentement gangréner le programme, créant une division au sein même de l'équipe. Une partie de celle-ci se bat pour regagner son humanité, les autres pour le pouvoir qui les asservit. Mais il n'y a pas d'opposition manichéenne entre ceux qui cherchent à retrouver leur humanité et ceux qui répondent aux ordres pour sauver leur peuple. Aucune de ces deux options n'est bonne ou mauvaise. Ce qui fait la différence n'est pas le choix, mais plutôt les actions que l'on pose au nom de cette décision.

Le texte de Frésard soulève d'autres questions quant aux buts visés par la guerre : « La violence inhérente à la guerre induit-elle nécessairement une montée aux extrêmes? La guerre est-elle par définition criminogène? Est-elle inéluctablement accompagnée d'un cortège d'atrocités?<sup>44</sup> » La guerre semble permettre le meurtre de masse, les hécatombes qui autrement seraient dénoncées. Est-ce que l'on se cache derrière elle pour justifier une vengeance? Est-ce que la guerre est la meilleure solution contre la violence? N'est-ce pas une contradiction, un contresens puisque la guerre ne peut pas être dépourvue de violence?

Le texte de Richard Norman tente une approche plus pacifique, proposant des solutions aux conflits basées sur des événements historiques, car pour lui, tout acte visant à tuer ne peut être justifié :

---

<sup>44</sup> Frésard, J.-J. (2004). Des laboratoires de Milgram aux champs de bataille : quelques éléments de compréhension du comportement des combattants. *Revue internationale de la Croix-Rouge*, 86(853), 147. Récupéré de <https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5zbjpp.htm>

We cannot justify the taking of life simply by saying that the refusal to take life is likely to lead to worse consequences. An adequate notion of moral responsibility implies that other people's responsibility for evil does not necessarily justify us in doing evil ourselves in order to prevent them. We cannot sacrifice some people for others and claim that we are justified by a utilitarian calculus of lives.<sup>45</sup>

Qu'est-ce que la guerre accomplie? En regardant les données historiques, un constat général revient souvent : chaque guerre sème la prochaine en une suite infinie. La violence engendre plus de violence. Pas seulement au niveau interpersonnel, mais également au niveau des relations entre les pays. Après une défaite, les conséquences pour les vaincus sont dictées par les vainqueurs. Cela engendre très souvent du ressentiment et l'idée d'une vengeance prend forme pour tenter de rétablir les injustices commises à l'égard des perdants. Un bon exemple en est la Première Guerre mondiale, que l'on a qualifiée comme étant la dernière, celle qui devait mettre fin à tous les conflits. Or, après le traité de Versailles, les Allemands ont beaucoup souffert des restrictions imposées à leur pays et ces récriminations ont été reprises par le parti national-socialiste conduisant à une guerre encore plus destructrice que la précédente.

Qu'elles sont alors les alternatives à la guerre? Selon Norman, la « résistance non violente » offre plusieurs moyens de faire pression sur les envahisseurs, tels que les grèves, les boycottages, les sièges, le sabotage et la désobéissance. Cette dernière fut entre autres utilisée par Gandhi de 1920 à 1934, qui encourageait les Indiens à ne plus obéir aux ordres des Anglais, à brûler leurs vêtements britanniques et à demeurer en silence des jours durant<sup>46</sup>. Gandhi fut influencé par l'essai d'Henry David Thoreau intitulé « Civil Disobedience » dans lequel l'auteur expliquait la

---

<sup>45</sup> Norman, R. (1995). *Ethics Killing and War*. Cambridge : Cambridge University Press, 207.

<sup>46</sup> Gerbet, T. ( 2018, 30 janvier). 10 citations de Gandhi, assassiné il y a 70 ans. *Radio-Canada*.  
Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1081092/10-citations-gandhi-assassine-mort-70-ans-inde>

nécessité de désobéir à une loi lorsque celle-ci est injuste. Thoreau fut emprisonné, refusant de payer l'impôt pour protester contre la guerre opposant les États-Unis et le Mexique, car il considérait cette guerre injuste et immorale, allant contre les principes de liberté prônés par son pays. Le boycottage et la désobéissance civile seront repris par le pasteur Martin Luther King, inspiré également par les écrits de Thoreau et encouragé par les actes de Gandhi, si bien que l'on peut aujourd'hui qualifier l'action non violente comme l'un des aspects les plus importants du gandhisme.<sup>47</sup>

Though we may still have problems in determining what counts as "non-violent" (is there a significant difference between blowing up an installation and dismantling it?), it is clear that we are talking about forms of non-military action, which do not involve deliberate killing or the deliberate infliction of physical injury.<sup>48</sup>

Plusieurs de ces méthodes fonctionnent jusqu'à un certain point, car elles prennent du temps à se réaliser. Les gouvernements attendent des résultats rapides et coupent court à ces tactiques avant qu'elles aient eu le temps de donner des résultats. Les tactiques non violentes sont souvent accomplies par la population, sans subvention, ressources significatives, ni entraînement ou organisation militaire. Qu'arriverait-il si les populations devaient suivre des exercices soutenus par des fonds et une organisation, pour se préparer à toute invasion ou attaque? Nous sommes en droit de nous demander jusqu'où pourraient aller ces moyens de résistances.

Certaines mesures non violentes sont aujourd'hui célèbres, telles que les événements connus sous le nom de Boston Tea Party, au cours duquel les colons américains,

---

<sup>47</sup> Unitarian Universalist Association. (1996). *The Power of Peace. Thoreau, Gandhi and King*. Dans *Unitarian Universalist Association*. Récupéré de <https://www.uua.org/re/tapestry/children/loveconnects/session8/power-of-peace>

<sup>48</sup> Norman, R. (1995). *Ethics Killing and War*. Cambridge : Cambridge University Press, 211.

appelés les Fils de la liberté, pendant la Révolution américaine, jetèrent à l'eau 342 caisses de thé anglais pour protester contre les taxes considérées comme beaucoup trop élevées<sup>49</sup>. Cet acte, bien que pacifique, fut l'un des moments clefs qui provoquèrent la guerre d'indépendance américaine. Un autre exemple est le refus de plusieurs pays, entre autres le Canada, à participer aux Jeux olympiques de Moscou en 1980 pour protester contre l'implication de l'Union soviétique en Afghanistan<sup>50</sup>. Ces alternatives ne sont pas sans failles et parfois elles échouent ou mènent à des conflits encore plus grands comme dans le cas du Boston Tea Party. Il apparaît toutefois important d'inclure ces stratégies dans les tactiques officielles de guerre. Avoir des options non-violentes planifiées et calculées serait profitable pour les nations qui verraient d'autres possibilités que l'offensive armée pour résoudre les conflits.

### 3.2 L'écriture de la guerre

La guerre a toujours imprégné les récits. Ceux des grands guerriers ont fasciné l'imagination des anciennes civilisations. La mythologie en est un bon exemple, il y est toujours fait mention de grandes batailles épiques telles que la guerre de Troie ou encore le Ragnarök, opposants les puissants dieux nordiques; d'un côté ceux désirant l'anéantissement de l'univers, de l'autre ceux cherchant à le préserver.<sup>51</sup> L'écriture de la guerre raconte également des faits armés réels comme le « Cycle des Croisades » qui relate, entre autres, dans des chansons de geste la prise de Jérusalem

---

<sup>49</sup> Boston Tea Party. ( 2018, 1<sup>er</sup> mai, 09 h 16). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 24 juillet 2018 de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Boston\\_Tea\\_Party](https://fr.wikipedia.org/wiki/Boston_Tea_Party)

<sup>50</sup> Jeux olympiques d'été de 1980. ( 2018, 18 juin, 22 h 17). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 24 juillet 2018 de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeux\\_olympiques\\_d%27été\\_de\\_1980](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeux_olympiques_d%27été_de_1980)

<sup>51</sup> Ragnarök. ( 2018, 22 juillet, 03 h 16). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 23 juillet 2018 de <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ragnarök>

ainsi que le siège d'Antioche à l'époque médiévale. Aujourd'hui encore plusieurs auteurs se penchent sur les conflits armés, et pas seulement dans les fictions. En effet, les nouvelles technologies permettent également aux soldats de relater ce qu'ils vivent et comment ils perçoivent leur situation par l'intermédiaire de blogues alors qu'ils se trouvent encore en territoire ennemi. Mais pourquoi créer des récits de guerre? Pourquoi ne pas se contenter des comptes rendus factuels et objectifs des historiens? Pourquoi s'intéresser à une approche plus subjective de l'histoire? Cela permet entre autres de plonger au cœur même des événements et transformer notre relation face à ceux-ci. Les points de vue et les opinions très personnels de ceux qui sont sur place apportent un regard nouveau sur ce qui s'est passé. Carla Fernandes se penche sur l'histoire littéraire du Paraguay lors de la guerre de la Triple Alliance et celle du Chaco. Toutefois, il est notable de clarifier que l'exemple utilisé par l'auteur n'a pas d'importance ici. Ce qui compte ce sont les concepts et la vision développés autour :

Il semblerait donc qu'il y ait une origine (historique) commune à deux idées reçues, toujours en vigueur, sur la littérature paraguayenne : l'affirmation qui consiste à dire que la production poétique est plus abondante que celle de la prose et l'interdépendance entre l'histoire et la littérature. Toutes deux découleraient de l'exaltation du genre épique considéré comme le plus apte à consigner les expériences du conflit, et donc à écrire la guerre, et à donner naissance à la future littérature nationale paraguayenne. L'épopée fonderait simultanément les bases de la littérature et de l'histoire nationale, dès lors mythifiées.<sup>52</sup>

Fernandes explique que les thèmes reliés à ces guerres sont, encore aujourd'hui préférés à d'autres événements et réalités culturelles plus actuelles. Ces conflits ont façonné le pays, mais aussi, ils ont instauré l'image, le symbole du récit épique et du héros. Les guerres étaient auparavant écrites par les vainqueurs et étaient, comme

---

<sup>52</sup> Fernan Fernandes, C. (2006). Écrire -ou ne pas écrire- la guerre: fonder une littérature nationale. Dans *Le Paraguay à l'ombre de ses guerres. Paris MAL-EHESS-IEP 17-19 novembre 2005*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/nuevomundo/1627>

elle le dit, mythifiées. Toutefois, des efforts sont faits pour donner la parole aux vaincus pour obtenir leur point de vue sur un affrontement. Par exemple le livre de Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*<sup>53</sup>, raconte l'arrivée des Espagnols en Amérique, et la manière dont les Indiens du Pérou ont vécu la défaite et la ruine de leur civilisation, l'interprétation qu'ils en ont alors faite, tout cela en passant par la mémoire collective des peuples autochtones encore présents dans ce territoire.

L'écrivain a la possibilité de démontrer qu'il n'y a pas qu'une seule version de l'Histoire. Il s'agit d'une grande qualité de la littérature et Fernandes aborde la reconnaissance que les gens ordinaires ont pour le travail de l'écriture : « Lorsque l'écriture de la guerre n'est pas immédiate, elle est médiatisée par la mémoire individuelle ou la mémoire collective : le texte se fait alors hommage et c'est par les mots que le territoire du Chaco, les vivants, les blessés et les morts sont honorés. <sup>54</sup>» Ainsi, les textes arrivent à créer un écho entre eux, les représentations littéraires deviennent des éléments d'une mémoire collective autour de la guerre, de ce que le pays en entier a vécu. Ils sont le témoignage de tous ceux que la désolation et la violence ont touchés, qu'il s'agisse du petit fermier obligé de quitter ses terres au simple soldat anonyme. Écrire la guerre est essentiel pour arriver à la comprendre, mais aussi pour ne pas oublier ceux qui y ont pris part et pour partager les expériences traumatisantes, douloureuses vécues par les soldats.

---

<sup>53</sup> Wachtel, N. (1971). *La vision des vaincus*. Paris : Gallimard.

<sup>54</sup> Fernandes, C. (2006). Écrire -ou ne pas écrire- la guerre: fonder une littérature nationale. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Récupéré de <https://journals.openedition.org/nuevomundo/1627>

### 3.3 La technologie

La guerre, ou plutôt la manière de la faire, a évolué à travers les siècles. Aujourd'hui, ce sont les robots qui révolutionnent les conflits armés. La question des nouvelles technologies soulève de nombreuses interrogations d'ordre éthiques et juridiques, car ces machines acquièrent désormais une liberté d'action. Elles établissent une distance importante entre la salle de contrôle et l'endroit où se déroule le combat. C'est le cas des pilotes de drones destinés à un usage offensif, puisque l'action se passe exclusivement sur un écran. Selon le texte de Sharkey, plusieurs pilotes de robots sont souvent exposés à des images de violence brutale qui, à force de répétition, deviennent presque banales. Confortablement installés, ces soldats ont plus la sensation de jouer à un jeu vidéo. On appelle cela la mentalité PlayStation :

En fait, il ne faut pas en faire toute une histoire. Je pensais que tuer quelqu'un serait cette expérience qui changerait ma vie du tout au tout. Et puis je l'ai fait, et je me suis dit après coup "Bon, et bien voilà... Tuer des gens c'est comme écraser une fourmi. Tu vois, tu tues quelqu'un et puis ensuite c'est comme si tu te disais : bon c'est fait, on va se chercher une pizza?"<sup>55</sup>

La technologie agit comme une barrière, créant un sentiment de distanciation avec les événements survenant à l'écran, ce qui conduit une déresponsabilisation de la part de ces soldats. Le manque d'émotions est également critiqué de la part des militaires obligés de se rendre par exemple à des réunions alors qu'ils viennent tout juste de voir leurs compatriotes se faire exécuter devant eux à l'écran.

Les nouvelles technologies, parce qu'elles évoluent rapidement, n'ont pas encore

---

<sup>55</sup> Sharkey, N. (2011). Processus décisionnels: vers des réponses automatisées aux questions de vie ou de mort. (M. de Boisboissel et F. Louvet, trad.). [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 49-68). Paris : Economica, 52.

reçu de réglementations précises concernant les limites de leur utilisation. Elles permettent de nombreuses interprétations de la loi, l'aspect juridique n'étant pas encore adapté à ces nouvelles réalités. Par exemple, comme le démontre le texte d'Éric Germain<sup>56</sup>, le gouvernement américain justifie les frappes à distance menées dans des pays avec lesquels il n'est pas officiellement en guerre, tel que le Yémen, parce qu'il joue avec la notion de « légitime défense préventive ».

Une telle liberté d'interprétation est possible de nos jours grâce à l'intervention des robots par « anticipation d'agressions non imminentes » et ces nouvelles technologies possédant un champ d'action beaucoup plus large, capable d'exécuter des commandes précises et complexes sur de plus grandes distances ouvrent un éventail de possibilités qui auparavant n'avaient pas encore été envisagées. Ainsi il est aisé d'envoyer des drones explorer des ruines et de lâcher des explosifs si l'on croit qu'elles abritent des ennemis. Les images fournies par les robots servent de justifications.

Les lois datant de la Convention de Genève doivent impérativement être revisitées, soutient Éric Germain, car les vides juridiques continueront de s'accumuler alors que les technologies offriront de plus en plus de possibilités de frappes sans aucun avertissement ou de déclaration de guerre contre les nations. Comme l'explique Didier Danet dans « Enjeux généraux et problématiques juridiques » parues dans le même recueil, il faut envisager que ces robots puissent être retournés contre leurs fabricants d'origine, détournés ou rendus inopérants par l'ennemi. Cette inquiétude est reprise par le général Benoît Royal pour qui ces avancées seront inévitablement reprises par les nations adverses. Les technologies ne restent pas exclusives à un seul pays :

---

<sup>56</sup> Germain, É. (2011). Processus décisionnels. Vers des réponses automatisées aux questions de vie ou de mort. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 5-10). Paris : Economica.

[...] il apparaît dès maintenant incontournable de se poser la question de la possible dissémination de ces technologies et ne pas oublier que tôt ou tard, un adversaire – ou un État – sans foi ni loi pourra lui aussi avoir l'accès à ces capacités et les employer à des fins pouvant se retourner contre leurs créateurs. C'est pourquoi il est nécessaire d'établir des stratégies militaires et de sécurité intérieure qui gouverneront l'utilisation de ces technologies sophistiquées et qui prendront aussi en compte la manière dont nos adversaires risquent de les utiliser contre nous.<sup>57</sup>

Mais n'est-ce pas contradictoire de vouloir se protéger de ce que nous avons fabriqué? N'engendrons-nous pas autant de problèmes que de solutions? En créant un robot, faudrait-il déjà connaître ses points faibles et chercher dès sa conceptualisation à s'en protéger? Est-ce que cela vaut alors la peine de les produire, car nous pourrions très bien engendrer nos propres bourreaux? Le général Royal énumère les différentes missions que peut accomplir un robot et pour lesquelles ils sont de plus en plus indispensables pour l'armée. Ils effectuent, entre autres, le repérage et le désamorçage des mines, portent des objets lourds, et s'occupent des installations sanitaires. Ils sont également présents dans les missions pour cartographier et explorer des zones contaminées, toxiques ou radioactives, en plus des missions d'attaques.

Les soldats se trouvent donc de plus en plus en contact avec ces robots et ils doivent, si cela est possible, forger des liens avec eux. Didier Danet rappelle dans le recueil de Doaré et Hude l'importance d'une bonne interaction entre l'homme et ces derniers pour mener à bien leurs missions. En effet, le robot remplaçant dorénavant un camarade humain, il devra confier sa vie à un programme, ce qui demande d'avoir un système infallible pour garantir ce lien de confiance. Dans son livre, *Wired For War*<sup>58</sup>, Peter W. Singer rapporte des témoignages en faveur de ces robots. Il y dépeint

---

<sup>57</sup> Royal, B. (2011). Robots militaires et éthique : problèmes éthiques posés aux responsables industriels, politiques et militaires européens. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 35-48). Paris : Economica.47.

<sup>58</sup> Singer, P.W. (2009). *Wired For War. The Robotics Revolution and Conflict in the 21st Century*. New York : Penguin Books.

des soldats ayant une dette envers ces machines qui leur ont plusieurs fois sauvé la vie. Ils sont plus qu'un simple outil de travail. Ils ont un réel attachement à ces objets automatisés et même que l'un d'entre eux, appelé Scooby Doo, "mort" au combat, vit l'un de ses anciens camarades humains refuser un autre robot, exigeant de ravoir Scooby Doo. Une telle réaction est encourageante, car cela signifie qu'une coopération basée sur l'affect et la confiance est possible, ce qui aura comme résultat de sauver de nombreuses vies humaines.

Les robots provoquent de bons sentiments, certes. Néanmoins, d'un point de vue juridique, les robots devraient-ils être considérés comme étant une « personne juridique à part entière, un véritable sujet de droit <sup>59</sup>», ou bien comme un objet? Doivent-ils être jugés pour leurs actions comme n'importe quel soldat?

L'on peut considérer que le manque de sentiments chez le robot est ce qui pose problème au niveau de la loi. Ne pouvant ressentir ni haine ou sentiment de vengeance, il ne sera pas porté à poser des actions personnelles. Cela veut également dire qu'il n'aura aucune excuse pour ne pas épargner ceux qui rendent les armes comme l'explique Danet. Ce dernier se demande comment la machine pourra éviter les procédés de guerre barbares, ce qu'impose la loi, s'il ne peut pas comprendre, ni même envisager, ce qu'est le respect de l'adversaire, ou reconnaître en l'ennemi un « semblable humain <sup>60</sup>». Cette inquiétude se trouve également dans la réflexion du général Royal, qui explique que l'on ne peut pas implémenter en informatique la différence entre un civil et un militaire, ni reconnaître une attitude hostile d'un comportement bienveillant. Ressentir les intentions de l'autre ne peut se faire que si l'on possède soi-même des sentiments. La Convention de Genève demande aux

---

<sup>59</sup> Danet, D. (2011). Enjeux généraux et problématiques juridiques. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 11-24). Paris : Economica.16.

<sup>60</sup> Ibid. p. 20.

soldats de faire preuve de "bon sens", cela non plus ne peut s'implémenter dans un ordinateur.

Peut-on affirmer qu'un robot est moins violent parce qu'il se trouve dépourvu de tout sentiment? Il n'a ni besoin ni envie de causer du tort et il le fait parce qu'il est programmé ainsi. Ou bien est-il plus effrayant de se dire qu'il ne peut faire preuve de pitié ou d'empathie et qu'il s'exécute sans remords? Est-ce que l'on peut reprocher la violence de ses actes à une machine programmée ainsi? Ou bien est-ce qu'un robot créé dans l'unique but de donner la mort serait l'exemple même de la violence ultime? Personnellement, en tentant de rapprocher mes personnages le plus près possible de l'androïde, je trouve que j'en ai fait des soldats d'une grande efficacité, les rendant à mon avis encore plus violents.

Il est intéressant de constater qu'aujourd'hui, dans un monde où les robots ne sont plus une idée fictive, l'œuvre de science-fiction d'Isaac Asimov reste une référence pour les travaux éthiques et philosophiques. De nombreux chercheurs accordent encore une grande importance aux "Trois Lois de la Robotique" d'Asimov. Le chercheur Jean-Claude Heudin<sup>61</sup> s'appuie sur ces lois pour développer une réflexion éthique autour de celles-ci, expliquant les contradictions et les dilemmes en lien avec ces préceptes. Ou encore comme l'explique l'avocat Luc-Marie Augagner dans une entrevue, le parlement Européen lui-même s'est inspiré de ce qu'Asimov a écrit pour commencer à concevoir le droit des robots<sup>62</sup>. Maître Augagner explique que ce choix fut cependant questionné, car ces lois concernent plus la sécurité des humains que celle de l'objet robot, mais il reste ferme quand à la grande influence de la littérature sur le Droit, insistant sur le fait que lorsqu'une loi se trouve dans un processus

---

<sup>61</sup> Heudin, J.-C. (2013). *Les 3 lois de la Robotique. Faut-il avoir peur des robots?* [Format Kindle]. Science-ebook.

<sup>62</sup> Human After Hal. (2017, 13 juillet). *Vers un "droit des robots" ? Interview de Luc-Marie Augagner.* [Vidéo]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=2ogzQm6xB2E>

créationnel, le législateur va piger dans ce qui existe déjà, même s'il s'agit de science-fiction. Ceux qui auront peut-être été les premiers à réfléchir aux répercussions des robots sur les humains seraient les auteurs de science-fiction. Beaucoup d'innovations et d'idées ont été reprises de ces livres. La littérature garde une place importante dans le monde de la science, car elle innove, propose des solutions ou met en évidence des problèmes dans des contextes variés.

## CONCLUSION

Ce mémoire m'a permis d'explorer la violence dans un contexte de guerre, dans un monde ravagé et brutal. Non seulement présente dans la trame de fond, elle se retrouve également chez les personnages façonnés et manipulés par la violence. Malgré tout, le personnage de Trois arrive à émerger de cet état vaseux, pesant et à la fois rassurant qu'est la conformité. Il n'a pas à réfléchir, simplement à obéir aux ordres. Son humanité lui permet de se détacher de son état d'homme-machine parfaitement calibré. À l'ère des nouvelles technologies, il est désormais possible d'imaginer qu'un jour nous aurons des combattants dénués de leur capacité d'analyse, réagissant par pulsion, sans distinction entre ce qui est bon ou mauvais comme le redoute Mulisch.

Trois est mon cobaye servant à déterminer jusqu'à quel point la morale et l'humanité peuvent lutter contre la violence dans l'esprit d'un homme modelé par celle-ci. Le texte de création m'a amené à une écriture plus patiente, plus lente au niveau des changements comportementaux. C'est pourquoi l'étude des comportements humains fut vitale pour le projet, car cela m'a permis de comprendre que les mécanismes et les dispositions menant à des gestes violents sont nombreux et parfois posés par des gens ordinaires. Trois n'est pas moins coupable que les autres parce qu'il fait preuve de retenue lorsqu'il exécute quelqu'un ou le blesse pour le mettre hors de combat. Il porte atteinte à autrui. Et comme mentionné dans l'essai, parce qu'il est conscient du mal qu'il répand, cela le rend encore plus responsable de ses gestes que ses compagnons d'armes.

## BIBLIOGRAPHIE

### Anticipation et science fiction

- Barriot, P. (2000). *Les diables sont déchainés*. Lausanne : L'Age d'Homme.
- Bozzetto, R. (2007). Quelques procédés narratifs. Dans *La Science-fiction*. Paris : Armand Colin, 8.
- Chassay, J.-F. (2008). Dérives de la fin. Sciences, corps et villes. Montréal : Le Quartanier.
- Chassay, J.-F. (2005). L'alpha et l'oméga. Le temps catastrophique dans *Des Anges mineurs* d'Antoine Volodine. [Chapitre de livre]. Dans J.-F. Chassay, A. É. Cliche et B. Gervais (dir.), *Des fins et des temps*. (p. 215-246). Montréal : Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire.
- Chassay, J.-F., Cliche, A. É. et Gervais, B. (dir.). (2005). Présentation. [Chapitre de livre]. Dans J.-F. Chassay, A. É. Cliche et B. Gervais (dir.), *Des fins et des temps*. (p.7-14). Montréal : Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire.
- May, J.R. (1972). Types of Apocalypse in the American Novel. [Chapitre de livre]. Dans *Toward a New Earth* (p. 201-228). Notre Dame : University of Notre Dame Press
- Sadoul, J. (2000). Introduction. [Chapitre de livre]. Dans *Une histoire de la science-fiction 4. 1982-2000 le renouveau* (p. 5-13). Paris : Libro.
- Stiénon, V. (2012). Dystopie de fin du monde : une poétique littéraire du désastre. *Culture*. Récupéré de [http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod\\_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre](http://culture.ulg.ac.be/jcms/prod_1130919/fr/dystopies-de-fin-du-monde-une-poetique-litteraire-du-desastre)

## Littérature et science humaine

Arendt, H. (1991). *Eichmann à Jérusalem*. (A. Guérin, trad.). Paris : Gallimard.

Bannour, R. (2009). L'écriture expressive et ses effets. Approche cognitivo-émotionnelle. (Thèse de doctorat). Université de Provence.

Barbara, K., Berger, A., Felbert, J., Huesmann, L.R., Kirwil, L. et Möller, I. (2011). Desensitization to Media Violence: Links With Habitual Media Violence Exposure, Aggressive Cognitions, and Aggressive Behavior. *Journal of Personality and Social Psychology*, 100(4), 630-646.

Browning, C.R. (1992). *Ordinary Men. Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland*. New York : HarperCollins.

Duzan, A.-C. et Clervoy, P. (2014). Décrochage du sens moral au sein des forces armées en milieu opérationnel : une approche constructive. *Annales Médico Psychologiques*, 172(6), 450-456.

Fernandes, C. (2006). Écrire -ou ne pas écrire- la guerre: fonder une littérature nationale. Dans *Le Paraguay à l'ombre de ses guerres. Paris MAL-EHESS-IEP 17-19 novembre 2005*. Récupéré de <https://journals.openedition.org/nuevomundo/1627>

Frésard, J.-J. (2004). Des laboratoires de Milgram aux champs de bataille : quelques éléments de compréhension du comportement des combattants. *Revue internationale de la Croix-Rouge*, 86(853), 147-168. Récupéré de <https://www.icrc.org/fre/resources/documents/misc/5zbjip.htm>

Gironde, M. (2009). Littérature et peinture. Carlos Fuentes. [Chapitre de livre]. Dans M. Gironde (dir.), *Les mémoires de la violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma* (p. 187-197). Paris: Éditions L'Harmattan. Récupéré de <http://www.harmatheque.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/ebook/9782296105195>

Grimaldi, N. (2011). *L'inhumain*. Paris : Presses universitaires de France.

- Kristeva, J. (1980). *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*. Paris : Éditions du seuil.
- Mulisch, H. (2003). *L'affaire 40/61*. (M. Cohendy, trad.). Paris : Gallimard.
- Orford, M. (2013). The Grammar of Violence, Writing Crime as Fiction. *Current Writing: Text and Reception in Southern Africa*, 25(2), 220-229.
- Revault D'Allonnes, M. (2002). *Fragiles humanité*. Paris : Aubier.
- Rey, J.-F. (2001). Multiplicité, pluralité, humanité. [Chapitre de livre]. Dans *La mesure de l'homme. L'idée d'humanité dans la philosophie d'Emmanuel Levinas* (p. 163-183). Paris : Éditions Michalon.
- Santuret, J. (1996). *Le refus du sens. Humanité et crime contre l'humanité*. Paris : ellipses.
- Sartre, J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature?* Paris : Gallimard.
- Sofsky, W. (1998). *Traité de la violence*. (B. Lortholary, trad.). Paris : Gallimard.
- Sofsky, W. (2002). *L'ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. (R. Simon, trad.). Paris : Gallimard.
- Sourp, C. (2013). *Mario Vargas Llosa. Une écriture de la violence*. Rennes : Presses Universitaire de Rennes.
- Starr, J. (2013). Less is Gore: Graphic Violence in the Fiction of Judith Gautier. *Women in French Studies*, 21, 27-40.
- Stucki, G. et Squillaci, M. (2016). Jeux vidéos violents: leur impact sur la désensibilisation émotionnelle des jeunes. *Revue européenne de psychologie appliquée*, 66(5), 251-260.
- Szwec, K. (2013). Des hommes ordinaires. Dans *Institut Français de l'Éducation*. Récupéré de <http://ecehg.ens-lyon.fr/ECEHG/enjeux-de-memoire/Shoah-et-deportation/ressources-pedagogiques/lectures/des-hommes-ordinaires>

Winkler, A. (2008). La «littérature des croisades» existe-t-elle? *Le Moyen Age*, CXIV(3), 603-618.

Zimbardo, P. (2007). Investigating Social Dynamics. Power, Conformity, and Obedience. [Chapitre de livre]. Dans *The Lucifer Effect* (p. 258-296). New York : Random House.

### La guerre et ses enjeux

Boston Tea Party. ( 2018, 1<sup>er</sup> mai, 09 h 16). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 24 juillet 2018 de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Boston\\_Tea\\_Party](https://fr.wikipedia.org/wiki/Boston_Tea_Party)

Danet, D. (2011). Enjeux généraux et problématiques juridiques. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 11-24). Paris : Economica.

Gerbet, T. ( 2018, 30 janvier). 10 citations de Gandhi, assassiné il y a 70 ans. *Radio-Canada*. Récupéré de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1081092/10-citations-gandhi-assassine-mort-70-ans-inde>

Germain, É. (2011). Processus décisionnels. Vers des réponses automatisées aux questions de vie ou de mort. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 5-10). Paris : Economica.

Heudin, J.-C. (2013). *Les 3 lois de la Robotique. Faut-il avoir peur des robots?* [Format Kindle]. Science-ebook.

Human After Hal. ( 2017, 13 juillet). *Vers un "droit des robots" ? Interview de Luc-Marie Augagneur*. [Vidéo]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=2ogzQm6xB2E>

Jeux olympiques d'été de 1980. ( 2018, 18 juin, 22 h 17). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 24 juillet 2018 de [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeux\\_olympiques\\_d%27été\\_de\\_1980](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeux_olympiques_d%27été_de_1980)

- Norman, R. (1995). *Ethics Killing and War*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Ragnarök. ( 2018, 22 juillet, 03 h 16). Dans *Wikipedia, l'encyclopédie libre*. Récupéré le 23 juillet 2018 de <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ragnarök>
- Royal, B. (2011). Robots militaires et éthique : problèmes éthiques posés aux responsables industriels, politiques et militaires européens. [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au cœur du champ de bataille* (p. 35-48). Paris : Economica.
- Sharkey, N. (2011). Processus décisionnels: vers des réponses automatisées aux questions de vie ou de mort. (M. de Boisboissel et F. Louvet, trad.). [Chapitre de livre]. Dans R. Doaré et H. Hude (dir.), *Les robots au coeur du champ de bataille* (p. 49-68). Paris : Economica.
- Singer, P.W. (2009). *Wired For War. The Robotics Revolution and Conflict in the 21st Century*. New York : Penguin Books.
- Unitarian Universalist Association. (1996). The Power of Peace. Thoreau, Gandhi and King. Dans *Unitarian Universalist Association*. Récupéré de <https://www.uua.org/re/tapestry/children/loveconnects/session8/power-of-peace>
- Wachtel, N. (1971). *La vision des vaincus*. Paris : Gallimard.
- Œuvres de fiction
- Godbout, Y. (2015). *Cobayes*. Olivier. Boucherville : Éditions de Mortagne.
- Perec, G. (1975). *W ou le souvenir d'enfance*. Paris: Denoël.